



# John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



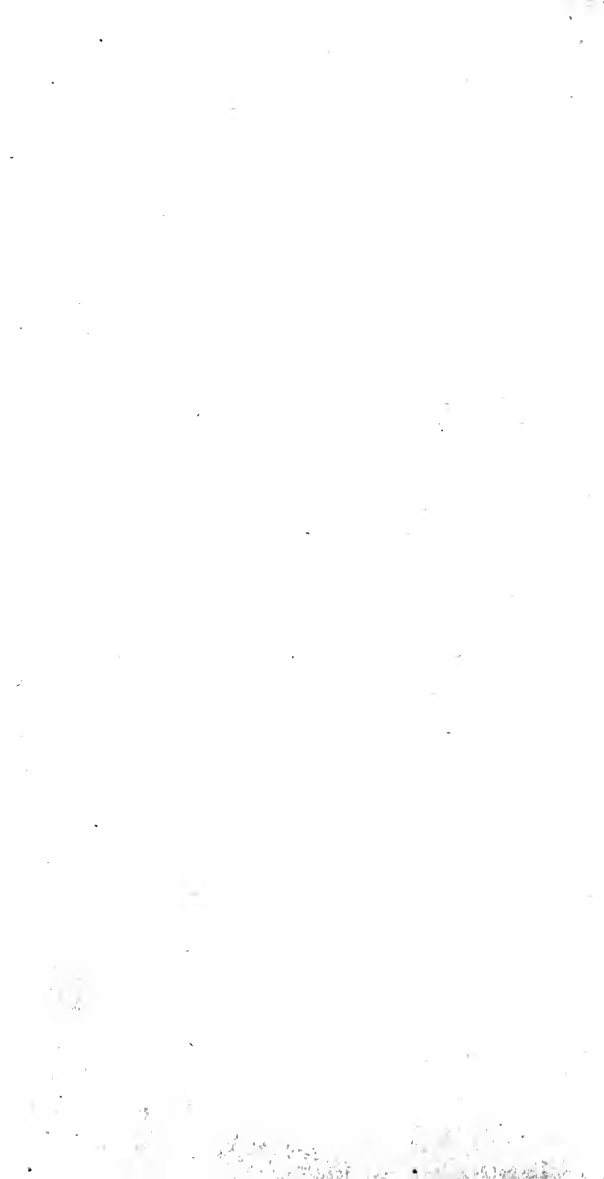
SHELF N<sup>o</sup>

ADAMS

165.6

v. 2











LETTRES, MEMOIRES,  
E T  
NEGOTIATIONS PARTICULIERES  
D U  
CHEVALIER D'EON,

*Ministre Plenipotentiaire auprès du Roi  
de la Grande - Bretagne ;*

A V E C

M. M. les Ducs de PRASLIN, de NIVERNOIS,  
de SAINTE-FOY, & REGNIER DE GUER-  
CHY, Ambassad. Extr. &c. &c. &c.

SECONDE PARTIE.

---

*L'innocente amitié de la terre exilée  
Retourna dans le Ciel, où Dieu l'a rappelée.  
Son nom seul est resté : l'espoir, l'ambition,  
Le plaisir, l'intérêt ont emprunté son nom.*

*Tous deux d'une même ame ils furent la moitié :  
Mais souvent leur amour troubla leur amitié.*

MENAGE.

---

L O N D R E S,

M D C C L X V.

✓

x ADAM 165.6

v.2



Copie de la Lettre de M. le Duc de Brissac  
à M. le Duc de Nivernois.

à *Brissac*, ce 1 Octobre 1762.

**E**n vérité, Monsieur le Duc, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous complétez ma joie par la distinction dont vous jouissez en notre nation : elle est bien satisfaite de voir ses intérêts en vos mains spirituelles. Vous êtes reconnu le bouquet favori de la vertu, j'en fais grande fête à mon cœur votre allié. Je prie votre santé d'être rassurante aux travaux de votre gloire si couverte d'embarras ; soyez heureux dans les prééminences que vous donne l'opinion générale. Je souhaite à de prompts préliminaires la course de mon fils vers son beau-père. La Ste. émanation de vous si guirlandée de charmes qui allument ma vétusté m'a écrit la lettre la mieux pensée. Ma chère petite n'a que faire de douter de l'amour le plus tendre, & le mieux ordonné à mes sentimens. Vivez en bonne santé pour la paix de la mienne ; on ne peut vous aimer & estimer mieux que je fais.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Duc,

*Votre très humble, & très obéissant  
serviteur,*

*Signé,* Le Duc de Brissac.

P. S. Je vous recommande M. D'Eon: mon fils m'a dit que c'étoit un véritable dragon à l'armée & au cabinet.

### Note de M. D'Eon.

Je suis fâché que l'on n'ait pas nommé M. le Duc de Brissac Ambassadeur Extraordinaire en Angleterre: j'aurois été charmé de lui être utile, & de travailler sous ses ordres, parcequ'il a toute la noblesse & la bravoure de l'ancienne chevalerie: aussi il y a longtems que je l'aime, & le respecte pour cela; avant même que M. le Duc de Coëssé se fut conjoint à la Ste. émanation de M. le Duc de Nivernois, que je porterai toujours dans mon cœur, malgré les petites tracasseries qu'il m'a faites par pure complaisance pour ses amis de 30 ans.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Comte de Choiseul.

à *Londres*, le 2 Octobre 1762.

**L**e pauvre petit D'Eon est malade. Il travaille comme à son ordinaire, c'est-à-dire, du matin au soir. Quoique vous lui rendiez toute la justice qu'il mérite, je ne puis vous le nommer sans vous en dire du bien. Je ne saurois vous en trop dire de son zèle, de sa douceur & de son activité, &c.

Ex.

XX

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

*à Londres , le 24 Novembre 1762.*

**J**e vous recommande , auprès du Duc de Choiseul , ma proposition d'envoier M. Durand à Lisbonne. Je la crois excellente , plus j'y réfléchis. Quand ma mauvaise santé me forcera de quitter ce pais-ci au printems , avec votre permission j'y laisserai notre petit D'Eon en attendant mon successeur ; & je vous promets qu'il y fera bien voulu. Il est fort actif , fort avisé , & fort discret , ne faisant jamais le curieux ni l'empresé , & partant ne pouvant inspirer aucun ombrage ni défiance , *quod est inveniendum* : car ici , la plupart des hommes sont , comme les chevaux , les plus ombrageux & les plus durs à manier de tout l'univers.

XX

Extrait de la Lettre de Mr. de Sainte Foy à M. D'Eon.

*à Versailles , le 4 Décembre 1762.*

**L**a petite correspondance dont vous m'avez envoyé copie , mon cher ami , m'a réjoui plus que l'opéra comique : il est vrai qu'il y entre bien quelque chose de la foire. En vé-

rité le seigneur Rabutino-Polichinello méritoit complètement les nasardes que votre Duc lui a si joliment distribuées dans sa réponse ; la transition de la fin est délicieuse , charmante , & je l'estime autant que la meilleure satire de notre ami Despréaux. Je compte bien en régaler M. le Duc de Praslin , & le Pt. dès que j'irai le voir , & je suis sûr de lui rendre un moment de santé , dont il a grand besoin le pauvre Pilade.

Je trouve , cher ami , qu'il est assez indifférent que vous apportiez ou non le traité définitif. Le patron à qui j'ai parlé de votre envie de l'apporter m'a dit , que vous n'aviez pas besoin de cela pour parvenir à ses graces , & qu'il n'avoit pas besoin d'être poussé pour désirer de vous obliger. A l'égard de vos amis que vous seriez bien aise de revoir , c'est trois mois plus tôt , ou plus tard & même pas tant , puisque M. le Duc de Nivernois ne restera sûrement que le moins possible après la confection du grand ouvrage , & *que vous reviendrez avec lui ainsi qu'il a été convenu.* Ne manquez pas de rejeter toute insinuation qui tendroit à vous perpétuer dans le poste de secrétaire d'ambassade à Londres : il n'en a pas été question entre le patron & moi ; mais je craindrois que cette idée ne vint à M. le Duc de Nivernois , & si cela arrivoit , comme je connois votre attachement pour lui , il faudroit lui dire qu'après avoir eu le bonheur de lui être attaché , *votre cœur ne sauroit plus l'être à d'autres.*

Vous sentez , cher ami , que ce seroit encore rester dans un état précaire , & *cet état pour un capitaine de dragons ne vous convient point ni à moi non plus , qui vous regarde com-*



*me mon jumeau politique , & un second moi-même. Cet état est bon avec M. le Duc de Nivernois qui est un grand seigneur , & qui est employé momentanément pour la plus grande affaire du Roi & du royaume , mais cet état deviendrait mauvais pour vous , si on vous le faisoit continuer sous un autre ministre que je ne connois pas encore , & qui n'aura sûrement ni sa naissance , ni ses grandes qualités ( a ).*

Je vous dirai sur ce sujet , qu'un jour en parlant de vous , & cela nous arrive souvent , M. le Duc de Praslin me dit qu'il avoit bien des projets sur vous & que sûrement vous seriez bien placé de sa main , &c.

Si vous ne pouvez voir à présent la Russie , nous vous trouverons d'autres lieux pour exercer & faire resplendir vos talents politiques. Vous pouvez être tranquille sur ce sujet-là , je réponds que vous serez content ( b ). Mille graces , très cher ami , de l'imprimé des préliminaires que vous avez bien voulu m'adresser : vous êtes d'une exactitude charmante ; & je conviens avec bien du plaisir qu'il n'y a pas un meilleur ami que vous dans le monde : aussi puis-je dire que vous feriez infidèlement de chemin sans en rencontrer un qui vous aime plus tendrement que moi. Mes parens ne vous oublient point , & Madame de Brige est enchan-

( a ) Mon ami Sainte-Foy étoit un très grand prophète sans le savoir ; mais je voudrois qu'il pût concilier cette lettre avec celle qu'il m'a écrite le 18 Septembre 1763.

( b ) Je m'en apperçois bien aujourd'hui : je suis très content , puisque je suis dans le royaume de Papimanie de la Fontaine.

chantée de vous, & d'une certaine épître que vous avez écrite à un certain Cardinal, & que celui-ci lui a montrée.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Comte de Choiseul.

à Londres, le 9 Octobre 1762.

Quoique je ne sois pas rancunier, Monsieur le Comte, je ne puis m'empêcher d'avoir encore sur le cœur la prétendue irrégularité & erreur que vos Bureaux ont trouvées dans le Nos. partis de Versailles & non pas dans ceux partis de Londres, comme il vous fera facile de le vérifier par le relevé de toutes vos dépêches & des miennes que je joins ici & que j'ai vérifié moi-même. Je sens toute l'importance d'éviter la confusion dans notre correspondance, & vous savez que je suis très amateur de l'ordre. Ce n'est pas en manière de reproche que je dis ceci, c'est seulement en forme d'apologie, & je n'ajouterai rien à cette importante dépêche, que les assurances du très sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur, &c.



Extrait de la Lettre de M. le Comte de  
Choiseul à M. le Duc de Nivernois.

à Fontainebleau, le      Octobre 1761.

**J**'ai fait vérifier dans mes Bureaux la suite  
des Nos. de vos dépêches, qui se sont trou-  
vés justes, ainsi je fais réparation à votre  
Secrétairerie.



Observations sur la Lettre de M. de Bussy, que M. D'Eon a faites en courant la Poste.	Lettre de M. de Bus- sy, à M. le Duc de Nivernois.  Monseigneur,
---	--

1. Edifié, &c.] **L**'Au-  
teur  
de cette lettre regarde  
sans doute son bureau  
comme sa chapelle ou  
sa paroisse. Il veut di-  
re apparemment que son  
bureau trouve des er-  
reurs où il n'y en a  
point, & ne les remar-  
que pas où elles sont ;  
mais sa phrase est si  
obscurc qu'on se voit  
pas

**V**ous avez adressé le  
15 à M. le Com-  
te de Choiseul une lettre ;  
dans laquelle vous pa-  
roissez peu ( 1 ) édifié  
de la régularité de  
MON BUREAU, à trou-  
ver des erreurs où il  
n'y en a point & à ne  
les pas remarquer où  
il y en a. Comme je  
crains qu'on ne vous ait

## Observations.

Lettre de M. de  
Bussy.

pas clairement ce qu'il veut dire.

2. *Infinué.*] On dit plutôt *inspirer qu'insinuer* une idée, mais cette insinuation de Bussy vouloit tomber sur M. D'Eon avec lequel il avoit eu une petite querelle, dont il ne cherchera pas à se glorifier.

3. *Puissiez.*] Il faut vous *puissiez* sans quoi il faudroit je suis au lieu de je serois.

4. *Nous n'avons, &c.*] Il faudroit *nous n'avons pas eu d'autres lettres portant les mêmes Nos.* La phrase telle qu'elle est construite est purement *Gotbique* : une dissertation complète pour la critiquer ne suffiroit pas.

5. *Exacts de part ou d'autre*

(2) *insinué* cette idée, bien moins pour vous *in-disposer* contre mon bureau, que contre le chef; & que je serois au désespoir que vous (3) *puissiez* me soupçonner ou mon bureau d'avoir manqué d'attention à votre égard, j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous faire connoître l'exacte vérité. Je n'étois point à mon bureau, quand la lettre du 7 de M. le Comte de Choiseul vous a été écrite; & ni moi ni mon bureau n'en avons eu connoissance que par la réception de la vôtre du 15. (4) Nous n'avons pas eu d'avantage des lettres qui vous ont été écrites, portant les memes numeros: ainsi nous avons été hors d'état de savoir si les Numeros ont été (5) *exacts* de part ou d'autre. Ce qui prouve encore, Monseigneur, que

## Observations.

Lettre de M. de  
Bussy.

*d'autre. ] Il faudroit  
quels Nos. sont exacts.  
Toute cette lettre est  
d'une obscurité du dia-  
ble, aussi lorsque l'Au-  
teur de cette Epître é-  
toit à Londres, les  
Anglois ont bien eu  
raison de le faire con-  
férer & dialoguer avec  
Satan.*

*6. Bureau. ] En vé-  
rité ce Bussy est un ter-  
rible Boureau. Avec  
son bureau il m'écor-  
che les oreilles & me  
fend l'ame en deux.  
On croiroit à l'enten-  
dre que son Bureau est  
un établissement aussi  
roïal que l'hôtel de la  
guerre ou des invali-  
des, & cependant son  
bureau est sous les gou-  
tieres au 4 étage: c'est  
un nid à rats. Le mot  
Bureau est répété 11 à*

*que l'observation sur les  
Numeros de vos lettres  
ne vient pas de mon bu-  
reau, c'est qu'elle se  
trouve dans la lettre  
même du ministre, &  
qu'il est établi dans mon  
bureau, que quand il  
s'est glissé quelque er-  
reur dans les Nos. soit  
d'une part soit de l'au-  
tre, on n'en parle ni  
au ministre des affaires  
étrangeres ni à l'Ambas-  
sadeur: on en écrit seu-  
lement au secrétaire  
principal de l'Ambassa-  
deur ou au chef du bu-  
reau des affaires étran-  
geres, par ce qu'on ne  
croit pas que cela vail-  
le la peine d'interrom-  
pre les ministres, & que  
c'est une affaire des bu-  
reaux. Je crois, Mon-  
seigneur, qu'en voilà  
suffisamment pour vous  
prouver l'innocence de  
mon (6) bureau & de  
son chef. Je vous de-  
mande mille pardons  
d'être entré dans une*

## Observations.

Lettre de M. de  
Bussy.

12 fois dans cette petite lettre aussi lamentable que les Jérémias. Ce n'est pas comme cela que M. l'Abbé de la Ville écrit : quelle différence pour l'esprit & le génie !

7. *A quelque chose malheur est bon.* ] ce passage est tiré d'Æsopé, qui faisoit parler les bêtes. L'Auteur de la lettre ne pouvoit pas choisir un meilleur modele : il a le corps de ce grand homme & l'esprit des dernieres.

*si longue discussion pour une si petite affaire : mais j'ai la conscience si délicate sur ce qui peut vous inspirer le moindre soupçon de manque d'attention de ma part ou de mon bureau,*

*que j'espere que vous voudrez bien m'excuser.*

( 7 ) *A quelque chose malheur est bon , puis que cette discussion me donne l'occasion de vous renouveler les assurances du sincere dévouement & du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être*

Monseigneur,

*Votre très humble & très obeis-*

*à Fontainebleau le*  
30 Octobre.

*sant Serviteur*

Signé, DE BUSSEY.

L'original de cette Lettre, ou plutôt cette Lettre originale a été si longtems entre les mains de M. D'Eon, que toute la secrétairerie de M. de Guerchy doit la savoir par cœur ,  
ainsi

ainfi que la moitié de Londres qui l'a lue, tenue & maniée en original véritable.



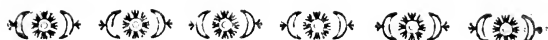
Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à M. de Buffy.

à Londres, le 4 Novembre 1762.

Je vois, Monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 Octobre, que les plaisanteries, faites de cent lieues, ne valent jamais rien. Ma lettre apologétique sur les numeros étoit une pure plaisanterie, qui est venue au courant de ma plume, & qui n'y seroit pas venue, si ce n'est que j'écrivois à un Ministre dont je suis ami depuis trente ans, & qui est accoutumé à mon allure. Je vous en demande pardon, Monsieur: mais il me paroît que vous vous êtes trompé en lisant ma lettre, & que vous lui avez attribué un sens & une intention qu'elle n'avoit pas. Je crois superflu de vous dire qu'il n'y a eu dans tout cela aucune inspiration étrangère. Cette idée seroit injurieuse pour tout le monde & pour moi: aussi je passe bien vite là-dessus, & je vous renouvelle les assurances de tous les sentimens avec lesquels,

J'ai l'honneur d'être très parfaitement,  
Monsieur,

*Votre très humble & très obéissant  
Serviteur, &c.*



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foy,  
à M. D'Eon.

à Versailles, ce 8. Janvier, 1763.

**B**on jour & bon an, très cher ami, si la fortune veut répondre dans le cours de 1763 aux vœux que je ferai pour votre bonheur, je vous certifie qu'il sera complet. Le mien est d'avoir un ami tel que vous, & ce sera celui qui ne m'échappera pas. Vous avez commencé l'année par être furieusement occupé de moi; je vous réponds bien de vous le rendre, & je me flatte que vous connoissez assez mon cœur pour n'en pas douter.

Vous ne voulez donc absolument pas être de nos commensaux de Versailles: le séjour de ce pais-ci vous ennuie, vous effraie: il me déplairoit autant qu'à vous, & je n'y suis pas encore plus attaché; mais il faut savoir se plier quelquefois aux circonstances, & mériter le repos dont on jouit après avec d'autant plus de plaisir qu'il nous a plus coûté. Enfin, très cher ami, je vois qu'il seroit superflu de vous présenter des réflexions sur ce sujet, & de combattre des idées qui me semblent très profondément gravées dans votre imagination. Il faudra donc vous laisser courir la carrière du pais étranger, & même vous y pousser de façon que vous n'ayez jamais à vous repentir de



n'avoir pas voulu de Versailles. (c) Vous voyez que je ne suis pas obstiné, & que je n'aime pas moins mes amis, quand même ils semblent vouloir s'éloigner de moi. Je ne dis-conviens pas, cher ami, que la croix de St. Louis ne soit très intéressante, & très agréable, c'est, à vous parler vrai, le seul inconvénient que je trouvois au projet de M. le Duc de Prassin, & la seule de vos objections qui me semble bonne, ainsi je conviens volontiers qu'il faut la suivre.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Prassin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 8 Janvier 1763.

**T**enez vous pour assuré, mon cher ami, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les fots propos qui se tiennent & qui se mandent sur le prétendu refroidissement qu'il y a entre mon cousin & moi. Madame de Grammont seroit bien capable de nous racommoder, si nous étions brouillés; elle en auroit la volonté.

---

NOTE de M. D'Eon.

(d) Le Grand projet de M. le Duc de Prassin pour moi étoit de me donner la place de M. de Buffly; mais j'aimerois mieux être tambour dans mon Régiment, que de succéder à ce Grand homme. Je n'en suis pas moins reconnaissant envers M. le Duc de Prassin, qui ne connoît pas mon goût, & qui veut toujours dominer despotiquement sur les esprits comme sur les cœurs.

té, le crédit, & les talens ; car elle a beaucoup d'ascendant sur nous deux , & l'un par ce que donne l'amitié ; mais elle n'a aucun usage à faire de tous ces moïens. Il arrive rarement que le Duc de Choiseul & moi ne soions pas de même avis , parce qu'en général nous avons les mêmes principes sur la politique & le gouvernement ( d ) ; cependant aucun de nous n'a fait vœu de n'être jamais d'un avis contraire à l'autre ; nous n'avons ni l'un ni l'autre de prétention à l'infailibilité ; & nous n'avons pas voulu absolument des Jésuites , parce que leur institut leur interdit d'avoir d'autres sentimens que ceux du général.

Vous pouvez conclure de là que nous sommes ensemble comme nous l'avons toujours été : je vous assure , mon ami , que nous disputons beaucoup moins sur les affaires que sur l'Opéra & la Comédie , & si l'on dit que nous sommes brouillés , c'est qu'on voudroit que cela fût.

Voilà ma profession de foi : je suis sûr que celle du Duc de Choiseul seroit la même , & vous pouvez m'en croire , il y a assez long-tems que vous lisez dans mon cœur : les caractères n'en font pas changés.

Adieu , adieu , mon cher ami.

Ex.

---

( d ) J'en serois bien fâché pour la France & pour M. le Duc de Choiseul.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 20 Janvier 1763.

**O**h! oh! mon cher ami, la terrible besogne dont je me suis chargé en venant ici. Je suis en vérité hors de combat, il me faut . . . . . dix bonnes années de repos absolu . . . . . ces gens-ci sont bien loin d'être des hommes à l'ordinaire; & la négociation dans ce pays-ci est un vrai métier de galérien. Cela me fait trembler (*quand j'y pense*) pour notre pauvre ami Guerchy *qui est tout neuf* à la négociation: il aura diablement de peine: mais heureusement il aura, j'espère, notre petit D'Eon. Vous me demandez s'il faut le lui laisser? vraiment vous ne pouvez mieux faire; mais cependant je crois que M. D'Eon, qui est un excellent sujet, vous seroit encore plus utile à Petersbourg qu'ailleurs, & peut-être est-il le seul en état de bien servir le Roi en Russie. Au demeurant il vous aime de cœur, & s'il étoit sûr que vous fussiez éternellement en place, il aimeroit autant se fixer en enfer qu'en Paradis pour vous plaire, & avec la certitude que ce seroit pour vous servir. Partez de la combinaison de toutes ces vérités, mon cher ami, je n'ai pas d'autres matériaux à fournir à votre décision.

Mais une chose que je dois vous dire enco-

re ici sur notre ami, c'est que, s'il amène ici sa femme, il fera très-mal. Je ne parle pas pour la dépense : mais une femme François ne réussira jamais ici, & sachez que Madame la Duchesse de Mirepoix, qui est très-aimable, qui a même l'humeur très-prévenante, les manières très-flexibles, a eu bien de la peine à y réussir. D'ailleurs notre pauvre ami allant toutes les années passer trois ou quatre mois à Versailles ; cet arrangement rendroit une Femme bien embarrassante (e), & aussi je pense qu'au moins d'un pareil arrangement, la Femme de notre ami consentiroit à le laisser aller sans elle. Quand nous nous reverrons, je vous en dirai encore bien d'avantage ; & en attendant, si vous voulez questionner sur cela M. Durand qui va vous rejoindre bientôt, qui connoît ce pays-ci, il pourra éclaircir vos idées. En vérité c'est une bien vertueuse & honnête créature que le bon Durand : c'est en même tems un bien bon serviteur & dont la tête est extrêmement bien meublée, & par-dessus le marché je lui crois un sincère & véritable attachement pour vous. Je fais toute l'amitié que vous avez pour lui, & non seulement je la trouve bien placée, mais je vous assure que vous la lui devez, & que vous ne sauriez mieux faire que de lui en donner des marques.

Let-

---

(f) M. le Duc de Nivernois auroit pu ajouter & bien embarrassée.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. le Duc de Choiseul.

à Londres, le 20 Janvier 1763.

M. le Duc,

**L**e congé de quatre mois, que vous avez eu la bonté d'accorder, au commencement de Juin dernier, à M. D'Eon Capitaine à la suite du Regiment d'Autichamp Dragons, étant expiré depuis longtems, & le travail sans fin que je lui ai donné depuis qu'il est auprès de moi lui aiant fait oublier le besoin d'une prolongation que son Colonel lui demande, je vous ferai infiniment obligé, Monsieur le Duc, d'en ordonner l'expédition & la prolongation, jusqu'à ce que le Roi & M. votre Cousin le retirent d'ici. Je serois bien fâché de perdre M. D'Eon, dont le travail ici est plus utile au service du Roi, que ne le seroit sa présence au Regiment pour lequel il a cependant beaucoup d'amour, malgré son goût & ses talens politiques, dont M. le Duc de Praslin peut se servir avec fruit en plus d'un país; & je crois que c'est son intention, parce que je fais qu'il l'aime beaucoup, & que vous avez aussi, M. le Duc, des bontés particulières pour lui, dont il est très-reconnoissant.

J'ai l'honneur d'être, &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 17 Janvier 1763.

**R**assurez-vous, mon cher ami : tout ce que vous désirez s'arrangera ; & il dépend de vous de l'arranger à la satisfaction de tout le monde. *Vous devez savoir que le petit D'Eon n'est venu à Londres avec plaisir que dans l'espérance de s'en retourner avec moi en France (f)* pour être ensuite placé par vous en quelque part en qualité de Resident ou de Ministre & non de Secrétaire, étant un peu las d'avoir secrétarisé depuis si longtems & avec tant de personnages divers. Mais il vous est tendrement attaché : toutes ses répugnances & tous ses desirs se combineront toujours avec vos intentions, & ce qu'il souhaite par préférence à tout, est de faire ce qui vous plait. En revanche il est juste que vous cherchiez aussi de votre côté à lui faire plaisir ; & voici comme cela se peut arranger très parfaitement & très utilement pour son bien, pour celui du service du Roi, & pour celui de mon

---

(f) C'étoit même une *conditio sine qua non* que j'avois pris la liberté de faire avec M. le Duc de Nivernois ; attendu que je n'ai pas le cœur banal ; que ma volonté n'est pas d'être le Secrétaire de tous les grands Seigneurs de la Cour de France ; & que je n'aime pas à succéder dans une Ambassade comme un immeuble.

mon successeur que je *suppose* notre ami Guerchy. Donnez lui la place de Résident avec tels appointemens que vous voudrez : *il est très aisé à vivre* ; il en sera plus considéré ici & partant plus utile , & il sera aussi plus content , parce qu'il aura la certitude de passer en sortant d'ici à une autre place , y compris celle de Petersbourg , pour laquelle il a toujours du foible. D'ailleurs vous devez & vous pouvez compter sur ma parole que rien n'est mieux que d'avoir ici un Résident à demeure ; comptez que le service du Roi se trouvera fort bien de cet arrangement , & comptez que le petit D'Eon est le plus propre que vous puissiez trouver pour remplir cet *objet-là*. Je regarde donc cela comme arrangé & je passe à un autre article qui est celui de la Femme.

Sans doute il vaudroit mieux qu'il n'y eut jamais ici d'Ambassadrice Française : mais je dois vous dire aussi *qu'une femme d'un certain âge & sans aucunes prétentions , de figure comme est celle de notre ami , réussira moins mal qu'une autre & aura moins d'inconvénient ; ainsi que cela ne vous arrête point , & laissez venir notre ami avec toute sa famille , s'il l'aime mieux.*

Il ne m'a pas été possible de vous écrire cela de ma main. Je ne vois en vérité pas clair , & je suis vraiment tué par le travail , qui me porte sur les nerfs & sur l'estomac d'une manière insupportable. J'ai outre cela un bon gros rhume bien étoffé , qui , selon l'usage d'Angleterre , ne finit point , & que je promène pourtant tous les jours , soit à pied , soit à cheval ; à pied pour faire vos affaires de mon mieux , & à cheval pour ne pas périr

rir tout-à-fait d'insomnie, de vapeurs, & de non-digestion : vienne le mois d'Avril, tout cela ne sera rien & en attendant je me résigne. Je vous embrasse, mon très cher ami, avec toute la tendresse de mon cœur.

Je crois bien faire de vous envoyer ma dépêche par un Courier, dans la crainte que quelqu'accident ne retarde M. Durand qui part demain. Celui-ci vous portera *les détails économiques d'où resultera la décision* DE NOTRE AMI, & je ne doute pas qu'il n'accepte.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 7 Février 1763.

J'apprends dans ce moment, par une lettre de ma femme, la mort de notre pauvre président. J'en suis en vérité bien affligé. Je fais combien vous aviez de confiance en lui & combien il vous étoit attaché. Le petit D'Eon, qui étoit son ami, est pénétré de douleur de cette perte. Ce pauvre président avoit un consulat quelque part, que vous devriez bien donner au malheureux Favier, que vous avez pris en grippe fort mal à propos. Ce seroit le moïen de mettre en activité ses talens. Quant au petit D'Eon, c'est en vérité un bien bon cœur & un excellent sujet, dont je ne puis vous dire trop de bien. Je ne doute pas que Sainte-Foy ne soit bien affligé, & je vous prie de lui dire combien je prends part à sa peine.

Ex-



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-  
Foy à M. D'Eon.

à *Verfailles*, le 8 *Février* 1763.

**J**e n'ai qu'un mot à vous dire aujourd'hui, mon cher ami : nous avons perdu le pauvre président, & ses souffrances m'ont trop vivement percé le cœur pour que je puisse effaier de vous en entretenir. C'est un malheur de l'humanité que de voir ainsi éteindre ceux que l'on a chéri le plus. Il faut ou mourir avant eux, ou leur survivre ; rien n'est plus affreux que cette image, mais il n'est pas en nous de la changer, ni de l'adoucir. J'ai perdu un ami unique, & rien au monde ne me consolera de cette perte : le traité définitif va se signer, ainsi je n'ai plus rien à vous demander à cet égard. M. Durand est arrivé & dit beaucoup de bien de vous. Je vous embrasse & vous aime, mon cher ami, de tout mon cœur.

POST SCRIPTUM.

D'une Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à M. le Duc de Praslin.

En date de *Londres*, le 10 *Février* 1763.

**M**on très cher ami, je vous recommande de toute ma force mon petit D'Eon :  
en

en vérité il mérite encouragement, récompense & consolation. Je lui ai prêté 3500. l. pour le tirer d'une vexation malicieuse qu'il éprouve, & ce n'est pas de l'argent du Roi que je lui ai prêté cette petite somme. Mais je présume que vous me manderez de m'en faire rembourser ici chez M. Vanneck, & de vous la porter en compte. Sa fanté est bien mauvaise à mon pauvre Secrétaire; mais pourtant il n'en travaille ni moins, ni moins bien, mais il en mérite d'avantage.

Si vous vouliez mettre de la réciprocité en tout vis-à-vis de l'Angleterre, mon petit D'Eon feroit mieux dans ses affaires qu'il n'y est. On donne ici douze-cens-guinées d'appointement à un Secrétaire d'ambassade, & de la vaisselle d'argent pour environ trente-mille-livres: cela ne vous fait-il pas venir l'eau à la bouche d'être secrétaire Anglois, & du moins cela doit vous faire mettre la main à la poche pour les François. (\*)



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

Du 13 *Février* 1763.

**V**ous ne m'avez rien répondu sur les propositions que je vous ai faites par rapport

---

(\*) M. D'Eon ne fait pas si cela a fait venir l'eau à la bouche de M. le Duc de Praslin: mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela ne lui a pas fait mettre la main à la poche, car M. D'Eon a rendu de sa bourse ces 3500 l. à M. le Duc de Nivernois.

port à notre petit D'Eon, & je n'en suis pas étonné, car, comme disoit le bon homme Beauregard qui a élevé votre serviteur, *vous aviez d'autres prunes à vendre quand vous m'avez écrit* : mais cela n'empêche pas, que tout ce que je vous ai mandé à son sujet, ne soit très vrai, très raisonnable & très convenable ; & j'espère que vous y ferez droit. Je crois que vous ne pouvez mieux faire, je ne dis pas pour son bien, mais pour celui du service du Roi.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 13 Février 1763.

**I**l est bon que vous sachiez que M. de Newille Secrétaire de l'Ambassade du Duc de Bedford, qui apportera le traité, recevra une récompense & une gratification de mille louis au moins, & l'usage est aussi qu'on fasse une grace quelconque à celui qui apporte les ratifications. Si vous voulez vous conformer à cet usage très digne de vous, je ferai en sorte de vous envoyer les ratifications d'Angleterre par mon petit D'Eon ; qui, je vous assure, a eu plus de peine ici que M. de Newille à Paris ; & est, comme vous savez d'ailleurs, très digne & très susceptible des graces du Roi. Vous ne me le garderiez pas longtems, & dans ce peu de tems il vous diroit bien des choses, qui pourroient vous être utiles ainsi qu'à celui qui me succédera.

II. Partie.

B

Ex.



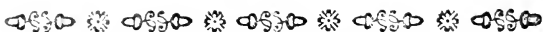
Extrait de la Lettre de M. le Duc de Niver-  
vernois à M. le Duc de Praslin. (\*)

à Londres, le 13 Février 1763.

**L'**on m'avertit dans l'instant, mon cher ami, qu'il va partir un courier pour Londres, & le tems étant trop court pour vous écrire autant en détail que je le désirerois, je me borne à vous envoyer les deux lettres ci-jointes, dont une est pour vous, & l'autre pour le Roux, & à vous dire que j'ai reçu votre épitre du 13. & tout ce qui y étoit joint, que j'ai déjà remis votre adresse au Duc notre ministre, & que je suis chargé par lui d'aviser aux moyens de vous procurer les lettres d'état, au lieu de vous donner de l'argent comptant que vous désirez. *M. de Guerchy est nommé pour remplir l'ambassade de Londres après M. de Niver-  
nois, & l'on a terriblement envie que vous y restiez avec lui.* Je vous écrirai plus amplement, mon cher ami, par le premier courier. M. Durand se porte bien : il est à Paris, & moi confiné à Versailles. Mes hommages à votre Duc, dont le cœur est aussi bon que l'esprit. Je vous embrasse de toute mon ame.

---

(\*) Aparemment c'est une Lettre de Mons. de St. Foye à M. D'Eon. [ Rem. de l'Edit. ]



Extrait d'une autre Lettre du même  
au même.

En date de *Verfailles*, le 24 *Février* 1763.

**J**e ne vous écris encore , cher ami , qu'un mot , parceque c'est tout uniment par la poste & pour vous envoyer plusieurs lettres qui me sont venues pour vous , & dont le retard pourroit peut-être nuire à vos affaires. M. le Duc de Prassin vous a fait expédier des lettres d'état : elles ont été signées par lui-même avant-hier & envoyées tout de suite au sceau. J'ai écrit à M. Niorte de les retirer & de paier le prix de cette formalité , après quoi vos créanciers seront tenus de vous laisser tranquille.

Les lettres d'état qu'on vous a donné ne sont que pour six mois . parceque c'est une règle imprescriptible. On vous les renouvellera sûrement au bout de ce tems , si on ne vous donne pas d'argent.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois au Roi.

à *Londres*, le 17 *Février* 1763.

S I R E,

**C**'est M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons , & mon Secrétaire  
B 2 d'am-

d'ambassade, qui porte au Duc de Bedford les ratifications de la paix ; & c'est une galanterie du Roi d'Angleterre. Ce Prince se sert avec plaisir d'un François pour cette honorable & importante commission, regardant cette tournure, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part.

Je ne puis, SIRE, à cette occasion me dispenser de rendre à M. D'Eon tous les témoignages que méritent son zèle & ses talents ; & je dois assurer avec vérité VOTRE MAJESTÉ qu'il est à tous égards très digne de sa protection, & de ses grâces, tant comme politique que comme militaire.



Extrait des Lettres de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Choiseul,  
& à M. le Duc de Praslin.

à Londres, les 17 & 19 Février 1763.

Monsieur le Duc,

C'est M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons & mon Secrétaire d'ambassade, qui va à Paris porter à M. le Duc de Bedford les ratifications de la paix. C'est une galanterie de Milord Bute, de Milord Egremont, & même du Roi d'Angleterre, qui se sert avec plaisir d'un François pour cet honorable & importante commission, regardant cette tournure, qui n'est pas dans l'ordre ordi-

dinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part & qui met le sceau à la consommation du grand ouvrage de la paix. Le Roi d'Angleterre désire avec ardeur que l'heureux rétablissement de la paix dure, non seulement entre les deux nations, mais qu'elle pose sur le fondement d'une amitié & cordialité sincère entre les deux monarques.

Vous savez, Monsieur le Duc, que l'usage est ici de récompenser magnifiquement ceux qui sont chargés de commissions pareilles à celle de M. D'Eon ; mais il est trop désintéressé pour avoir une semblable perspective. Je fais que vous le connoissez & l'aimez depuis long-tems. Il est digne de votre protection par ses services & l'attachement sincère qu'il a pour vous. Vous le mettriez au comble de ses vœux, en lui procurant la croix de Saint Louis, ou le brevet de colonel à la suite de son régiment, car il est toujours dans le cœur aussi militaire que vous le connoissez ; & il est muni de certificats bien honorables & distingués par rapport à ses services à la guerre ; mais au reste quelque chose que vous jugiez à propos de faire pour lui, je puis vous assurer qu'il en sera content ; & seulement je dois, pour l'aquit de ma conscience, vous dire qu'indépendamment de tout ce qu'il vaut d'ailleurs, le travail prodigieux, qu'il a fait ici sous mes yeux depuis que je suis ici avec un zèle & une intelligence infinie, le rend plus susceptible de quelque grâce éclatante du Roi en cette occasion. Il convient qu'il revienne à Londres avec une grâce quelconque, malgré la mauvaise crainte qu'il a que vous ne le soupçonniez de s'être fait.

donner cette commission à cet effet. En vérité cela n'est ni vrai, ni dans sa façon de penser.

Milord Bute & Milord Egremont m'ont assuré, M. le Duc, que les ordres sont donnés pour que les évacuations de la part de l'Angleterre se fassent & s'achevent avec la plus grande diligence & bonne foi.

Signé, Le Duc DE NIVERNOIS.



Eztrait d'une Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Bedford.

à Londres le 20 Février, 1764.

Milord,

**M.** D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons & mon Secrétaire d'ambassade, a l'honneur de porter à votre Excellence les ratifications de la paix. C'est, Milord, une galanterie de votre ministère, & une bonté du Roi votre maître, qui se sert avec plaisir d'un François pour cette honorable & importante commission, regardant cette tournure, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part. Je vois avec la joie la plus vive que sa Majesté Britannique désire avec ardeur, ainsi que le Roi mon maître, que l'heureux rétablissement de la paix dure non seulement entre les deux nations, mais qu'elle pose le fondement d'une amitié & cordialité entre les deux  
mo.



monarques, & qu'il en résulte un concert véritable entre les deux ministères.

Je ne finerois point, Milord, si je me laissois aller au plaisir de vous entretenir de toutes les vertus que je connois à votre jeune Monarque; & de la justice qu'il rend à toutes celles du Roi mon maître. En mon particulier je suis pénétré de toutes les marques de bonté dont il ne cesse de m'honorer.

Je charge M. D'Eon de féliciter de ma part V. E. sur l'heureuse conclusion de cette paix, à laquelle votre franchise, Milord, votre noblesse & votre honnêteté ont tant contribué; & de vous témoigner tout l'intérêt que je prends à votre gloire, ainsi qu'à votre santé & à celle de Madame la Duchesse de Bedford. M. de Newille m'a fait bien du plaisir, en m'apprenant l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé, qui est toujours fort délabrée; & qui a grand besoin de repos.

Je prends beaucoup de part au rétablissement de la vôtre, & je renouvelle à V. E. avec grand plaisir les assurances du très sincère & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Milord,

Votre, &c.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 20 Février, 1763.

**D**ieu soit loué, mon très cher ami, de ce que l'affaire de Guerchy est consommée,

B 4

mais

mais pourquoi ne le nommez vous pas tout-à-fait ? 1. il y a mille exemples de deux ambassadeurs à la fois, & puis moi je suis un animal extraordinaire , & puis je suis sans appointemens : ainsi dans la forme , je ne vois pas de difficulté réelle à la nomination. Vous avez raison de n'être pas en peine de ce que je dirai de lui ici , mais il ne falloit pas mettre cela au futur contingent , car il y a longtems que tout est dit , & j'ose vous répondre que j'ai fait cette besogne d'ami , avec toute l'adresse & la reserve convenable : aussi vous pouvez tenir pour certain , que notre ami est connu ici pour ce qu'il vaut ( g ). Quant à *l'intérim* , certainement & sans aucun doute , mon cher ami , il faut en charger le petit D'Eon. Ce seroit un dégoût qui le dégoûteroit entièrement , que de le donner à un autre , & il ne mérite pas cela. Mais il y a plus , c'est qu'il fera fort bien ce que personne ne feroit aussi bien que lui ; on fera fort aise de le voir suivre les affaires après moi & dans ma maniere ; & tout autre donneroit de l'inquiétude. M. Bute l'a pris en amitié & a très bonne opinion de lui , ce qui n'est pas peu dire ; cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval , & quiconque viendrait manqueroit probablement cette trouvaille : les affaires iront ainsi *uno tenore* : les personnes n'auront pas la crainte de trouver à déchanter , ainsi point d'ombrage , & tout ira aussi bien que la nature des choses & du país le com-

---

( g ) M. le Duc de Nivernois parle-t-il tout de bon ?

comporte. Au demeurant je suis toujours d'avis que vous donniez au petit D'Eon le titre de Résident : c'en est même là une occasion naturelle , & quand il ne s'agiroit pas de lui que nous aimons , je vous donne ma parole que la chose en soi-même est très bonne pour le bien du service.

Voilà , je crois , cet article suffisamment nettoïé , & maintenant il faut que je vous gronde. Vous me priez de rester ici jusqu'à la séparation du Parlement , & vous craignez que je ne me presse comme un enfant de revenir. Vous ne me connoissez donc pas , mon cher ami ? je suis venu ici pour vous faire plaisir , je ne m'en irai pas en vous faisant de la peine , & de plus je vois que *vous ne lisez pas mes lettres* (†). Toutes les fois que je vous ai demandé mes récréances , je vous ai mandé que je n'en abuserois pas : je vous ai mandé plusieurs fois que je ne partirois qu'au commencement de Mai : alors tout sera fini ; ou du moins il ne restera que de ces queuës de détail , dont le petit D'Eon se tirera aussi bien que moi , & peut-être mieux. Je vous chanterois bien plus pouille , si je n'étois pas aveugle : *mais en voilà assez , mon cher ami , pour vous faire honte ; & je serai content dès que vous m'aurez demandé pardon* , en m'envoiant mon rappel dont , encore une fois , je n'abuserai pas.

A

---

(†) Cela arrive de tems en tems à M. le Duc de Pralin & même de n'y pas répondre , ou de répondre des duretés à ceux qui ont eu le bonheur , ou qui sont encore dans la volonté de servir la patrie avec le plus grand zèle.

A présent pour me raccommo-der avec vous, il faut que je vous remercie bien tendrement, de m'avoir envoieé votre discours au Parlement. Il est en vérité de toute excellence, & c'est une admirable *mercuriale* pour les Rois, pour leurs ministres, pour les parlements, & pour les sujets. Il y a tout ce qu'il vous convenoit de dire & que personne n'auroit dit si bien que vous (\*), parceque personne ne l'auroit si bien senti. Je l'ai confié au petit D'Eon & à mon ami Dromgold; & je ne puis vous dire combien cette lecture nous a fait de bien; *mais ce discours doit vous avoir bien coûté & fait bien de l'honneur*, & j'ai bien du regret de n'avoir pas été témoin de l'impression en tout genre qu'il a dû faire.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles le 23 Février 1763.

**I**l n'est pas possible que vous envoyiez M. D'Eon porter la ratification du Traité de Paix; le Ministère Anglois ne la confieroit sûrement pas à un Etranger: cela seroit contre toute règle & contre tout usage; & n'ayant pas ce prétexte, il n'y auroit nulle raison pour envoyer ici M. D'Eon. Je suis très aisé de la  
gra-

---

(\*) Ou que M. Thomas.

gratification qu'a obtenu M. de Newille : c'est un honnête homme, bien intentionné, & qui est digne des graces du Roi son Maître.



Copie de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois à M. D'Eon.

à Londres, le 24 Février 1763.

**V**ous nous avez bien manqué hier, mon cher ami, & vous auriez été content, car nous avons étalé votre chere nappe de bois, nous avons *toasté* & chanté fort gaîment, & enfin nous avons été quatre bonnes heures à table. M. de Newille est on ne peut pas plus aimable; mais je n'en jouirai pas beaucoup, car il s'en va passer quelques jours à la campagne, selon la louable & irrésistible coutume Angloise.

Je crois vous avoir chargé de mille amitiés & remerciemens pour notre ami Durand. Madame de Rochefort m'a mandé qu'il a eu la bonté de dire beaucoup de bien de moi : vous me connoissez assez pour sçavoir combien j'en suis touché, & je vous prie instamment de le lui bien exprimer.

Nous sommes actuellement occupés le petit Boucher & moi à réparer 5 ou 600 absurdités & méprises faites par votre grandeur dans l'intitulé de la chemise de l'expédition d'hier. Je n'en manderai rien au Roi, afin de ne vous pas détruire dans son esprit, & je finis le badinage en vous souhaitant de tout mon cœur

une bonne santé, & un prompt retour.

Je vous embrasse, mon cher enfant : je m'en vais chez Milord Halifax à pied, & puis je monterai à cheval, & puis je verrai le pauvre Comte de Viry qui souffre beaucoup aujourd'hui, & puis je dînerai chez moi, & puis je vous dicterai peut-être un mot en P. S. s'il y a matière.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

*à Versailles ce Mercredi, 25 Février 1763.*

**V**ous vous aveuglez, mon cher ami, par le bien que vous voulez à M. D'Eon ; comment pouvez-vous penser que la Cour de Londres le charge de porter ici les ratifications ? Au surplus il est jeune, il a le tems de rendre encore des services & de mériter des récompenses : je m'intéresse à lui, & je le mettrai volontiers à portée de les obtenir avec le tems & le travail.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

*à Paris, le 26 Février 1763.*

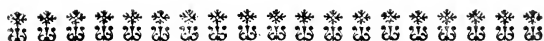
**L**e petit D'Eon arrive dans ce moment, Monsieur le Duc, & je me hâte de vous  
en

en informer par la poste qui part aujourd'hui & dont l'heure me presse. Je ne croyois pas que ce projet fut exécutable & c'est un procédé bien honnête de la part du Roi d'Angleterre & de ses Ministres. Ils nous donnent en toute occasion des preuves de la noblesse de leurs sentimens, qui font à la fois désirer & espérer d'établir & de maintenir la bonne intelligence & une union solide entre les deux Cours.

Je ne répondrai point aujourd'hui, Monsieur, au contenu de vos dépêches & de vos lettres particulières, parce que j'ai eu à peine le tems de les parcourir & que je ne veux pas manquer l'heure de la poste.

J'ai d'un autre côté une nouvelle très intéressante à vous mander : c'est la conclusion de la paix entre l'Imperatrice, le Roi de Pologne & le Roi de Prusse : leur Traité définitif a été signé le 15 de ce Mois à Hubertzbourg ; ainsi voilà la paix rétablie dans toutes les parties, cela est bien heureux. Nous ne devons plus nous occuper aujourd'hui que de l'exécution de notre traité.

Je ne vous envoie pas, Monsieur le Duc, la copie du Traité de l'Imperatrice avec le Roi de Prusse par la raison que je ne l'ai pas encore ; mais j'en chargerai M. D'Eon quand il retournera à Londres. Je fais seulement que les parties contractantes restent dans l'état où elles étoient avant la guerre ; que les ratifications doivent se faire dans l'espace de 14 jours pour la Cour de Vienne, & que les évacuations respectives doivent avoir lieu 21 jours après l'échange des ratifications : ce qui quadre parfaitement avec les époques de notre Traité.

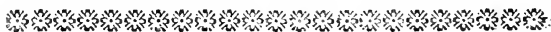


Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Praflin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, le 1 Mars 1763.

**J**e vous ai accusé, Monsieur le Duc, l'arrivée de M. D'Eon qui a fait une grande diligence, & que j'ai reçu avec beaucoup de plaisir. Vous savez que je l'aime, & vous ne devez pas douter que je ne fasse de mon mieux pour que son voyage ne soit pas infructueux. J'ai vu le même jour M. le Duc de Bedford qui m'a paru fort content de l'arrivée des ratifications: il me dit que l'échange s'en feroit quand nous le voudrions; que rien ne le gênoit à cet égard, &c.

Je compte vous renvoyer M. D'Eon dès que l'échange des ratifications sera faite, & il vous portera vos lettres de récréance.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Praflin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, le 1 Mars 1763.

**V**otre petit D'Eon aura la croix de Saint Louis & une gratification du Roi. Je crois qu'il sera content: pour moi je le suis fort; car c'est un joli garçon, bon travailleur, à qui je veux toutes sortes de biens; & j'ai grand



grand plaisir à faire les choses qui peuvent vous plaire.

Je ne réponds pas aux critiques que vous avez faites sur notre traité. J'ai instruit M. D'Eon , & il y répondra pour moi lors qu'il fera de retour auprès de vous.

Je ne suis pas embarrassé de la maniere dont vous avez annoncé notre pauvre ami Guerchy ; & je suis persuadé que vous aurez bien préparé les voies. M. D'Eon portera les présens du Roi au Comte de Viry. Renvoïez - nous M. de Newille le plutôt qu'il sera possible.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres* , le 3 *Mars* 1763.

**J**E suis bien aise que vous aïez été une bête en croïant, mon cher ami , qu'il étoit inexécutable de faire porter les ratifications du Roi d'Angleterre par le Secrétaire de France mon petit D'Eon. C'est que vous ne savez pas à quel point va la bonté & l'estime qu'on a ici pour votre Ambassadeur ; & il n'y a pas de mal que vous l'aïez touché au doigt en cette occasion, car sans cela vous auriez été homme à me mépriser toute votre vie , au lieu qu'à présent vous me considerez sans doute un peu.

Lettre



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
à M. D'Eon.

à Londres, le 3 Mars 1763. à 9 heures du soir.

**J**e reçois dans l'instant, mon cher ami, votre dépêche nocturne, & je vous remercie bien sincèrement des détails qu'elle contient, de toutes les courses que vous avez bien voulu faire malgré votre fatigue, de tous les comptes que vous avez rendu de ma santé, de notre besogne, &c. &c.

Je suis très charmé que vous aïez été bien reçu, & je souhaite que l'on vous renvoie bien vite & content. Il semble que le diable s'en mêle depuis votre départ; je suis accablé de besogne, tous les jours de nouveaux embarras: j'ai en outre un mal de gorge fort désagréable, ainsi vous jugez bien que le plutôt vous reviendrez fera le meilleur. Je ne vous en dirai pas d'avantage aujourd'hui, parceque je ne veux pas trop retarder l'envoi de mes lettres à la poste, & je me borne pour ce soir à vous aimer.

J'ai dicté ceci au petit le Boucher parceque j'avois du monde: j'ai pourtant trouvé moi-même de vous dire mon petit mot à part. Le pauvre petit Boucher est malade aussi, & on l'a saigné hier: c'est un joli enfant en vérité.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

*Londres, le 3 Mars, à 8 heures du soir 1763.*

**M**on cher petit ami, je reçois votre lettre seulement tout à l'heure par ce benoît courrier ecclésiastique. Je ne puis que vous embrasser tendrement, car je suis affoimé. Je lis ou j'écris depuis sept heures du matin avec mon mal de gorge. Oh! ma foi, assurez le Duc de Praslin que, si je reste encore ici trois mois, j'y resterai par-delà ma vie; & n'est-ce pas bien assez d'y rester par-delà mes forces?

Ma femme raffole de vous, ma fille aussi, M. de Rochefort aussi & rien de tout cela ne m'étonne, car j'en fais autant de mon côté. Revenez vite & avec un bon traitement. Voilà ce qu'il me faut, mais il me le faut. Adieu mon cher ami, je vous embrasse de bien bon cœur. Dromgold vous embrasse de tout son cœur. N'oubliez pas, je vous prie, de voir l'Abbé de l'Isle Dieu, dont je viens de recevoir encore une grande diable de lettre.



Extrait des Lettres de M. le Duc de Niver-  
vernois à M. le Duc de Praslin &  
à M. le Duc de Choiseul.

à *Londres*, le 7 Mars 1763.

**J**e ne suis pas moins reconnoissant de l'ac-  
cueil que vous avez fait à mon petit D'Eon.  
A dire vrai il est vôtre, plus anciennement  
qu'il n'est mien; mais ce que je dois vous di-  
re, c'est qu'on fera très aise ici du bien, que  
vous lui aurez fait, & très aise d'y avoir con-  
tribué, par la commission dont on l'a honoré  
par bienveillance pour lui, & par égard pour  
moi.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Ni-  
vernois à M. D'Eon.

à *Londres*, le 7 Mars 1763.

**J**'ai reçu, mon cher ami, votre lettre. Elle  
m'a fait un plaisir infini & je vous remer-  
cie bien sincèrement des détails qu'elle con-  
tient. Je suis, on ne peut plus, charmé de  
tous vos succès, & je vous en fais mon compli-  
ment de bien bon cœur: J'écris au Duc de  
Praslin sur la résidence, de façon à lui ôter  
tous les scrupules & je regarde cette affaire  
comme certaine.

En

En vous parlant de ma femme & de Madame de Rochefort , je ne puis m'empêcher de vous dire qu'elles ont la même façon de penser que moi sur mon petit D'Eon , & qu'il est aussi aimé à l'hôtel Tournon & au Luxembourg qu'à l'hôtel Granby.

M. Dromgold , à qui j'ai tout bonnement lu l'article de votre lettre , est très reconnoissant de tout ce que vous avez fait pour lui & très sensible aux marques de votre amitié. Nous vous en faisons l'un & l'autre bien des remerciemens.

Je vous prie d'assurer Guerchy qu'une maison plus grande que la mienne est presque introuvable à Londres. Je crois qu'il feroit très bien d'envoier son homme de confiance pour voir par ses yeux. (\*) *Cet homme ne lui coûtera rien*, tant que je serai ici , parceque je le nourrirai chez moi & le logerai dans mon voisinage , & il pourra prendre d'avance des arrangemens qui faciliteront le prompt établissement de mon successeur.

N'oubliez pas , mon cher ami , d'annoncer bien positivement mon retour nécessaire pour le mois de May , si l'on veut que je retourne vivant. Je suis tué de fatigue & je commence à ne pouvoir plus résister au travail continu qui , comme vous savez , est nécessaire dans ce pays-ci.

J'aurois mille autres choses à vous dire , mon cher ami , sur tous les objets de votre  
let.

---

(\*) On voit bien que M. le Duc de Nivernois connoît le foible de ses amis.

lettre : mais je me réserve à m'en entretenir avec vous à votre retour & je vous embrasse de tout mon cœur , mon cher ami.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 11 Mars 1763.

**J**e vous aurois renvoyé aujourd'hui votre petit D'Eon, si je n'avois eu pitié de sa convalescence. Il a été assez malade sans être cependant en danger, & je me serois fait conscience de l'exposer à une tempête comme celle que nous avons aujourd'hui en relevant de maladie.

Je souhaite toute sorte de bien & d'avantage à M. de Newille, car c'est un bon & galant homme, & je vous prie de lui faire bien des amitiés de ma part, mais je serois fort fâché qu'il ne revint pas.

Je compte vous renvoyer dans cinq ou six jours votre Ambassadeur le petit D'Eon.

Voilà une lettre de Madame de P\*\*\*\*\* elle me chante pouille & prétend que je ne l'avertis jamais quand il faut vous écrire. Elle pourroit bien avoir quelque raison.



Extrait de la Lettre de Madame la Mar-  
quise de P\*\*\*\*. au Duc de Nivernois.

à Versailles, le 11 Mars 1763.

**M** D'Eon m'a bien dit, . . . . des nou-  
velles de votre santé. L'air de France la  
raccommodera, à ce que j'espère, ainsi que vos  
méchants yeux. Ce M. D'Eon est, dit-on,  
un fort bon sujet, qui a servi le Roi en plus  
d'un païs; & Mrs. les Anglois ont été très po-  
lis de lui donner à apporter le traité. Je ne  
doute pas qu'il ne s'en trouve bien. J'aime,  
ainsi que vous, le Roi d'Angleterre. Il me  
paroît rempli de candeur, d'humanité & de  
toutes les vertus qui forment un bon Roi. C'est  
le plus grand éloge à mon gré: *les conquérants  
ne sont que des tirans, qu'à tort on appelle grands  
hommes. Ab! les vilaines bourses que vous nous  
avez envoyées; elles sont grosses comme des cor-  
des: aussi notre ami Prastin en a-t-il été gra-  
tifié.* Quand je ne vous rappellerois pas au  
souvenir de notre très aimé Maître, la be-  
fogne que vous avez faite ne vous auroit pas  
laissé oublié: elle est enfin terminée: em-  
brassons-nous, . . . . pour nous en  
féliciter l'un & l'autre. Les petites dames  
vous saluent.

Let.



Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à M. D'Eon.

à *Londres*, le 14 *Mars* 1763.

**L**e valet de chambre Patissier de mon successeur, parti le samedi 5 au matin, est arrivé bravement le vendredi 11 au soir. Il m'a remis votre lettre du 4, mon cher ami, & je suis bien touché de tout ce que vous faites & dites en mémoire & en amour de moi. J'en suis informé par mes parens & amis, encore mieux que par vous; & je crois que vous me connoissiez assez pour être bien sûr de ma reconnaissance. Mon pauvre Dromgold en est pénétré de son côté & il vous aime aussi de tout son cœur. Mais, mon cher ami, je suis bien affligé de votre mal de gorge & de cette fièvre qui l'accompagnoit quand vous avez écrit. Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est que dans le même tems précisément ou à peu près, j'étois dans la même situation que vous, & j'avois aussi moi mon mal de gorge, qui m'a retenu plusieurs jours dans ma chambre. Faites comme j'ai fait, mon cher ami: menagez vous beaucoup & guérissez vous bien vite. Je le souhaite en vérité aussi ardemment que qui que ce puisse être.

Milord Bute m'a demandé si vous seriez content & si votre voyage vous auroit profité. Je lui ai dit que Oui, sans lui en dire d'avantage,



tage, & je vous assure que cette nouvelle lui a fait un grand plaisir.

A Dieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur & n'ai pas la force de vous en dire d'avantage, car j'ai encore la tête bien foible. Je commence pourtant à être mieux.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles le 21 Mars, 1763.

**J'**e comptois, M. le Duc, vous renvoyer aujourd'hui M. D'Eon; mais il se trouve un peu indisposé, & j'ai cru lui rendre service en différant son départ jusqu'à la fin de la semaine; cependant comme je vous ai promis depuis longtems vos lettres de Rappel, je ne veux pas vous les faire attendre d'avantage, & je vous les envoie ci-jointes, afin que vous en fassiez usage quand vous le jugerez à propos. Le Roi s'en rapporte sur cet article à votre zele pour son service; mais en même tems sa Majesté seroit bien fâché que l'excès de ce même zele pût être nuisible à votre santé.

Ex-

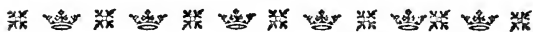


Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, le 21 Mars 1763.

**T**e vous garde le petit D'Eon , mon cher ami , parcequ'il ne se porte pas bien , mais il sera en état de partir à la fin de la semaine. Je compte qu'il sera content : il portera la croix de S. Louis qu'il a voulu recevoir de vos mains & qui aquerra par-là un nouveau prix. De plus je lui ai fait avoir une gratification de deux-mille-écus, ainsi il ne doit pas avoir regret à son voïage.

A propos le petit D'Eon n'est sur aucun état pour être païé, parceque l'on compte que vous le paierez sur vos dépenses. Il faut vous dire que les secrétaires d'ambassade les mieux pûés n'ont que mille-écus, & je ne puis changer cette étiquette à cause des conséquences. Vous pouvez donc le faire païer sur ce pied-là & porter cette dépense sur vos états.

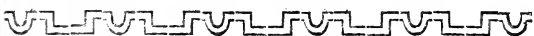


Lettre de M. de Sainte-Foy à M.  
D'Eon.

à Versailles, le jeudi 24 Mars 1763.

**V**ous n'avez pas voulu m'attendre hier au soir chez mes parens, mon cher ami ,  
vous

vous les avez quittés une minute avant mon retour, & j'avois à vous dire une chose assez intéressante, c'est que l'on ne paie pas chez M. de la Borde pendant la sainte semaine, & que sur l'avis qu'on m'en a donné, j'ai été obligé d'y envoyer ce matin pour toucher ma subsistance du quartier. Je n'avois point d'ordonnance ni de billet de vous, ainsi je n'ai pu rien faire à cet égard, mais je viens de voir M. Gaudin qui m'a dit que l'état de distribution générale aiant été envoyé à M. de la Borde, vous pouviez vous présenter chez lui dans la matinée de demain, pour palper vos deux-mille-écus, si vous en avez le tems. Si vous ne l'avez pas, & que d'un autre côté l'argent ne vous manque point, je les ferai recevoir pour vous après votre départ. Sur ce, très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur (\*).



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 29 Mars 1763.

**M**on cher ami, je vous rends mille tendres  
graces de ce que vous avez fait & fait  
faire pour mon petit D'Eon, mon grand aide  
de camp, que j'attends avec bien de l'impatien-  
ce.

---

(\*) M. D'Eon aiant été obligé de partir pour Londres, M. de Sainte-Foye a bien voulu se charger de recevoir cet argent pour lui.

ce. Je fais que vous l'aimiez avant que je le connusse ; mais je suis sûr que l'amitié qu'il a pris pour moi vous le fait aimer encore d'avantage , & cela m'est bien doux à penser. J'aurai soin de lui paier ses appointemens conformément à ce que vous me dites là-dessus dans votre lettre particuliere ; c'est-à-dire , sur le pied de 3000 l. par an ; mais chemin faisant & non pas relativement à lui , il est bon que vous sachiez qu'avec 3000 l. de France à Londres , on ne fait pas autant qu'avec 1500 l. à Paris.

J'ai grand besoin que M. D'Eon revienne : à propos n'apportera-t-il pas toutes ses flûtes de Résident , car songez que je dois prendre congé dans 4 ou 5 semaines ; & en vérité ce ne sera pas trop-tôt.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres* , le 29 *Mars* 1763.

**J**e commence par vous remercier bien sincèrement & de m'avoir envoïé mes lettres de rappel dont ma santé avoit grand besoin , & de la forme obligeante & honorable pour moi dont vous avez bien voulu les tourner. Le Roi d'Angleterre y reconnoîtra votre amitié pour moi & il m'en aimera & estimera d'avantage. A vuë de país je compte prendre congé de lui dans le commencement de Mai , &c. . . . .

Il n'y aura qu'à suivre ici le chemin tracé , M. D'Eon s'en acquitera aussi bien que moi ; & il est capable de bien plus que cela. Il réussira d'autant mieux dans *l'interim* qu'on a ici beaucoup de bienveillance pour lui. Milord Bute en particulier l'a pris en amitié , ce qui n'est pas peu dire.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois à M. le Duc de  
Choiseul.

à Londres, le 31 Mars 1763.

**H**ier une heure après l'arrivée de M. D'Eon , j'ai eu l'honneur de le recevoir au nom du Roi Chevalier de St. Louis , selon les formes prescrites ; & j'ai bien du plaisir à vous en rendre compte , en vous renouvelant mes très sincères remerciemens de la bonté que vous avez eue de lui accorder cette grace , & de toutes les autres dont vous l'avez comblé : il en est pénétré de reconnaissance & je la partage bien véritablement. Je ne manquerai pas de lui remettre entre les mains un certificat selon l'usage & selon qu'il est prescrit dans l'instruction du Roi.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 31 Mars 1763.

Votre présent au Comte de Viry apporté par notre petit D'Eon est bien royal & magnifique.

M. D'Eon ne me parle que de vous, de votre excellent coeur & de votre tendre amitié pour moi : il ne m'a rien appris, mais cela est bien doux à entendre. Pour moi, mon cher ami, vous savez comme je vous aime, & vous pouvez être bien sûr que c'est pour toute ma pauvre chienne de vie.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 5 Avril 1763.

Monsieur le Duc,

M D'Eon, dès le jour de son arrivée ici, a remis à M. le Comte de Viry le portrait du Roi enrichi de diamans & la lettre dont vous l'aviez chargé. Ce Ministre a reçu avec beaucoup de sensibilité & de reconnaissance ce bienfait de Sa Majesté, ainsi que l'annonce des Tapisseries, des Gobelins & des

des Tapis de la Savonnerie qui lui sont aussi destinés, que M. D'Eon a passés sur son Paquetbot & qu'il a remis à Douvres chez M. Minet, pour être envoyés ici incessamment. M. le Comte de Viry doit déjà vous avoir fait, M. le Duc, tous ses remerciemens par le dernier Courier Torsey. Son premier empressement a été de faire voir à Milord Bute le Portrait de Sa Majesté & la lettre que vous lui avez écrite ; ce Ministre a porté sur le champ l'un & l'autre au Roi d'Angleterre, qui a trouvé ces presens magnifiques, & la lettre charmante.

J'ai l'honneur d'être , &c.

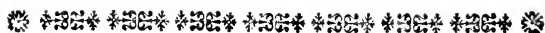


Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 6 *Avril* 1763.

**L**e pauvre petit D'Eon s'est toujours mal porté depuis son retour ici ; mais cette nuit il est vraiment malade. C'est un cathare violent avec fièvre & grande oppression de poitrine, en même tems qu'il a presque la jaunisse. Le Médecin y est bien embarrassé & moi je suis bien fâché.

On va le saigner, & lui donner l'émetique deux heures après ; vous trouverez peut-être cela un peu roide, mais il faut bien être traité ici à l'angloise.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-  
Foye à M. D'Eon.

à Versailles, le 6 Avril 1763.

J'ai su, mon cher ami, par le retour du dernier courier que vous étiez arrivé sain & sauf à Londres. Vous êtes sans doute actuellement décoré des marques honorifiques de vos exploits militaires, & cela de la main qui vous est la plus chere ; je vous en fais mon double compliment & vous le répéterai de bon cœur sur l'enveloppe de mon épître. Vous ne m'avez point encore donné de vos nouvelles, mon cher ami, mais j'espere que j'en aurai tout incessamment. Vous avez bien des commissions à faire pour des gens de ma connoissance, car graces à mon zele patriotique, vous savez que je ne demande jamais rien pour moi de Mrs. les étrangers.

J'ai reçu votre gratification montant à 6000 l. & lui donnerai la destination convenue. Le Roi ne fait point de voyages, & nous restons à Versailles, comme s'il n'y avoit plus de Paris dans le monde ; cependant, il y fait bien chaud au moment que je vous écris, dans cette bonne ville. Un courier de M. de Chevreuse vient d'annoncer ici que l'opéra bruioit, vous jugez bien que l'on a quelque peur pour le palais roïal.

Hier jour très remarquable, on a assemblé un conseil extraordinaire des finances, M. \*\*\*. y a exposé les opérations qu'il projette. Il y  
en



en a de toutes sortes & de toutes mains. Les unes ont été dressées par des conseillers de cours supérieures, un autre par M. \*\*\* premier commis des finances, & un autre, dit-on, par M. \*\*\*. Il est certain que cette dernière accolade est de toute justice, parceque la jambe de ce dernier & la tête du premier ont probablement été taillés à la même souche. Au demeurant comme j'ai des amis dans le Parlement qui ne sont pas des têtes à per-ruque, je vous assure que les opérations en question ne sont que de légères emplâtres, qui sont bien éloignées de produire le bien qu'il faudroit faire; que tout est petit dans les idées motrices, & dans la maniere de l'exécution, & qui pis est qu'il va y avoir du grabuge, parceque très certainement le Parlement n'enregistrera pas le 2. vingtième. Je l'ai dit d'avance à notre ministre, parceque j'espérois qu'il en feroit son profit ou plutôt celui du Roi: mais la chose a passé, & nous verrons ce que le Parlement va dire. On m'a répondu qu'on tiendrait, s'il le falloit, un lit de justice, & j'ai pris la liberté d'observer à ce sujet deux choses. La première que ce seroit une odiosité que de conduire le Roi au palais pour établir un impôt dans le moment de la paix, & de l'érection de sa statue; la 2. qu'on auroit d'autant plus lieu de regretter cette démarche, lorsque l'on verroit que le second 20e. étoit impossible à percevoir dans plusieurs provinces, & qu'au lieu de 20, il ne rendroit peut-être pas 8 millions. Ajoutez à cela la possibilité d'une mauvaise année, & vous verrez qu'il eut mieux valu mettre des sous sur les con-

sommations ou reprendre une partie de l'édit de subvention *Silhouette*, mais c'est ce que M. \*\*\*. ne sauroit jamais entendre. S'il trébuche par le poids de sa maladresse, je ne fais pas qui l'on mettra sur son siège : mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faudroit de grandes choses, & un homme qui eût de la considération par lui-même pour les exécuter. Vous voyez, mon cher ami, que, quand la paix est faite & qu'il n'y a plus à politiquer, mon esprit se donne carrière sur autre matière. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur : je compte bien que vous n'aurez pas oublié de présenter mes hommages à M. le Duc de Nivernois, & de lui dire combien je le respecte, & lui suis attaché.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois à M. le Duc de  
Praslin.

à Londres, le 13 Avril 1763.

**V**ous pouvez compter que le Roi George III. quoiqu'il se serve du sceau de son prédécesseur, a beaucoup de caractère & de fermeté ; & qu'il est très déterminé à n'être pas le jouet des factions. Il l'est également à ne sacrifier ni son système, ni son autorité. Milord Hertford doit avoir pour secrétaire d'ambassade M. Banbury, dont la femme est sœur du Duc de Richemont. Elle s'appelle Miladi Sarah Banbury ; mais son mari n'est point Milord ; il pourra le devenir tout comme un autre.

autre. C'est une des plus aimables femmes de la Cour; elle est charmante. Vous voyez, mon cher ami, que, pour figurer passablement vis-à-vis d'une pareille secrétairerie, il faut que vous traitiez bien le petit D'Eon à tous égards; & je vous avertis, pour l'aquit de ma conscience & de la vôtre, que 3000 l. de France ici font le salaire commun d'un scribe subalterne: c'est un des inconvéniens de cette ambassade-ci, & je voudrois bien que ce fût le plus grand. Envoyez-moi vite, mon cher ami, la résidence & l'intérim de M. D'Eon, & soyez bien sûr de deux choses; l'une que vous n'avez plus que faire de moi ici, l'autre que j'ai grand besoin d'en sortir.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 15 Avril 1763.

Vous avez bien fait, mon cher ami, de me rassurer sur votre état, car j'aurois été vraiment inquiet de vous savoir dans votre lit avec la fièvre.

J'attends de vos nouvelles avec impatience, & je vous promets le secret pour votre famille & vos amis.

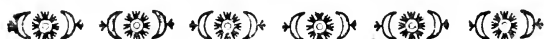
Je suis très aisé de savoir le petit D'Eon guéri: il n'a pas une bonne santé & il a besoin de la ménager pour le travail de l'Ambassade & pour satisfaire un jour la fureur qu'il a de guerroyer & dont nous ne pouvons le guérir.

C 5

Je

Je n'ai rien à vous mander aujourd'hui : c'est pour Madame Victoire que je vous dépêche ce Courier ; elle est cependant mieux , mais son mal subsiste & il y a grande apparence qu'elle a une pierre dans les reins.

Adieu , mon cher ami , je vous aime & vous embrasse bien tendrement.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à Versailles, ce 16 Avril 1763.

**V**ous me rendez malade , mon cher ami , en me disant toujours que vous l'êtes , & en vérité je ne fais si je souffre autant de mes maux que des vôtres , & j'oublie plus volontiers les uns que les autres , car je suis accoutumé à souffrir , & je ne puis m'accoutumer de même à vous savoir malade. *Il est bien vrai que nous faisons tous deux un métier qui ne nous convient pas : vous en serez bientôt debors , & je vous assure que je serois bien content , si j'avois la même perspective.* . . . . .

Je vous prie de presser , autant qu'il dépendra de vous , le retour de nos prisonniers. Adieu , mon cher ami , je vous embrasse & je vous aime aussi tendrement que si nous nous portions bien l'un & l'autre.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye  
à M. D'Eon.

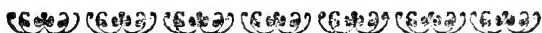
à Versailles , ce 16 Avril 1763.

J'ai reçu , très cher ami , vôtre épître du 8 qui m'a fait bien du plaisir , puisqu'elle m'a prouvé que vous étiez débarrassé de cette maudite bile ; & qu'enfin vous en aviez été quitte pour un peu de peur & de tranchées purgatives. Grand-merci des détails que vous avez eu le soin de me donner sur la retraite de Milord Bute , Ministre véritablement grand , & que les Bretons sensés ou patriotes regretteront , lors qu'ils ne l'auront plus à la tête de leurs affaires. En vérité , mon cher ami , votre peuple Anglois est une étrange espèce , & vos Ecoffois sont des benets de bien bonne pâte. Il me semble que , si le sort m'avoit fait naître parmi ces derniers , je n'aurois pas de plus cruels ennemis que ceux qui , tout en me traitant de frere , me vexeroient en esclave , & me feroient sentir un mépris si outrageant. Je ne conçois pas enfin comment on peut être Ecoffois , & ne se pas couper la gorge avec tous les Jean-Chandos qu'on rencontre en son chemin. Nous n'avons encore rien de décidé ici sur la finance. Les projets de M. le Controleur-Général sont entre les mains du premier Président & des Gens du Roi du Parlement. Ce ne sera gueres que dans une huitaine de jours qu'on communiquera le tout

aux Chambres , & nous verrons alors ce que vous devinez bien & ce que j'ai prévu du tems que vous étiez ici.

Je finis par tous les complimens & amitiés des gens que vous aimez & avec lesquels je parle souvent de vous ici ; & tant pour eux que pour moi bien plus encore , je vous embrasse , très cher ami , de tout mon cœur.

Vous savez que Madame la Duchesse de Praslin désiroit avoir & savoir combien coute l'eau de miel ( \* ).



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

à Oxford, le Mercredi 20 Avril 1763.

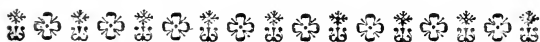
**M**e voilà ici, mon cher petit Aide de Camp, & je vais m'y mettre à table , après avoir vu les plus belles choses du monde tant ici que sur la route. Je me porte beaucoup mieux : mon rhume n'est plus rien & j'ai dormi très joliment cette nuit , dans le plus mauvais cabaret de l'Angleterre. Il est tout à l'heure 4 heures & la poste pour Londres part à cinq. J'en conclus que cette lettre vous arrivera.

---

( \* ) J'ai répondu que Madame la Duchesse n'en avoit pas besoin , qu'elle étoit naturellement assez douce , & assez mielleuse , mais que , si l'on vouloit , j'en enverrois une petite barrique pour M. le Duc de Praslin.

vera demain avant le départ de la poste pour France, & par ainsi je vous prie, mon cher ami, d'envoier ce présent billet à mon Mouton, autrement dit la Duchesse de Nivernois, ou si vous l'aimez mieux, Madame Barbet. Je n'ai pas le tems de lui écrire & encore moins à d'autres, ainsi je la prie de dire de mes nouvelles à mes parens & amis.

N'oubliez pas de m'envoier mes lettres de la rue de Tournon à Bath. J'y serai vendredi au soir jusqu'au samedi au soir. N'oubliez pas non plus d'arranger mon audience de congé du Roi pour le lundi 2 de Mai. Adieu, mon très cher ami, portez-vous bien, embrassez bien M. Du Clos (\*) pour moi, & aïez bien soin de lui. Recommandez à Moreau nos comptes &c. & comptez sur la tendre amitié que vous m'avez inspirée pour ma vie.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. d'Eon.

à Oxford, le jeudi 21 Avril 1763.

**V**oilà que je vais être doctorifié *in facultate juris*; cela n'empêche pas que je ne sois rendu de fatigue: mais pourtant je me porte mieux qu'à Londres. Je serai encore plus  
las

---

(\*) Ce n'est pas le jésuite; mais l'académicien & Psephorographe de France.

Las quand j'arriverai mardi *in Albemarle-street* : car j'ai furieusement à courir jusques-là , & le sommeil n'augmente pas à proportion de la fatigue : mais pourtant je me porte moins mal en vérité , mon cher ami , & j'espere que quant à vous , vous vous portez tout-à-fait bien.

Je vous envoie deux-lettres pour la poste de lundi prochain & vous prie de recommander à Moreau de ne pas oublier de les faire partir. Je vous prie aussi de recommander à qui il appartient mon diner de mercredi. Je ne fais qui s'est chargé de la liste : il faut arranger cela , si vous voulez bien , & faire arranger le diner en lui-même par le grand bonnet. Il va y avoir bien des bonnets dans la maison , car Dromgold sera doctorisé aussi & jugez comme il disputera désormais.

Adieu , mon cher ami , songez aussi à mon amirié pour vous qui est bien sincere & qui durera toute ma vie.

Faites bien ma cour à Madame de Boufflers & soignez bien Monsieur notre historiographe mon confrere.



Lettre de M. d'Eon à M. le Duc  
de Praslin.

à Londres , ce 21 Avril 1763.

Comme M. le Duc de Nivernois m'a ordonné d'être ici son petit siége pendant son absence , je prends la liberté de vous écrire comme lui une lettre particuliere ; & j'y  
suis



fuis d'autant plus autorisé que j'ai ordre de vous faire passer la lettre ci-jointe pour Madame la Duchesse de Nivernois , que M. le Duc m'a écrite d'Oxford. Je fais tout le plaisir que vous aurez en apprenant par lui-même des nouvelles de sa meilleure santé, depuis le peu de jours qu'il a quitté les brouillards de Londres; c'est ce qui me fait espérer qu'elle sera bientôt rétablie par le repos & le séjour de la France; mais je ne serai pas moins affligé de son absence, & je la regarderai comme un véritable malheur pour moi & plus encore pour les affaires du Roi à cette Cour. Je vais me trouver seul ici, livré à mes propres forces, ou plutôt à ma foiblesse : ma seule confiance est dans votre indulgence, M. le Duc, & dans le zèle que je mettrai à exécuter vos ordres & à m'instruire sans déplaire aux ministres Anglois. Vous avez eu une preuve récente & authentique de leurs bontés pour moi, que je dois entièrement à celles dont M. le Duc de Nivernois m'a honoré. Il ne quittera pas ce pays ci sans les engager à prendre quelque confiance en moi : & cette confiance augmentera beaucoup, si vous daignez toujours, M. le Duc, me continuer vos anciennes bontés & bon traitemens. Je désire toujours la Residence plutôt que le titre de Chargé d'affaires; j'ai eu l'honneur de vous en expliquer les raisons, ainsi qu'à M. le Comte de Guerchy : & comme vous m'avez demandé des exemples, je puis citer M. Deschamp-Morel qui a été pendant plusieurs années Résident à Londres, même lorsqu'il y avoit des Ambassadeurs de France. Il y étoit du tems de M. le Maréchal de Bro-

glio

glio le Pere. M. Néricault Destouches a eu la même place occupée avant eux par M. D'Iberville. Je pourrois citer plusieurs autres exemples pareils tirés de chez nous , sans avoir recours à ceux des puissances étrangères. Enfin , M. le Duc , je regarderai toujours comme une grace tout ce que vous voudrez bien faire pour moi ; & je vous supplie d'être bien persuadé d'avance de la sincère , & respectueuse reconnoissance , avec laquelle je suis &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres , le 27 Avril 1763.

**M**on bon ami , je vous embrasse tendrement. Je suis arrivé hier au soir , après avoir fait une tournée de 4 à 5 cens milles , qui m'a fait voir bien de belles choses , qui m'a montré bien des objets d'instruction & qui a vraiment fait du bien à ma santé ; mais ce qui a le plus frappé mon étonnement est la culture du païs , & la disette de pauvres. Le plus pauvre me paroît riche & passeroit pour un Bourgeois de nos petites villes de province. Mon rhume est guéri & je ne sens plus rien à ma poitrine : mes nerfs ne sont pas si bien remis , & le sommeil n'est pas encore bien revenu. Mes meilleures nuits , les jours de la plus grande fatigue , sont de cinq-heures au plus. & voilà ce qui me tue. J'ai réellement , à présent , la tête incapable de travail , mais  
avec

avec le repos & le climat de France , je ne doute pas que mon pauvre petit système nerveux ne se rétablisse.

N'êtes-vous pas content de l'expédition que vous a fait pendant mon absence notre petit D'Eon ? J'ai vu avec plaisir , à mon retour , que je n'aurois pas fait si bien que lui ; je vous remercie de ses lettres de Résident. Il n'y a plus qu'à lui régler un traitement pécuniaire , & je présume que vous ne tarderez pas à faire cet arrangement , qu'il faut un peu calculer sur l'allure Angloise , qui est singulièrement dispendieuse à tous égards & en tout ordre de choses & de personnes.

Je parts demain à six-heures du matin pour aller passer trois-jours aux courses de Newmarket , où je suis invité avec amour par plusieurs seigneurs. Je reviendrai ici le 1<sup>er</sup>. de Mai , & j'aurai le 4 mon audience de congé du Roi d'Angleterre. Je ne serai plus que le secrétaire de M. le Résident jusqu'à mon départ qui , je crois , aura lieu du 20 au 25. Les affaires n'en iront pas plus mal & ma santé ira mieux.

J'ai trouvé ici Madame de Boufflers & Du Clos. Heureusement pour moi , je n'ai pas peur des esprits. Adieu , mon bon cher ami , portez-vous mieux , je vous en conjure , & je vous promets que je ferai de même de mon côté avec le tems. Je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur.

Vous ne trouverez pas grand chose dans les lettres de M. le Résident de l'ordinaire de demain , car il n'y a rien d'intéressant.

Lettre



Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à Madame Adélaïde de France.

à Londres , le 27 Avril 1763.

MADAME,

**J**e serois inconsolable de m'être trouvé absent de Londres quand la lettre de Madame y est arrivée , si je n'avois un Aide de Camp plus intelligent & aussi zélé que moi , qui a fait mieux que moi tout ce qu'il y avoit à faire : c'est M. D'Eon mon Secrétaire d'Ambassade , le plus honnête & le plus joli sujet du monde , que je prends la liberté de vous présenter , Madame , en vous assurant qu'il est digne que vous l'honoriez de quelque bonté. Il va être à présent Résident chargé des affaires du Roi , & je les remettrai entre ses mains avec bien de la confiance ; parceque je fais qu'il s'en acquittera à merveilles. Vous pouvez compter , Madame , que , si vous avez quelque nouveaux ordres à lui donner au sujet de ces différents remèdes , pour cette cruelle maladie que je n'ai pas le courage de vous nommer , il les exécutera aussi avec tout le zele , l'intelligence & la diligence possible. Oh mon Dieu , Madame , que nous serions heureux lui & moi , si notre voïage en Angleterre alloit être de quelque utilité pour la guérison , ou du moins pour le soulagement de Madame Victoire ! je n'ose gueres l'espérer ; tant je vois de

de pour & de contre par rapport aux remèdes pour la maladie : mais cependant il est certain que ces remèdes ont vraiment réussi plusieurs-fois. Je ne saurois en dire d'avantage à Madame, & je me borne aux vœux les plus ardens pour le succès.

Je suis avec le plus profond respect,

De Madame,

Le très humble, &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Nivernois à M. le Duc de  
Praslin.

à Londres, le 3 May 1763.

**L**e petit D'Eon est bien reconnoissant de ses lettres de Résident, & moi je vous en remercie aussi de tout mon cœur : mais je vous avertis, mon cher ami, qu'elles ne sont pas parfaitement bien dressées. Il semble par la tournure des expressions que sa Résidence devra cesser à l'arrivée de l'Ambassadeur : ce n'est pas comme cela que nous l'entendons. Sa Résidence doit rester incorporée à son existence à Londres : sans quoi, cela ne lui seroit d'aucune utilité pour la suite de sa vie. Il faudra remédier à cette petite inattention de  
vos

vos bureaux ; & cela ne sera pas difficile (\*) .

Le petit Boucher , qui est un bien joli sujet , me demande la permission d'aller faire un tour de quelques semaines en France , & je ne ferois la lui refuser ; car il en a vraiment besoin , 1. pour ses affaires & puis pour sa santé qui est extrêmement mauvaise depuis plus de deux mois . Il n'en mettra qu'un à son voyage ; & pendant ce tems là , un frere qu'il a ici , servira à sa place sous le petit D'Eon ; c'est-à-dire , qu'il servira à copier : car Boucher est bien propre à autre chose , & avant qu'il soit peu , ce sera un Secrétaire d'Ambassade charmant , sur-tout pour l'Angleterre .



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres , le 6 May 1763.

**M**on cher ami , les rhumes de votre ami de Londres sont comme les sorties de Don Quichotte : me voici à mon huitieme , mais j'espere que celui-ci ne sera pas si rude que le dernier . Je n'ai eu de fièvre qu'une nuit & un demi-jour , mais pour mon malheur , c'étoit le jour de mon audience de congé , & j'avois bien de la peine à me tenir si longtems  
sur

---

( a ) Cette petite inattention est une grande attention de la méchanceté du cher de Buffy-Ragotin..

sur mes jambes. Je continuerai jusqu'à mon départ à voir le Roi d'Angleterre, car il a la bonté de le vouloir, & en vérité je n'ose pas vous dire (du-moins vous mander) jusqu'à quel point il m'honore de ses bontés. Ce n'est pas pour cela que je le trouve un Prince excellent; il l'est je vous assure à tous égards: & je ne saurois vous en dire trop de bien. Vous lui devez vous-même une vraie reconnoissance, car il pense & parle de vous d'une manière à laquelle il me feroit à moi-même impossible de rien ajouter.

Vous verrez dans ma lettre au Roi que je compte partir du 20 au 22: après cela il y a l'histoire du vent, ainsi je ne saurois fixer le jour de mon arrivée: mais je dépêcherai de ma route un courier à ma femme, & ce courier arrivera 24 heures avant moi, & il vous portera un petit mot de moi pour vous instruire avec précision de mon arrivée. Je m'en irai par où je suis venu, ainsi que *Jean* d'heureuse mémoire: mais je ne prendrai à Douvres qu'un paquetbot & je ne demande point d'yacht. De Calais je prendrai la route d'Arras, parceque celle de Picardie est détestable au dire des voyageurs. Je prévois à vuë de pais que j'arriverai à Paris vers le 30. Ma femme me mande que notre bon ami Praslin veut venir à Paris à mon débotté: dites-lui, je vous prie, à cet honnête Ministre, combien j'en suis touché, & engagez-le à effectuer ce dessein amical.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de  
Praslin à M. le Duc de Ni-  
vernois.

à Marly, le 6 May 1763.

**M**<sup>e</sup> Senac a été très content de la manière  
dont M. D'Eon s'est acquitté de la  
commission que je lui avois donnée , relative-  
ment à la maladie de Madame Victoire. Il  
s'est répandu en grands éloges sur son compte  
& même auprès du Roi ; & a trouvé le remè-  
de de M<sup>lle</sup>. Stephens très bien conditionné.

Madame Victoire en fait usage avec succès  
depuis Vendredi dernier , & elle s'en trouve  
fort soulagée.



Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de  
Praslin.

à Londres , le 11 May 1763.

Monsieur le Duc.

**M** le Duc de Nivernois qui est incommo-  
dé me charge de répondre à votre let-  
tre particulière du 6. il ne fut si c'est un effet  
de la providence ou de l'arrivée de votre  
Courier , mais depuis hier il lui a pris un dé-  
voisement qui le tourmente beaucoup ; & quoi  
que



que dise M. le Duc de Bedford de la bonne santé de M. le Duc de Nivernois, il n'arrivera certainement à Versailles ni gros ni gras. Vous serez en état d'en juger par vous-même à la fin de ce Mois.

Nous n'avons point reçu du tout, Monsieur le Duc, la lettre circulaire dont vous parlez, écrite à tous les Ministres du Roi dans les Cours étrangères, au sujet de l'ouvrage que se propose M. l'Abbé Arnault, pour étendre dans toute l'Europe l'empire de la langue françoise; & M. le Duc de Nivernois n'auroit pu rien comprendre à ce que vous lui dîtes de cet ouvrage & à cet Empire, si je ne me fusse ressouvenu de vous avoir entendu parler un soir chez vous à M. de Sainte Foye d'un projet de gazette littéraire pour l'Europe par l'Abbé Arnaut, où l'on rendroit compte des meilleurs ouvrages en tout genre, qui s'impriment tant en France que dans tous les païs du monde connu. Je vous prie donc, Monsieur le Duc, d'avoir la bonté d'envoyer ici cette lettre circulaire, afin que je puisse concourir, autant qu'il dépendra de moi, à l'étenduë de ce vaste projet, dont l'exécution ne sera pas si facile dans la pratique que dans la spéculation; parce que dans tous les païs du monde connu, il n'y a pas comme à Paris des journaux de littérature, & il n'y aura que les bons correspondans & les bons Traducteurs à Paris qui pourront suppléer à ce défaut, en faisant une dépense honnête tant pour leurs appointemens que pour l'achat des livres. Il y a encore une spéculation à faire pour le débit de cette gazette qui échappera à l'homme de lettres le plus

plus habile de Paris , qui n'aura pas voyagé ; c'est que , dans tous les pays étrangers , on n'a pas l'amour & la fureur des papiers littéraires & périodiques , ainsi qu'à Paris : par exemple en Angleterre on a bien la fureur des gazettes & papiers périodiques , mais cette fureur ne s'étend que sur les papiers & gazettes Angloises qui parlent avec liberté de tout ce qui concerne leur ministère , leur administration , leur commerce , leur constitution & leurs intérêts soit communs soit particuliers. Tout ce qui n'est pas cela les touche peu , & je fais par les meilleurs Libraires de Londres , qu'ils ne vendent aucun de nos Ecrits périodiques & Journaux , pas même celui des Savans , ni les Brochures qui piquent le plus le cœur & l'esprit de nos Parisiens. Tout cela est regardé en Angleterre comme misère étrangère ou plutôt Française pour endormir l'esprit des Parisiens , tandis qu'on fouille dans leurs poches. Je fais encore par ces mêmes Libraires , qu'ils ne font leur commerce avec les Libraires de Paris que par échange , c'est-à-dire , bons livres contre bons livres. Briasson & Guerin de Paris qui commercent le plus avec Londres peuvent vous dire , qu'ils n'envoyent pas ici une seule brochure périodique.

M. le Duc de Nivernois me charge aussi de vous dire , M. le Duc , que quoiqu'il soit membre de la Société Royale de Londres & Docteur d'Oxford , il ne voit cependant aucuns savans Anglois.

10. Parce qu'ils se communiquent très peu dans le monde & donnent beaucoup à l'étude & à la spéculation ou contemplation métaphy-  
si.

lique, c'est-à-dire, parce qu'ils sont réellement Savans.

2°. Parce qu'ils s'appliquent beaucoup à l'étude du Grec & du Latin, & peu à la langue François; c'est-à-dire, que ceux qui s'attachent à cette dernière, le font plutôt pour entendre nos Auteurs morts que pour parler avec nos Auteurs vivants.

3°. Parceque M. le Duc de Nivernois ne court pas plus après les Savans de Londres qu'après ceux de Paris; & enfin parceque la négociation & les devoirs de son ambassade ont absorbé tout son temps. Il y a encore une petite observation de calcul à faire sur le débit de la Gazette littéraire François, c'est qu'en supposant que le fond soit du goût des peuples étrangers, la forme, je veux dire la langue François, pourra bien ne pas convenir à toutes les nations; & à mesure que chaque Gazette paroitra, elle pourra bien être traduite & imprimée sur le champ en Anglois, en Allemand, en Italien ou en Espagnol; moyennant quoi votre but, qui est d'étendre l'empire universel de la langue François, pourra bien manquer, & le but des auteurs qui est d'avoir de l'argent pourra bien ne pas répondre tout-à-fait à leur calcul. Il leur restera toujours l'honneur d'être les auteurs de cette Gazette savante & l'honneur est le principal & doit les encourager à poursuivre leur projet. L'expérience seule pourra décider de son sort, & du gain de cet ouvrage.

Quand vous le voudrez, M. le Duc, je commencerai à vous envoyer, à compter du 1<sup>er</sup> Janvier 1763, les deux seuls journaux littéraires.

II. Partie.

D

res

res qui se publient ici tous les mois, & qui rendent compte de tous les ouvrages. L'un appelé *The Monthly Review*, ou *Revue de tous les mois*; l'autre se nomme *The Critical Review*, ou *Revue Critique*. Ces deux livres seuls peuvent faire la fortune de la Gazette littéraire de l'Abbé Arnaut, quant aux ouvrages Anglois; & s'il veut remonter plus haut pour la littérature Angloise, il faudra acheter le journal Britannique écrit en François par le Docteur Mathy, qui a abandonné au 18. vol. cet ouvrage très estimé; & qu'il ne peut plus continuer à cause des places qu'il occupe.

M. du Clos, Secrétaire de l'Académie Française, qui est ici depuis quelque tems m'a fait l'honneur de me dire, M. le Duc, ainsi qu'à M. le Duc de Nivernois, que vous aviez fait acheter 25 exemplaires du nouveau dictionnaire de l'Académie Française, pour être distribués à différents Secrétaires d'Ambassade. Si le fait est tel, j'ose vous supplier, M. le Duc, de mettre le Secrétaire de l'Ambassade de Londres au nombre de vos élus, parcequ'il est votre serviteur, & parcequ'il arrive souvent que des seigneurs Anglois parient des cent & deux-cens guinées sur l'étimologie & la valeur d'un mot François. Ils ont souvent recours à moi comme Secrétaire de l'ambassade Française & censeur-royal, pour décider la question. Je ne suis pas bien embarrassé pour le présent, habitant avec les dictionnaires vivants de l'Académie Française, c'est-à-dire, avec M. le Duc de Nivernois & M. Du Clos: mais bientôt, je serai embarrassé par leur départ. J'ai déjà écrit à Paris pour avoir le dictionnaire de Trévoux; mal-

malgré cela, si vous avez la bonté de m'envoyer le dictionnaire de l'Académie Française, il donneroit un grand poids à mes décisions & serviroit beaucoup à m'instruire.

M. le Duc de Nivernois m'a fait part, M. le Duc, que vous avez envie de fixer mes appointemens de Résident à la somme de douze mille-livres. Je vous supplie d'être bien persuadé de toute ma reconnoissance: cette somme est honnête dans ma position, c'est-à dire, étant logé & voituré gratis. S'il avoit fallu faire ici un petit établissement & me nourrir &c. je n'aurois pas accepté la place pour vingt-mille-Franks par an: mais j'aurois bien pu servir le Roi & vous gratis, uniquement par honneur, amour & reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur le Duc,

Votre, &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 12 May 1763.

**M**on très cher ami, je vous embrasse foiblement, parceque le devoiement bilieux, dont je jouis depuis 3 jours, a un peu abbattu cette brillante vigueur que le Duc de Bedford m'a trouvée. Quoiqu'il en soit je vous

embrasseraï de toute ma force quelconque à la fin du mois ; & en vérité je ne fais comment je suis bien aise de partir d'ici , car on m'y marque une amitié presque ridicule , & un véritable regret de me perdre. Malgré cela je vous avoue que j'ai grande impatience de retrouver l'air & la société de France , & encore plus cinq ou six personnes , parmi lesquelles V. E. est , comme il convient , *in capite libri*.

Mon petit Boucher qui vous porte ceci est un bien joli sujet. Si vous en avez le tems , parlez-lui un peu de l'Angleterre , & vous verrez qu'il n'a pas perdu son tems. En vérité je crois que cette Ambassade Angloise *profitera beaucoup un jour à votre département* , d'où je conclus , qu'il est juste que *votre département lui profite*.

M. D'Eon vous a déjà répondu sur votre projet de gazette littéraire qui m'est entièrement inconnu , & il vous a dit vrai , en vous disant que je ne vois point de tout ici les Savans , qui dans ce país-ici ne sont point dans la Société.

J'ai ici la Condamine & Du Clos qui ne s'entendent pas plus au moral qu'au physique. J'espère qu'ils ne se battront pas , & quand cela arriveroit , on n'en feroit pas ahuri ici , parce que c'est la mode.

Adieu ; mon excellent ami , je vous embrasse bien tendrement. Je compte toujours partir du 20 au 22 : mais je vous avertis que j'irai très doucement d'ici à Douvres , aïant quelque chose à voir en chemin , c'est-à-dire , les chantiers & arsenaux de Chatam , si l'on veut bien me les montrer , ce qui n'est pas sûr.

Cela

Cela joint à l'incertitude du vent , fait que je ne faurois fixer le jour de mon arrivée à Paris; mais je dépêcherai de ma route un courrier qui vous en avertira.



Lettre de M. le Duc de Praslin à M.  
D'Eon.

à *Verfailles*, le 17 *May* 1763.

**L**e Roi , Monsieur , aiant jugé qu'il seroit très convenable d'ajouter à l'établissement de la Gazette actuelle , celui d'une Gazette Littéraire , qui présentât au public un tableau fidele de l'état & du progrès des arts & des sciences dans toutes les parties de l'Europe ; sa Majesté a adopté le plan que j'ai eu l'honneur de mettre sous ses yeux à cet égard & en a permis l'exécution ; mais cet ouvrage , Monsieur , ne peut obtenir le degré de perfection dont il est susceptible que par les secours multipliés & intelligens qu'on saura lui fournir : & ces secours ne pourront parvenir ici plus exactement & plus sûrement , que par la coopération des personnes employées pour le service du Roi dans le Pais étranger. La Gazette Littéraire paroîtra une fois par semaine & comprendra les annonces & les nouvelles de toute l'Europe , relativement aux objets d'histoire naturelle , de mécanique , d'astronomie , de jurisprudence , de poësie , d'architecture , de peinture , de sculpture , de musique , de spectacle , &c. Toutes ces matières seront éga-

lement de son ressort ; & à la fin de chaque mois elle donnera une brochure , en forme de supplément , dans lequel seront placées toutes les pièces originales , traductions ou extraits que leur étendue n'aura pas permis d'insérer dans la feuille hebdomadaire. On ne se permettra dans cet ouvrage intéressant que des critiques sages & propres seulement à éclaircir le jugement des hommes. D'après cet exposé , Monsieur , vous connoîtrez aisément tout ce dont le pays que vous habitez peut enrichir cette gazette : & je vous serai particulièrement obligé de vous en occuper ou par vous même , ou par ceux qui sont employés sous vos ordres , & qui devront se faire un plaisir de contribuer à la perfection d'un établissement aussi utile. Il vous sera aisé de tirer les connoissances de tout ce qui se passe en cet ordre de choses , par le moyen de quelques personnes dévouées à ce genre d'occupation , ou par les Savans mêmes , les Littérateurs & les Artistes célèbres , qui seront très aises de voir consacrer leurs noms & leurs ouvrages. On fera mention de ce qui les concernera personnellement ; soit pendant leur vie , soit après leur mort , que l'on annoncera convenablement à la réputation qu'ils auront laissée. Les Présidens ou Secrétaires des Académies principales pourront aussi vous être de la plus grande utilité. Vous ferez à portée d'exciter en eux une émulation qui trouvera sa récompense dans le juste tribut d'éloges qu'on s'empressera de leur payer , & vous pouvez à ce sujet leur écrire ou leur parler de ma part. Enfin , Monsieur , le premier des soins que je vous demande à cet

égard ,



égard, c'est de nous faire parvenir exactement les journaux qui s'impriment où vous êtes ou dans les villes les plus voisines, & de m'adresser chaque semaine, ainsi qu'à M. l'Abbé Arnaud, ou à M. Suard son Collègue, sans préjudice des nouvelles historiques & politiques destinées à la Gazette de France, un Bulletin particulier, où seront insérés tous les articles dont on pourra faire usage dans la Gazette littéraire, avec une annonce des livres qui paroîtront & du jugement qu'on en aura porté, afin que l'on puisse vous prier de les envoyer, si l'on juge qu'ils soient utiles. Pour ce qui est des ouvrages peu volumineux, qui mériteroient une attention particulière ou par leur singularité ou par leur bonté, vous pouvez les envoyer tout de suite & les mettre toujours à mon adresse.

J'ai l'honneur d'être, &c.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

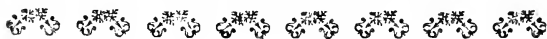
à Calais, le 24 Mai au matin à 7 heures  
1763.

**J**e suis arrivé hier au soir ici, mon cher ami, à 11 heures. Notre passage a été heureux & prompt, puisqu'il n'a été que de trois heures & demie. Je vous adresse une lettre pour Madame de Boufflers. Je ne sais pas où la lui adresser, parce qu'elle voyage actuellement ; mais

on pourra le savoir chez Milord Holdernefs ou chez elle.

Nous avons rendu tous trois notre méchant dîner d'hier, & puis quant à moi j'ai dormi. Pour cette nuit, je n'ai point vomî, mais guères dormi non plus. On m'a affommé de comp'imens malgré la nuit & je m'enfuis bien vite, en vous embrassant de tout mon cœur, mon cher ami, & regardant *Albemarle-Street St. James's* avec tendresse. Embrassez pour moi le bon Docteur (\*) que j'aime bien.

Je vous prie, mon cher ami, d'aller chez Mademoiselle Pitt lui dire de mes nouvelles & l'assurer de mon tendre respect. Vous feriez bien aussi d'aller chez Milord Egremont.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Paris, le 28 May 1763.

**J**e suis arrivé, mon cher ami, Mercredi 25 à Senlis, où j'ai trouvé ma femme & mes enfans en assez bonne santé: mais la mienne est bien loin d'être bonne. J'ai les nerfs plus délabrés que jamais. J'ai très mal dormi depuis que je vous ai quitté. Je suis ce matin d'une foiblesse excessive, avec une espèce de courbature générale; & cependant je vais partir

---

(\*) Mr. Mathy.

tir pour Versailles , d'où je ne reviendrai que demain au soir. J'ai vu M. le Duc de Praslin à mon arrivée & hier *Guerchy*. Je me suis entretenu de vous avec l'un & l'autre, & vous pouvez bien penser, mon cher ami, tout le mal que je leur ai dit de vous.

Le 30.

Je suis revenu de Versailles, où j'ai été bien souffrant. J'ai trouvé en arrivant hier au soir votre lettre charmante du 24. Je ne saurois vous dire combien j'en suis touché & attendri, les larmes me viennent aux yeux en y pensant ; cela m'arrive souvent quand je songe à vous, au bon Dr. Mathy & à toute l'amitié qu'on m'a témoigné en Angleterre. On m'en témoigne aussi beaucoup ici, & je commence à recueillir le seul fruit de mes peines que vous savez que j'ai désiré. Tout cela ne m'empêche pas de me bien mal porter, & je suis au moins aussi malade qu'en Angleterre, si ce n'est plus. A dire vrai, je suis terriblement harcelé depuis mon arrivée : mais je compte être à S. Maur dans 8 jours & je n'attends que là mon rétablissement. Ma femme, ma fille, & Madame de Rochefort vous font mille tendres amitiés, & je vous prie d'embrasser pour moi de toutes vos forces le bon Mathy. J'ai le cœur bien serré, quand je pense à ses larmes & à la mine que vous aviez tous deux sur le port de Douvres. Continuez, je vous prie, à voir mes amis & à les bien assurer que je leur serai véritablement attaché toute ma vie. M. lord & M. le d. Bute. seront à Londres, quand cette lettre y arrivera, & je vous prie de leur bien dire & faire dire combien je serai toure

D. J.

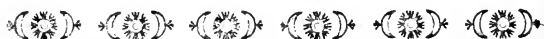
ma

ma vie leur serviteur. Je n'ai pas la force d'écrire à Milord Egremont , & je vous charge de lui dire que je me suis acquitté de ses commissions obligantes pour M. M. de Choiseul , qui en sont bien reconnoissans l'un & l'autre.

Je vous envoie une lettre pour Madame de Boufflers que j'ai trouvée ici , & je vous envoie aussi une lettre d'un M. de Chamboran. Je vous prie de faire , si vous pouvez , ce qu'il désire : je lui mande de s'adresser à vous désormais.

Adieu , mon cher ami , je ne vous parle point du lit de justice qu'on tient demain pour la forme , & qui ne laisse pas d'occuper le Contrôleur Général assez , pour qu'on ne puisse pas lui parler d'autre chose d'ici à quelque tems.

On dit que la poste part tout - à - l'heure & je vous embrasse avec toute la tendresse de mon cœur.



Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à Paris , le 1 Juin 1763.

Monsieur ,

Je suis condamné par la circonstance du départ précipité de S. Jean à vous dire en 4 lignes , ce qu'il me faudroit un volume pour vous exprimer de tout ce que j'ai dans le cœur de sentimens , d'attachement sincere , de reconnaissance &c. Tout cela n'en sortira jamais.

mais & sera la gloire & la douceur de ma vie. Daignez interpréter mon silence à cet égard. Les marques flatteuses d'amitié dont vous m'avez honoré pendant le tems heureux pour moi que j'ai vécu dans votre société, me font espérer que vous rendrez justice à mon manque d'expressions & que vous daignerez me continuer celle dont vous m'avez donné des preuves si constantes, & dont je suis pénétré comme je le dois, parceque j'en connois le prix mieux que personne. M. le Duc me charge de vous faire mille tendresses de sa part. Il est désolé de n'avoir pas le tems de vous dire un mot. Il vous recommande ses amis & une lettre que j'ai mise avant-hier à la poste à votre adresse pour Mademoiselle Pitt. Je n'ai vu M. Boucher qu'en courant : il a paru un moment chez nous vendredi, & est parti le soir pour la Bretagne, où il porte son mal de gorge pour lui faire compagnie. Il n'y a rien de nouveau qui vaille la peine. Ma femme me charge de mille complimens pour vous. Je n'ai encore vu, ni pu voir personne, ainsi je ne vous parlerai de personne. Il me suffit bien d'ailleurs de vous parler de vous même : rien n'est plus intéressant pour moi & rien ne l'est plus encore que de vous convaincre en tout tems & en tous lieux du fidele & inviolable attachement que je vous ai voué pour toute ma vie; & avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

*Votre très humble & très obéissant  
Serviteur*

Signé, MOREAU.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Lettre de M. Sainte-Foye à M. D'Eon.

à Versailles , le 2 Juin 1763.

**I**l y a bien un siècle, mon cher ami, que je ne vous ai donné signe de vie, & je ne vous dirai cependant qu'un mot en ce moment-ci, parce que je pars dans deux heures pour le haras du Roi, où notre Ministre m'a permis d'aller passer trois jours avec le Comte de Montazet, pendant un de ses voyages à Paris. Je n'ai point vu M. Walpole, mais j'ai la lettre de vous qui l'accompagnoit, & je le chercherai pour lui faire toutes les honnêtetés que je dois à son nom, à ses richesses, & sur-tout à l'avantage qu'il a envers moi d'être autant votre ami qu'un Anglois peut l'être.

M. de Nivernois est arrivé un peu maigri: ces diables de Bretons tondroient donc sur un œuf, puisqu'ils ont trouvé le moïen de rogner ainsi le filphe politique (\*). Nous avons déjà parlé un peu de vous, nous en parlerons bien d'avantage parce que cela nous fera plaisir à tous deux: il vous aime comme un Amant;  
&

---

(\*) Ceci me rapelle les discours d'un vieux matelot Anglois à Calais, lorsqu'au commencement de Septembre 1762. M. le Duc de Nivernois s'y embarqua pour Douvres. Ce matelot disoit à son jeune camarade "regarde ce Duc", comme il est maigre & exténué. Je l'ai connu autrefois, il étoit gros & gras, vois comme nous avons, pendant cette guerre, dégraillé les Seigneurs François."

& cela me fait autant de plaisir qu'à vous-même. Bon soir, mon cher ami, à mon retour du Président Sallier ; donnez moi aussi des nouvelles de l'arak de M. le Vicomte de Choiseul, qu'il faudroit envoyer actuellement à Paris. Je vous embrasse, très cher ami, de toute mon ame.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Pontchartrain, le 3 Juin 1763.

Je ne saurois vous exprimer, mon cher ami, combien je suis touché de votre lettre du 27 Mai que je reçu hier au soir en venant ici, & j'ai à peine la force de vous embrasser, car je suis bien misérable. J'ai eu de la fièvre, j'ai craché du sang, je suis échauffé à l'excès ; & je m'en vais prendre le lait. En vérité depuis mon arrivée, on me tiraille cruellement de tous les côtés, mais enfin je vais me reposer. On m'a très bien reçu à la Cour, mais ce qui vous surprendra, c'est que je ne m'en porte pas mieux. Au reste ne soiez pas en peine de ma santé. La campagne, le repos, & la liberté la remettront sûrement.

Embrassez tendrement pour moi le bon docteur Mathy dont je reçois une lettre charmante. Il trouvera bon que je ne lui réponde point, mais il ne sauroit me faire plus de plaisir que de m'écrire quelquefois à ses momens perdus.

D z

Quant.

Quant à ce que vous proposez sur le *reliquat* de compte que je vous ai laissé, je ne fais ce qu'en pense le Duc de Praslin, & vous ferez ce qu'il vous dira, mais votre idée me paroît fort bonne. *Guerchy* n'est pas ici : il est allé en Franche-Comté à son régiment pour un mois environ.

Je vous envoie ci-joint une lettre pour Milord Egremont, une pour Mademoiselle Pitt, une pour Miledi Hervey. Adieu, mon très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous pouvez compter que le Roi mon maître correspond bien sincèrement & tendrement aux sentimens du Roi d'Angleterre : mettez mon profond & reconnoissant respect aux pieds de ce Prince adorable toutes les fois que vous le pourrez. Vous êtes bien heureux d'être à portée de lui faire votre cour.



Extrait de la Lettre de M. d'Eon à M.  
le Duc de Nivernois.

à Londres, le 8 Juin 1763,

Monsieur le Duc,

Je profite du retour de M. Ginoux à Calais, pour avoir l'honneur de vous remercier de la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer le 30. Je savais déjà votre arrivée à Paris par M. S. Jean, non votre valet de chambre, mais M. S. Jean frere de Milord Bo.



Bolingbrooke , qui vous a rencontré à la porte S. Denis. J'aimerois bien mieux que ce fût votre retour à Londres. Les nuits seroient plus tranquilles , les jours plus beaux & les lettres à la Cour plus intéressantes : car depuis votre départ rien ne me paroît plus intéressant ici ; & il me semble que la Cour , la ville & la campagne , ainsi que la politique , sont muettes , du-moins pour moi. Je couche dans votre lit , je travaille sur votre table , je me sers de vos plumes , encre & papier , je me tourne & retourne dans votre place , pour tâcher d'être inspiré comme vous : mais tout cela ne sert à rien , & je suis tout de glace , depuis que je ne me chauffe plus au feu de votre génie.

Tout ce qui me ranime , sont les sentimens d'estime , d'amitié & d'admiration que la nation Angloise vous a voués pour toujours. On ne cesse de me questionner sur votre retour à Paris & sur votre santé. Toutes les fois que j'ai l'honneur de faire ma cour au Roi ou à la Reine , leurs Majestés ne manquent point de parler de leurs regrets de vous avoir perdu , & de l'envie qu'elles ont de vous revoir ici le plutôt qu'il vous sera possible. Le Roi m'en a encore parlé aujourd'hui pour la cinquieme fois depuis votre départ , & si votre excellence s' imagine que cela me fache , elle se trompe bien fort. Je voudrois , Monsieur le Duc , que toute votre maison , à commencer par vous , fût Angloise , demeurante à Londres au moins tout le tems que j'y resterai : & pourquoi pas toujours ? puisque votre présence ici contribueroit si fort au repos & à la paix de la France. Mon desir n'est pas téméraire , puis que je  
vous

veux le bonheur de ma patrie. Vous l'avez déjà fait : mais qui pourra mieux que vous le rendre durable ?

Je ne suis pas étonné, Monsieur le Duc, que Paris & Versailles vous aient reçu à bras ouverts. Ce tribut de joie vous est bien dû : mais de grace ménagez votre santé, jouissez du repos & de votre gloire ; ne vous livrez pas trop aux transports d'allegresse de tous ces courtisans : à force de vous embrasser, ils vous étoufferont, s'ils le peuvent. Quand ils ne peuvent éclipser le génie, ils l'étouffent. Leurs yeux jaloux ne peuvent voir la lumière, ils veulent avoir le vol & le regard de l'aigle, ils ne sont que des hiboux & des vautours de réputation.

Je me suis acquitté auprès de tous vos amis & amies de tout ce dont vous m'aviez chargé & particulièrement auprès de Milord Egremont & de M. Hallifax. Je n'ai encore pu trouver ni Milord Bute ni M. de Mackenzie : mais je leur ai fait savoir ce que votre cœur pense pour eux.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

à St. Maur, le 16 Juin 1763.

**J**e vous remercie tendrement de votre lettre du 8, mon cher ami, & tous mes parens, & amis qui l'ont lue avec délices vous en remercient avec moi. Je suis bien touché des  
sens.

sentimens qu'on me conserve où vous êtes, & je vous prie de les entretenir en témoignant à toute occasion ceux dont je suis pénétré. Les Bute, Mademoiselle Pitt, Ledi Hervey, Ledi Bolingbrooke, Ledi Susanne Stuard, Miss Pelham, Milord Gower, Milord March, le Comte de Viry, le Comte de Woronzoff, sans compter le Ministère qui va sans dire, ainsi que les Bedford; voilà à qui je vous prie de me rémémorer souvent & de dire de mes nouvelles. Je commence à me rétablir un peu & le sommeil commence à revenir: mais j'ai encore les nerfs bien agités & la tête bien épuisée. Je ne suis réellement pas capable d'écrire une page sans me faire mal. Les champs, le cheval & la liberté raccommoderont ma pauvre machine; & je sens qu'elle ne demande pas mieux. Dites-le au bon Mathy, à qui je n'écris point: mais que j'aime de tout mon cœur.

Je vous recommande, mon cher ami, un certain M. Binois qui s'en va incessamment à Londres pour une affaire qu'il vous expliquera. Elle me paroît juste & je vous prie de l'y servir. Il est vivement protégé par l'oncle de ma femme, & ainsi vous sentez que je m'y intéresse. Je crois que vous devrez mener son affaire par le canal & le conseil de Milord Shelburn, à qui je vous prie aussi de recommander encore le Sr. Georges Patullo Gentilhomme Ecoissois.

Voici encore une autre affaire. Toutes mesures bien prises, mon appartement ne sauroit convenir avec bonne grace à des tableaux qui auroient plus de sept à huit pieds de haut, y compris la bordure & ses ornemens. Ainsi je  
vous

vous prie d'engager M. Ramsay de réduire à cette mesure les deux portraits que le Roi d'Angleterre a la bonté de lui faire faire pour moi. Ils peuvent même être plus petits, s'il l'aime mieux, & par exemple de six pieds, y compris la bordure; mais sur toutes choses qu'ils n'en aient pas plus de haut. On me fait un portrait du Roi notre Maître qui figurera entre ces deux-là & qu'on réduit aux proportions convenables à la place.

Adieu, mon très cher ami, portez-vous bien, divertissez-vous & instruisez-nous. Notre ami Dromgold se porte mieux. L'affaire de son frère n'est pas consommée: mais elle le sera, ou toutes les règles de la météopéscopie sont faussées. Le petit Boucher est encore en Bretagne & a besoin d'y être pour sa santé. *Guerchy* est à son Régiment: mais il en va revenir pour les fêtes de Paris. Elles dureront trois jours & l'on dit que cela sera bien beau, *mais les voir.*

Adieu, Monsieur le Ministre: n'oubliez pas de me mettre souvent aux pieds de Leurs M. M. B. B. & n'oubliez pas que je suis & serai toujours le meilleur de vos serviteurs.

Je vous rends mille tendres graces de votre lettre du 13. venue par Torsey & je vous prie, mon cher ami, d'être fort tranquille sur ma poitrine. Mon crachement de sang venoit uniquement d'échauffement, il n'en est plus du tout question & l'eau de la seigne l'a emporté. Je suis bien touché de ce que le Roi vous a dit sur celles de Bristol, & je vous prie de me mettre bien souvent à ses pieds.

Votre lettre au Duc de Praslin & votre mémoire.

moire font très bien : mais les vieilles dettes font bien difficiles à acquitter : Je ferai de mon mieux , comme vous pouvez croire , mais gardez - vous de compter sur rien. Soyez sûr seulement qu'on vous aime , qu'on vous veut du bien & qu'un jour ou un autre on vous en fera.

Adieu , mon cher ami ; ma femme vous fait mille complimens ainsi que ma fille & Madame de Rochefort. Je n'en puis plus , & je vous quitte pour reposer ma tête & mes pauvres nerfs que l'air de Londres a tués. Je n'ai point d'autre mal & même je commence à être un peu mieux , depuis que je suis ici à la pâture dans de beaux prés presque Anglois , mais j'ai grand besoin d'être à ce régime pour toute nourriture. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que le bon Mathy.



Lettre de M. Sainte - Foye à M. D'Eon.

à Versailles , le 19 Juin 1763.

**V**ous vous accusez ingénument , mon cher ami , de votre silence envers moi pendant que je me fais intérieurement le même reproche. Toute la différence qu'il y a entre nous , c'est que vous êtes accablé d'écritures nécessaires & d'affaires réelles , & que moi je suis distrait des miennes par des voyages & des courses perpétuelles , & malheureusement indispensables. Vous avez été le témoin de cette vie ambulante dans le cours de l'Eté dernier ,  
&

& vous pouvez bien croire que la paix n'a fait qu'augmenter & étendre les désirs errans de notre principal. A peine passons-nous deux jours à Versailles dans une semaine ; il faut tout expédier dans ces deux jours, & les jours que l'on est à Paris, en vérité rien n'est plus difficile que d'en retrancher un moment pour le donner à des lettres particulières. Quoiqu'il en soit, mon cher ami, nous comptons trop essentiellement l'un sur l'autre pour douter chacun de notre côté que nous ne soions très ardens sur nos avantages réciproques. Je fais la guerre à l'œil pour que l'on sente ici tout ce que vous valez en dépit de toutes les grandes & petites vipères ; & je puis sans flatterie vous assurer que je n'ai pas beaucoup de peine à réussir. Ainsi soïez, très cher ami, tranquille & content : disposez de moi & de mes facultés morales & physiques, je ne vous démentirai jamais.

Voici d'abord une lettre que M. de Voltaire écrit à son libraire ou correspondant de Londres. Vous saurez que ce grand Ecrivain veut bien s'abaisser aujourd'hui jusqu'à travailler pour la Gazette littéraire que nous allons commencer au mois de Juillet, qu'il fera des notices & des extraits pour cet ouvrage périodique, & conséquemment qu'il lui faut des livres nouveaux, c'est l'objet de l'Épître qu'il écrit au S. Vaillant ; mais comme il marque au dit S. d'envoyer à Douvres lesdits ouvrages, pour adresser de là à M. le Duc de Praslin ; ce Ministre a trouvé plus simple qu'en faisant remettre la lettre de M. de Voltaire au Libraire Vaillant, vous lui disiez ou lui fassiez dire

dire que c'est à vous qu'il devra remettre ses paquets, parce que vous les ferez passer à notre Duc avec vos dépêches beaucoup plus convenablement, exactement & sûrement que ne feroit l'habitant de Douvres. Sur ce sujet, mon très-cher, il ne m'est pas possible de finir sans vous témoigner que M. le Duc de Praslin dit par fois que vous êtes un paresseux littéraire; que vous avez été le témoin de la formation de ce projet, que vous aviez promis des matériaux, & entre autres une histoire très-remarquable du Kamchat Ka; & que cependant vous n'avez encore rien envoyé pour le succès de cet établissement, qui lui tient extrêmement à cœur.

Je vous rends mille graces de la chaine de montre que je viens de recevoir : elle est jolie, cela est très sûr; mais on en trouve un millier de pareilles dans la rue Saint-Honoré. Tout ce qui vient d'Angleterre n'est pas plus merveilleux que ce qu'on fait ici; vous savez, mon cher ami, que je vous l'ai toujours dit : je crois de plus que j'aurai toujours raison. Vous ferez très bien de m'envoyer l'état de toutes les commissions dont je vous suis redevable, & si vous en avez fait pour mes parens, mettez-les aussi sur mon compte, parceque je saurai bien me faire païer d'eux, & qu'il faut toujours que ces choses-là soient exactement remboursées, sans quoi plus de liberté pour les gens honnêtes. Vous me direz tout cela en argent de France, & à qui il faut le remettre : n'oubliez pas d'y comprendre la serge de rome qui est encore en chemin &c. j'espère que le tout arrivera tôt ou tard, il n'importe. Vous aviez  
pro-

promis une petite chienne à M. le Duc de Praslin , un petit chien à moi & sa femme pour M. le Vicomte de Choiseul. Y avez-vous pensé ?

Les deux objets traités dans votre épître du 14. sont très intéressants , très bien traités & très bien trouvés de votre part , aussi ont-ils été fort applaudis ici. *Je suis bien aise que vous ayez envoié le mémoire de votre course de Russie* : je n'ai pas encore vu notre ministre , mais je vous réponds bien d'y veiller : sans doute que vous en avez écrit en même tems à M. de Nivernois.

Mon voiage au haras a été charmant. Je vous aurois bien souhaité de la partie , mon cher : vous auriez pris là une excellente leçon pour vos succès à l'encontre des Milédis. Quelque jour il faudra bien que nous soions paisiblement réunis , & que nous fassions de ces courses-là pour notre plaisir , parceque j'espère que nous n'aurons plus que cela à songer : il faut toujours avoir un point d'espérance , dût-il n'être jamais rempli. Ce n'est pas par le bonheur qu'on est heureux , puisque cet être métaphisique n'existe point , mais par son image.

Je m'aquitterai de votre commission envers M. Durand qui végète doucement dans son dépôt , où il a trouvé le moyen de se faire meubler par le Roi , en se faisant gratifier par le ministre de . . . . . pour cet ameublement : c'est là ce qui s'appelle bien faire ses orges , celles de mon jardin me reviennent à quelque chose de plus , je vous en réponds

Vous savez tout ce qui s'est fait au Parlement



ment pour ces belles machinations de finances. Voici un projet , l'ibelle , ou tout ce que vous voudrez qui paroît dans le public , & y fait un terrible effet. Vous jugez bien que M. \*\*\* n'en est pas trop content ; mais il ne dit mot , l'écrit est de plus avoué par un membre du Parlement , M. R\*\*\*\*.

L'on prépare à Paris les fêtes de la paix pour lundi , mardi & mercredi. Le tout sera très magnifique. Bon soir , mon cher , n'oubliez pas votre bon ami , parce que du levant au couchant , en passant par Paris & Londres , vous n'en avez sûrement pas un pareil.

Votre Cousin a fait une faute en partant pour vous aller joindre sans passeport & principalement sans une permission du Ministre de la guerre. Je pense sur cela que vous n'avez d'autre parti à prendre , que de lui faire écrire une lettre aux deux Ministres , en endisant un mot. Tout sera facilement arrangé par ce moyen , & même vous y gagnerez particulièrement la réputation d'un Ambassadeur très sage , & très éclairé sur les formes (\*).

P. S. *D'une autre lettre du 27 Juin.* Notre feu si magnifique pour la paix a été tiré en deux tems. La première fois il a manqué  
net,

---

(\*) Mon cousin a eu depuis cette permission que j'ai demandée , parceque je suis grand formaliste , & que j'ai appris à l'être au Parlement de Paris , en passant dans la salle du palais où je n'ai été que pour y prêter le serment d'Avocat. Je n'ai pas pu y retourner aiant toujours couru l'Europe & les armées belligérantes.

net , mais quelques jours après il a été très bien exécuté (†).



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Paris* , le 22 *Juin* 1763.

J'ai reçu , mon cher ami , il y a une 12<sup>ne</sup> de jours une lettre de l'ecclésiastique qui a été servir les Acadiens : j'ai été à la campagne , & cette lettre se trouve perdue , & je ne me souviens pas du nom de ce pauvre défunt jésuite , ainsi je ne saurois lui répondre. Mais je me souviens que c'est un ex-jésuite , & qu'il me demande ma protection pour avoir la prétendue pension promise à ses conforis. Je ne puis le servir en cela : 1°. parceque ces pensions ne se donnent point faute de fonds : 2°. parce qu'étant étranger de naissance , & ayant passé en pais étranger , il seroit plus défavorisé encore qu'un national : 3°. parceque je ne puis ni ne veux me mêler de tout le tripotage jésuitique. Mais ce que je puis & dois faire , c'est de le récompenser de sa course & de son service apostolique auprès des Acadiens dont par parenthèse il m'a mandé des biens infinis.

Adieu

---

(†) J'ai répondu à Sainte Foy , votre feu manqué & exécuté en deux-coups est , mon cher ami , l'image parfait de la Paix ratée par Buff , & exploitée par le Duc de Nivernois.

Adieu mon cher ami, je vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

P. S. Mon cher ami, ne vous attendez pas qu'on vous paie votre vieille Course : mais en revanche on va vous faire Ministre plénipotentiaire à Londres.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye  
à M. D'Eon.

à Versailles, le 30 Juin 1763.

Voici, mon cher ami, un petit paquet qui m'est recommandé vivement par M. la Maréchale de Luxembourg. J'ai demandé à M. le Duc de Praslin, s'il ne partiroit pas bientôt un courier pour vous ; il m'a dit qu'il en doutoit, & que je ferois mieux de vous adresser mon affaire par la poste avec recommandation à M. Caffieri. Je le fais par le courier d'aujourd'hui, & j'espère que ma petite expédition vous parviendra en bon état. Elle renferme un bijou très précieux pour Madame la Comtesse Boufflers, & une lettre de Madame la Maréchale. Je vous prie de faire remettre tout à la dite dame philosophe, & de m'accuser ensuite l'exécution de cette importante commission.

Vous aurez déjà vu, mon ami, le Chev. Carrion. Il m'a prié de vous écrire en sa faveur : il veut être votre ami par mon canal : je ne lui ai pas dissimulé que c'étoit le meilleur parti qu'il eut à prendre, & je pense bien,  
H. Partie. E mon

mon cher, que vous ne m'en démentirez pas. Dites-lui donc que j'vous ai écrit merveilles sur son compte. C'est d'ailleurs un garçon honnête, qui a de l'esprit, des connoissances, & qui n'a de defaut que d'être un peu bavard, mais on peut s'y faire. D'ailleurs c'est la mode des bons politiques d'Espagne, de dire de petites choses par de grands mots & de longues phrases. Je vous embrasse, très cher ami, de tout mon cœur.



Lettre de M. le Duc de Nivernois  
à M. D'Eon.

Le 3 Juillet 1763.

**M**on cher ami, j'ai reçu hier, en passant par Paris, votre lettre du 28. & je vous en remercie de tout mon cœur. Elle est pleine de la plus tendre amitié, & j'y réponds bien sincèrement en même monnoie, je vous assure.

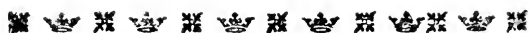
Vous m'avez en effet envoié le *London Chronicle*: je vous en remercie ainsi que du petit *Extrait ridicule* que vous avez attaché à votre Lettre. Il est vraiment comique, mais ce n'est pas de moi qu'on y veut parler, c'est de Monseigneur le Duc de Bedford mon pendant.

Ne comptez pas du tout sur votre vieille course & ne vous en souciez gueres: songez seulement à rendre de nouveaux services, & on n'en fera pas méconnoissant; car on vous aime beaucoup comme vous savez. Mais sur

toutes choses paroissez toujours content, possédant votre ame en paix , & n'ayant aucun sentiment d'inquiétude. On est tant tirailé ici de par tout , qu'on prend nécessairement en grippe tout ce qui tend à faire cet effet-là. Vous allez être *Ministre plénipotentiaire* , & puis vous redeviendrez *Sécrétaire d'Ambassade* , & puis dans les *intérim*s annuels vous redeviendrez *Ministre*. Tout cela est bon pour vous : joiez unus & idem dans toutes ces variations. Soiez prêt à tout , content de tout & ne recbignant à rien : je vous promets que vous vous en trouverez bien. Marquez zele & attachement à mon successeur qui le mérite bien à tous égards & qui pourra vous être fort utile ; faites à chaque occasion connoître deux choses , les talens de votre esprit & la flexibilité de votre caractère : je vous promets que vous vous en trouverez bien.

Adieu , mon cher ami , c'est en me faisant vraiment mal à mes pauvres nerfs que je vous griffonne ceci. Je n'y ai pas de regret si mes conseils vous sont utiles. Vous SAVEZ QUE JE CONNOIS LE MONDE & SPECIALEMENT CELUI A QUI VOUS AVEZ AFFAIRE. Vous savez aussi combien je vous aime & partant mes conseils doivent vous paroître de bon aloi. Je vous embrasse de tout mon cœur & vous prie de boire quelque-fois à ma santé avec votre *Sécrétairerie*.

P. S. Faites de grands amours à M. Carrion : offrez lui votre lit , votre plume , votre cheval , votre table , & puis faites-lui bien des complimens de ma part.



Extrait de la Lettre de Mr. de Sainte Foy  
à M. D'Eon.

à Versailles , le 19 Juillet 1763.

**V**oici, mon cher ami, un paquet pour vous que M. le Duc de Praslin a reçu de Madame Victoire, & qu'il a ouvert sans avoir regardé l'adresse. Il m'a chargé de vous en faire ses très humbles excuses, en vous disant d'ailleurs qu'il est très content de vous.

J'ai reçu la lettre, par laquelle vous m'avez annoncé l'arrivée du Chev. Carrion : je suis charmé que vous soyez contents l'un de l'autre, & que vous commenciez par vous estimer avant que de vous aimer. Nous nous emballons en ce moment-ci pour Compiègne. De là je vous écrirai plus au long & plus souvent, parce que j'aurai plus de tems, & que je ne serai pas vexé par de continuels voyages. M. le Duc de Praslin dinera en passant au Plessis, dont vous aimez les hôtes, & qui vous le rendent bien.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à S. Maur . le 1 Juillet 1763.

**J'**ai bien mal à mes pauvres nerfs depuis deux jours, mon cher ami; en conséquence j'ai bien

bien peu de sommeil. Je vois qu'il me faut du tems pour me rétablir, ainsi prenons patience. J'ai reçu hier votre lettre du 1. avec les deux de la Rochette qui m'ont fait grand plaisir. Remerciez-le bien pour moi & faites aussi parvenir ma reconnoissance au Chev. Macdonald, qui est en vérité un jeune homme excellent. Parlez en beaucoup, je vous prie, à Milord Eglinton son oncle pour qui j'ai, comme vous savez, bien de l'amitié.

Adieu, mon cher ami, portez-vous mieux que moi; & aimez-moi toujours autant que je vous aime.

P. S. J'ai vu hier votre dépêche du 1 qui est excellente, & aussi le Duc de Praslin en est-il bien content: il ne se porte pas si bien qu'à son ordinaire depuis quelques jours.



Lettre de M. le Duc de Bedford  
à M. D'Eon.

à *Woburn Abbey*, ce 10 Juillet 1763.

Monsieur,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, avec la lettre de Sa Majesté très Chrétienne la Reine de France au Roi incluse. Je compte de me trouver en ville, pendant le cours de cette semaine, & je ne manquerai pas de la lui présenter immédiatement après mon arrivée en ville. Permettez-moi, Monsieur, de vous prier instamment de faire connoître à

E 3

Mrs.

Mrs. les Ducs de Choiseul & de Praslin, combien je suis pénétré de toutes leurs attentions envers moi & sur-tout de celle que je reçois actuellement, & des sentimens de respect & d'amitié que je conserverai pendant ma vie pour eux. Agréez, Monsieur, que je vous félicite de bon cœur, de la marque essentielle, que le Roi votre Maître vous a bien voulu donner de sa faveur & de sa bonne opinion, en vous nommant son Ministre Plénipotentiaire en cette Cour. J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

*Votre très humble & très obéissant  
Serviteur,*

Signé, BEDFORD.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foy à M. D'Eon.

à Compiègne, le 12 Juillet 1763.

**L**a dernière lettre que j'ai de vous, mon cher ami, est du 28. du mois de Juin. Je n'ai pas reçu celle que vous m'annonciez d'avance par M. le Comte d'Usson: au reste peut-être attend-il, pour la rendre, qu'il puisse le faire en mains propres; si cela est, je pourrai bien ne l'avoir que dans six semaines, à moins que le désir extrême que le dit B\*\*\* a d'ambassader, ne l'attire ici comme sollicitateur, ou comme courtisan.

J'ai fait partir, très exactement, sous le contre-



tre-seing du Ministre, vos expéditions pour Tonnerre.

Nous voici enfin dans un séjour plus tranquille, & où les affaires ministeriales & les correspondances particulières reprendront une activité qui leur est très nécessaire. Je profiterai de mes loisirs de Compiègne pour m'entretenir plus fréquemment avec vous, mon cher ami, & pour vous ouvrir mon cœur comme à mon meilleur & à mon seul confident.

Les gens qui voient, ou s'imaginent percer le dessous des cartes de ce pais-ci, prétendent que ce voyage enfantera des changemens dans le ministere; j'en doute, & ne vois pas encore que les Parlemens des provinces aient fait assez de bruit sur les operations de la finance. Celui de Paris travaille à d'itératives remontrances: de tous côtés on écrit, on brouille du papier, on imprime des projets sur la libération de l'état, mais ce n'est, je vous assure, ni avec ces papiers, ni avec ces têtes-là que l'on paiera les dettes du Roi. Je fais bien ce qu'il faudroit faire, & où est l'homme qui en est le plus capable; mais il n'y a que vous qui soiez instruit de mon secret.

Il ne m'a pas été possible de joindre à Paris votre ami M. Thomas Walpole, qui s'en vient si gaillardement nous retirer les millions qu'il avoit eu la bonté de placer chez nous.

Je ne fais plus si je vous ai accusé la réception de la petite chaine d'or que vous m'avez tant vantée, & que j'ai trouvé si commune. En fait d'industrie comptez, mon cher ami, qu'il n'y a pas une boutique de la rue S. Honoré qui ne vaille mieux que toute votre cité de

Londres. Vous avez été deux mois à me chercher une chaine, dont j'aurois trouvé plus de cinquante pareilles en me promenant de la barrière des sergens à la place du palais royal. Enfin c'est de l'or, & cela vaut toujours son prix. Quand vous voudrez mon cher ami, je vous la rembourserai avec tout ce que je vous dois d'ailleurs. Le rack de M. le Vicomte de Choiseul est arrivé à bon port : il n'y a plus que la serge de rome dont je n'ai point de connoissance ; à mon retour à Paris je la demanderai à M. de Nivernois qui ne viendra pas ici.

Nouvelles commissions. M. l'Abbe de Voisenon voudroit avoir six paires de gands de dain pour la chasse. Je lui ai demandé le modele de sa main : il m'a dit que c'étoit celle de tout le monde, ainsi vous pourrez les prendre comme pour vous : vous vous ressemblez assez pour la tournure de l'esprit, & quant à la taille je me souviens qu'à votre dernière apparition ici, vous aviez fait un grand progrès dans l'art & le maintien des bossus. Au reste rien ne sied mieux aux gens très occupés, & jamais on n'a vu un bon Ministre Plénipotentiaire qui ne fût un peu courbé.

Plus, rappelez-vous, mon cher ami, toutes les demandes de petits chiens. M. le Vicomte de Choiseul désire fort que vous lui envoyiez une chienne gredine marquée de feu ; nous étions convenus que j'aurois le mar. Souvenez-vous donc de me mander du oui, ou du non, quelque chose que je puisse lui montrer là-dessus.

Je vous embrasse, mon cher ami, & vous aime de toute mon ame. Mes parens & sur-tout ceux

ceux d'ici me chargent continuellement de vous dire mille-chofes de leur part.

J'ai raifonné dernièrement de vos intérêts avec M. de Nivernois ; & nous fommes convenus que vous feriez content , fi l'on vous laiffoit en toute faifon vos appointemens de 12000 l. Quel eft votre avis ? mes complimens au Chev. Carrion.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Paris, le 8 Août 1763.

J'ai reçu hier , mon cher ami , tout à la fois vos deux lettres , l'une du 2. par la poſte , l'autre du premier par le voïageur l'Eſpérance. Je ne vous répondrai pas à celle-ci par pluſieurs raiſons qu'il vous eſt aifé de deviner ; & je n'ai gueres la force de vous répondre à l'autre , aïant la tête fort mauvaife aujourd'hui , parceque j'ai paſſé une mauvaife nuit : cela m'arrive par ci par là , & trop fréquemment , mais cependant je ſuis mieux à tout prendre & ſuis dans le chemin de me rétablir.

Je ne répons point à la Rochette , & ce n'eſt pas que ſa lettre ne m'ait fait le plus grand plaifir du monde : mais c'eſt que je crois qu'il m'aime aſſez pour trouver bon que je ne me faſſe pas mal pour lui écrire. Remerciez-le bien des excellents matériaux que je vois qu'il m'a recueillis pour mon Agricola : j'aurai bien de la joie de les recevoir & j'en ferai cer-

tainement le meilleur usage qu'il me fera possible . . . . .

Le pauvre Dromgold est dans un état pitoïable, depuis qu'il est à Paris : il est sûr qu'il n'est gueres en état d'écrire : le pauvre garçon est dans un tel état que le mieux qui puisse lui arriver est d'être asthmatique au dernier degré ; & on doute s'il n'a pas la poitrine attaquée : cela ne l'empêche pas de vous aimer de tout son cœur, & nous nous entretenons très tendrement de vous & de vos convenances, toutes les fois que nous nous voyons.

Dites moi donc pourquoi je n'ai reçu de réponse ni du Comte de Viry ni de Milord Butte, auxquels j'ai écrit il y a bien longtems. Moreau dit qu'il vous a envoyé les lettres. Voudriez-vous bien m'apprendre s'ils les ont reçues.

J'ai perdu la recette de cette jolie médecine qui purge bien, & qui s'avale sans répugnance. Dès que le bon Mathy fera de retour, priez-le de me la renvoyer. J'ai tous les ingrédiens, mais il faut la maniere de les employer.

Croiriez vous bien que je n'ai encore pu voir le controleur général qu'un moment chez Madame de P\*\*\*. Le petit Boucher m'a écrit un mot bien honnête dans votre lettre du 2. & je vous prie de l'en remercier très tendrement de ma part.

Madame de Rochefort est en effet bien digne des sentimens que vous avez pour elle, & elle est bien touchée que vous les aïez : elle m'a chargé de mille tendres remerciemens pour vous & je vous assure qu'ils sont sinceres.

Quoia

Quoique je ne réponde point à votre lettre du premier , je vous dirai en passant , que ce qu'elle contient au sujet de votre situation présente & future , n'est pas entièrement raisonnable : mais que je prévois avec plaisir que tout pourra s'arranger fort bien **PAR LE MEZZO TER-MINE** de M. Durand.

Je vous parle avec la plus entière ouverture de cœur, comme vous voiez , mon cher ami , & je m'assure que vous ne le trouvez pas mauvais : vous savez que c'est une tendre & sincère amitié qui m'inspire , & vous devez être bien certain qu'elle durera autant que ma vie.

Signé, Le Duc DE NIVERNOIS.

P. S. Adieu mon bon cher ami ! aïez pour l'amour de Dieu la tête aussi bonne que le cœur & l'esprit.



Extrait de la Lettre de M. de S. Foye à  
M. D'Eon.

à Compiègne, le 14 Août 1763.

**M**s. de Beumont & de Vilevault, commissaires du Roi à la compagnie des Indes, m'ont adressé , très cher ami , copie d'une lettre qu'ils vous ont écrite pour vous prier de protéger les réclamations de papiers, que va faire en Canada le S. Cugnet. Ils désirent que je vous recommande particulièrement

ment cette affaire ; & je m'en acquitte avec plaisir , parceque je suis fort lié avec ces deux messieurs , & sur-tout avec le second , qui est sans contredit un des honnêtes hommes du siècle & l'une des meilleures judiciaires que je connoisse en matiere de finance & d'administration. Celle-ci n'est donc que pour vous prier de donner à connoître dans l'occasion au dit Sr. Cugnet que je vous ai recommandé sa mission , ce dont je vous serai très obligé. La chose d'ailleurs me paroît tout-à-fait juste , & je ne doute pas que , lorsque vous en aurez dit deux mots à vos bons amis du Ministère Britannique , le Sr. Cugnet ne recueille tout le succès qu'il a pu se promettre de son voyage.

Je vous remercie bien , mon cher ami , de m'avoir accusé exactement la reception du bijou que je vous ai adressé pour Madame de Beufiers.

Je vous félicite du nouveau titre dont vous voilà décoré : je ne manquerai pas de dire à cet égard à M. le Duc de Praslin toutes vos bonnes remarques , & je voudrois bien qu'elles pussent vous procurer les magnifiques appointemens de 40 mille écus , qu'avoit à Varsovie M. le Marquis de Monteil.

Sur ce , mon cher Plénipotentiaire , je vous embrasse très respectueusement de tout mon cœur.

Le Baron de Breteuil est arrivé de la Russie : nous avons déjà beaucoup parlé de vous , & il a témoigné prendre une part véritable à tous vos avantages : il ne restera pas ici plus tard que le mois d'Octobre à cause des  
glac-

glaces qui l'empêcheroient de passer en Suède.  
*Vous trouverez ci joint une permission du Roi, au moyen de laquelle votre Cousin peut rester paisiblement auprès de vous pendant un an entier (\*)*.

Let.

(\*) Malgré cette permission, Monsieur le Comte de Guerchy a voulu forcer mon Cousin à partir en 24 heures pour la France, ainsi que tous les François qui venoient me voir ; & ce , sans pouvoir montrer un autre ordre , qui détruisit cette permission du Roi ; voyez au sujet de cette affaire la page 154 & les suivantes première partie.

Le seul raisonnement que Monsieur le Comte de Guerchy employoit pour intimider les François qui venoient me voir , étoit de leur demander s'ils étoient François ou Anglois. Lorsqu'ils répondoient qu'ils étoient François, M. l'Ambassadeur leur disoit, non, Monsieur, vous êtes Anglois, & je vous traiterai comme tel, puisque vous allez voir M. D'Eon.

Lorsqu'on vint me rapporter la force de ce raisonnement, je ne pus m'empêcher de rire : car je ne vois pas 1°. qu'il y ait un grand mal, ni un grand malheur d'être Anglois ; car on n'est certainement pas déshonoré pour être Anglois. 2°. Un François instruit auroit pu faire ce dilemme à M. l'Ambassadeur : *ou M. D'Eon est François ou il est Anglois*. S'il est François, je puis l'aller voir ; s'il est Anglois, il m'est aussi permis de le voir, puisque la paix étant faite avec l'Angleterre, les Anglois sont les amis des François.

Je ne conçois pas tout le fin & le sublime de la conduite de M. l'Ambassadeur ; apparemment qu'il se regarde à Londres, comme étant aux conférences du moulin d'Ameninbourg, où il n'étoit permis ni aux François, ni aux Anglois, ni à leurs alliés de passer le ruisseau.

Il y a encore une petite remarque à faire ici pour S. E. c'est que les François qui sont à Londres, *sont sous la protection immédiate des loix d'Angleterre*, au lieu qu'un Ambassadeur n'y est *que sous le droit des gens*.

Enfin lorsque M. l'Ambassadeur se trouvoit court de raisons, vis-à-vis de certains François, il finissoit par cet argument victorieux. *Je suis l'organe du Roi, je veux être obéi.*



## Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à Paris, le 5 Septembre 1763.

Dans le moment du départ de la poste, M. le Duc de Nivernois me charge d'avoir l'honneur d'écrire un mot à M. D'Eon, pour lui dire que lui Monsieur le Duc a vu hier Monsieur le Duc de Praslin à Versailles, qu'ils ont beaucoup causé ensemble de Monsieur D'Eon, & de ses affaires; que lui Monsieur le Duc en a bien long à écrire sur cela à M. D'Eon & qu'il n'en a pas le tems ce matin; que ce sera pour l'ordinaire prochain, & qu'en attendant il le prévient que tout s'arrangera bien en faveur de Monsieur D'Eon.

Je ne fais si j'ai mandé à mon dit Seigneur D'Eon que M. le Duc le prie de lui envoyer par la première occasion deux chaînes d'acier, l'une pour homme & l'autre pour femme, mais tout

---

En vérité M. de Guerchy parle & agit en Angleterre, comme s'il étoit député dans quelque province de la France, & comme s'il avoit à Londres une juridiction & un tribunal. Il peut, s'il le veut, se regarder comme L'ORGANE du Roi, lorsqu'il confère d'affaires avec les Ministres Anglois, mais vis-à-vis tout autre, avec qui il n'a rien à traiter, il n'est qu'un organiste. S'il veut absolument être toujours l'organe, nous lui répondrons que nous voyons tous les jours les tuteurs d'une orgue rendre des sons & ne pas détruire le livre de musique, & que l'excellent automate de Vaucanson ne prétendoit pas si bien parler que son maître.



tout ce qu'il y a de plus beau ; l'une pareille  
à celle qu'il a à sa montre & qui lui a coûté 4  
guinées chez Gray, & l'autre pour femme à  
proportion. Voici deux lettres que Monsieur  
le Duc prie M. D'Eon de faire remettre ; l'u-  
ne à Milord \*\*\* & l'autre à Miledi \*\*\* con-  
tenant promesse de la part de M. Guerchy de  
lui faire entrer son vin de Champagne sous son  
nom.

Je me prosterne aux pieds de l'excellence  
dragonne & lui suis dévoué *Usque ad resur-*  
*rectionem mortuorum, & vitam venturi saculi.*  
*Amen.*

Signé, MOREAU.



Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à Paris , le 11 Septembre 1763

Mon cher Monsieur ,

Je ne saurois vous exprimer comme je le sens  
la sensation que me fait éprouver la lecture  
de vos lettres : je vous y vois, je vous y en-  
tends, je vous reconnois, & cela me rappelle  
un tems bienheureux & bien doux à mon cœur  
& à toutes les facultés de mon ame ; mais qui  
a duré trop peu & qui m'en rend le souvenir  
doux & amer tout à la fois : ce qui fait mon  
bonheur & ma consolation, c'est d'y voir que  
vous me conservez des sentimens qui me flat-  
tent & m'honorent : je vous demande en gra-  
ce de me les continuer & de vous tenir pour  
vostre.

certain , que personne n'en est plus digne que moi par tous ceux dont mon cœur est rempli pour vous & pour tout ce qui vous intéresse.

*Je ne m'afflige plus des viles tracasseries qu'en vous fait , puisque vous n'avez pas peur du tonnerre. Je me rassure , mais je n'en suis pas plus édifié , & notre aimable Duc l'est encore moins que moi : je saurai faire valoir tout ce que vous me dites d'obligeant pour l'aimable Barbet , dont vous désirez la pourtraicture : je vais m'en occuper & vous procurer le plutôt possible cette signification ; mais à propos de cela , le dit Barbet m'a chargé de vous prier de voir M. Ramsay , qui lui avoit promis de lui envoyer cent exemplaires gravés du pourtrait de M. le Duc qu'il a peint deux fois : il avoit fait marché avec un graveur , qui moyennant dix guinées devoit graver son tableau & lui en fournir 100 exemplaires. Procurez nous donc cela , je vous supplie , promptement ; & donnez-nous en des nouvelles , ainsi que des tableaux du Roi & de la Reine d'Angleterre que M. Ramsay devoit avoir déjà bien avancé.*

Madame la Comtesse de Rochefort qui me parle souvent de vous avec amour m'a chargé de vous dire mille choses de sa part ; en me disant qu'elle en avoit souvent chargé M. le Duc & qu'elle craignoit qu'il ne l'oubliât.

Je ne suis point du tout à portée de vous envoyer le Bulletin du Barometre de la colère des Dieux Majeurs & Subalternes , parceque moi chétif mortel habitant un coin de la terre , où il n'est question que de l'existence de ces maîtres du tonnerre , je suis , grace à Dieu , loin de leur présence , & très ignorant du local

cal de ces dieux-hommes & de leurs faits & gestes. *Votre réponse, ce me semble, a suspendu la foudre & en a imposé à tout l'olimpe*, de sorte que tout cela se réduira à vous dépêcher Mercure pour vous appaiser, vous consoler, & vous dire que vous avez bien fait de gronder & que vous ferez encore mieux de faire pis que l'on n'a cru que vous aviez fait. Si j'en apprends quelque chose je vous le *participerai*.

Adieu, mon très cher Monsieur, daignez vous souvenir que vous avez en moi un serviteur zélé & un ami à toute épreuve en toute occasion.

Signé, MOREAU.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à  
M. D'Eon.

à Saint Maur, le 26 Septembre 1763.

J'ai reçu votre petite lettre du 20 mon cher ami : elle est petite & ne dit pas tout ; mais j'entends fort bien ce qu'elle ne dit pas & je vois que vous avez toujours de l'humeur, des ombrages, de la picoterie. La lettre de M. de Guerchy ne vous a pas plu ; & en vérité, mon ami, vous avez tort ; il m'a communiqué hier celle que vous lui avez écrite en réponse. Ce qu'il vous écrivoit ne pouvoit avoir qu'un sens ; & ce sens n'avoit rien de malhonnête pour vous : mais je vois que par humeur vous avez été bien aise d'en soupçonner

ner un autre , qui n'a jamais été dans la pensée de celui qui vous écrivoit. Vous allez , mon cher ami , le grand chemin de la perdition. Rien ne vous seroit si aisé que de réussir parfaitement avec l'Ambassadeur & avec le Ministre , *Et rien n'est plus impossible que de conserver l'un si vous perdez l'autre* , & rien ne vous sera plus nuisible que de les mécontenter tous deux. Pour l'amour de Dieu faites de sérieuses & froides réflexions sur votre situation : elle est belle & bonne , elle est un chemin de fortune assuré. Il est bien absurde pour vous & bien cruel pour vos amis , que vous veuillez perdre tous vos avantages , que vous veuillez vous ruiner sans ressource. Je vous en conjure , mon cher ami , rectifiez vos idées & ne mettez d'humeur à rien. Que diable veut dire ce logement séparé que vous avez jugé propos de prendre ? pourquoi voulez-vous toujours être logé seul , & rester comme un être isolé. Pouvez-vous être sous un autre toit que les papiers , & les papiers peuvent-ils être sous un autre toit que l'Ambassadeur ? *Et puis Cui bono ?* la seule chose raisonnable , c'est de se prêter aux circonstances & aux caractères ; c'est enfin , mon cher ami , de faire votre fortune en vous conciliant ceux de qui elle dépend. Ainsi vous aurez tous les torts possibles , si vous vous brouillez avec eux. Vous ferez en cela plaisir à bien des gens , mais c'est à vos ennemis ; & ne vaudroit-il pas mieux faire plaisir à d'autres comme à moi par exemple , mon cher ami , qui vous aime sincèrement malgré tous vos petits défauts que je connois bien , mais qui ne m'empêchent pas de

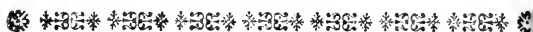
e sentir & de chérir toutes vos bonnes qua-  
tés. Adieu, mon cher ami ! un sermon est  
toujours trop long, sur-tout quand il est *ad ho-*  
*minem* ; ainsi je ne vous fais pas d'excuse de  
ne vous en pas dire d'avantage. J'ose espérer  
toutant que vous n'en trouverez pas trop.  
*Bias* dont vous vous piquez d'avoir le porte-  
manteau avoit encore une autre chose meilleu-  
re, c'est qu'il aimoit à entendre la vérité &  
qu'il en savoit profiter. Il n'avoit que de la  
résignation & non pas de l'humeur. Je le con-  
nois bien & je suis sûr que , s'il étoit à Lon-  
dres à votre place, il feroit le meilleur ami des  
deux pauvres amis que vous avez pour Mini-  
stres. ( \* ) Faites donc comme *Bias* , mon  
cher ami ; non seulement je vous le permets ,  
mais je vous le demande avec instance & avec  
tendresse. . . . . , . . . .  
. . . . .

Je

( \* ) Cette lettre certainement m'a attendri le cœur , el-  
le est très touchante ; mais des raisons plus pathétiques m'ont  
endurci ce même cœur.

Cette lettre seroit cependant meilleure avec une simple  
aversion à ce passage : *il (Bias) seroit le meilleur ami des*  
*deux pauvres amis, que vous avez pour Ministres.* Il faudroit  
*Bias seroit le meilleur ami des deux pauvres Ministres, que*  
*vous avez pour amis.* A l'égard du grand crime que l'on  
ne fait d'avoir pris une petite maison socratique à part ; M.  
le Comte de Guerchy à son arrivée à Londres , a dû voir  
par lui-même que j'avois bien fait , puisque l'hôtel qu'il oc-  
cupe actuellement est si petit, qu'il n'y peut pas loger les  
trois quarts de tout son monde : d'ailleurs *similis factus sum*  
*pellicano solitudinis : factus sum sicut nycticorax in domicilio. Vi-*  
*gilavi & factus sum sicut passer solitarius in tecto.* Psal. cxi.  
vers 7.

Je prends sur ma nuit pour vous écrire quoique je me porte bien mal, comme je fais toujours quand je reviens de Versailles. J'ai fini une lettre pour vous que vous aurez par un courier, & puis ce soir j'ai reçu la vôtre dont je ne suis guères content. En vérité vous ne voyez pas les choses dans leur point de vuë. Adieu, mon cher ami, pensez à moi, & à mon mort d'Irlande, je vous prie; & mettez-moi en état de dire quelque chose à ceux que cela regarde. Je ne sçens point, mais vous connoissez la griffe ainsi que l'amitié du feu *French* Ambassadeur votre serviteur.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

à Paris, le 30 Septembre 1763.

**M.** Bontems veut bien se charger, mon cher ami, de vous remettre en mains propres cette Epître, & je profite de cette bonne occasion pour vous parler encore à cœur ouvert sur les choses qui vous regardent. Je suis, je vous l'avouë, dans de véritables tranfès qu'il ne nous arrive de vous encore quelque réplique philosophique, qui dérange toutes les vuës & toutes les espérances politiques que vous pouvez avoir. Si vous aviez bien senti, mon cher ami, les conséquences de cette démarche, je suis persuadé que vous ne l'auriez pas faite, & que vous vous rémettriez à l'amitié qu'on a ici pour vous concernant votre destin à venir.

Ce

se font de petits nuages que tout cela ; si l'on ne les écarte pas avec bon homie, l'on finit toujours par en recevoir l'endosse, & je vous prévient qu'un instant de mauvaise humeur de la part DE NOTR PRINCIPAL (\*) suffiroit pour vous détruire avec plus de dommages, que si vous aviez commis des fautes très considérables.

Rien de neuf à vous dire, mon cher ami : vous savez combien je vous suis attaché, & que personne au monde ne vous aimera jamais plus tendrement.



Extrait d'une Lettre curieuse de M. le  
Duc de Praslin à M. le Duc de  
Nivernois.

à Versailles, ce 8. Janvier, 1763.

Je suis toujours fort occupé de Guerchy. Je ne fais cependant si nous lui rendrons un bon office, en le faisant Ambassadeur à Londres. Il n'est pas aimé dans ce pais-ci. Je crains ses dépêches comme le feu ; & vous  
savez

---

(\*) Je m'estime heureux d'être aujourd'hui dans mon premier état de liberté & de ne plus travailler sous les ordres d'un principal si capricieux, auquel il ne faut qu'un instant de mauvaise humeur pour oublier les services les plus importants d'un fidele serviteur du Roi. Ce principal peut chercher sa mauvaise humeur sur ses écoliers, sur sa levrette ou sur ses gens, & me laisser tranquille.

Savez combien les dépêches déparent un homme & sa besogne, quand elles ne sont pas bien faites. On juge souvent moins un Ministre sur la manière dont il fait les affaires, que sur le compte qu'il en rend. *Je crois que notre cher ami fera bien. Je ne crois pas en avoir de meilleur à employer :* MAIS IL NE SAIT PAS DU TOUT ECRIRE : NOUS NE SAURIONS NOUS ABUSER LA-DESSUS (\*).

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'il se ruinât, *mon pauvre Guerchy*. Vous faites monter la dépense à deux cens mille livres : cela ne m'effraie pas. Je puis lui donner cent cinquante-mille livres d'appointement, & cent cinquante-mille livres de gratification ; ainsi il auroit encore de la marge, en y joignant la dépense qu'il feroit à Paris. Mais je ne saurois lui donner à (*ce pauvre cher homme*) plus de deux-cens-mille livres de première mise (†) : c'e

(\*) Je supplie les Lecteurs de bien peser ces paroles. IL NE SAIT PAS DU TOUT ECRIRE mais IL N'Y A PERSONNE (à la Cour de France) DE MEILLEUR A EMPLOIER.

#### NOTE de M. D'Eon.

(†) Quant aux dépenses de sa première mise pour son établissement ; cet établissement & les meubles lui resteroient, ainsi il ne perdra pas tout. Mais si un Ministre des affaires étrangères entendu, vouloit réellement faire gagner le Roi, seroit d'avoir dans les Cours étrangères, comme cela est établi à Constantinople, un hôtel, des meubles & une vaisselle au Roi, qui passeroient successivement aux Ambassadeurs ou Ministres. Par ce moyen point d'embaras pour les partans ou arrivans, peu de frais de transport, poi

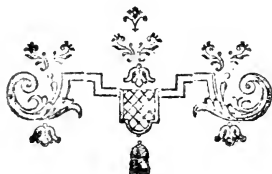


le traitement le plus fort. La dépense de son établissement pourra monter plus haut. Elle sera d'autant plus forte , qu'il n'a plus de vaisselle d'argent (\*). Je voudrois que vous fîsiez à vos heures perduës un petit calcul de ces fraix d'établissement.

Votre femme est venue aujourd'hui dîner chez moi : vous pouvez croire que nous avons un peu parlé de vous. Adieu , mon bon ami , je vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

les fraudes réitérées aux douanes ; point de contrebande qui donne lieu à mille plaintes réciproques. Enfin par cet arrangement stable & économique , l'état gagneroit sur chaque Ambassade au-moins cent-mille-écus. Il est vrai que cela ne seroit pas le Compte de Certains Comtes Ambassadeurs , qui savent mieux calculer que composer des dévotions. Si je voulois , je donnerois l'extrait de vingt lettres du Comte de Guerchy au Duc de Nivernois , par lesquelles le Seigneur témoigne , à chaque page & même à chaque ligne , la peur qu'il a de se ruiner à Londres ; mais cela pourroit fort bien ennuyer le plus grand nombre des lecteurs , qui ne seroient pas disposés à faire un Cours d'économie.

(\*) C'est pas la faute du Roi , ni celle de la France , la vaisselle de M. le Comte de Guerchy a été pillée par des Hussards à Minden : on fait qu'ils en ont bien pillé d'autres.



SI LE RECUEIL PRÉCIEUX  
DE CETTE PETITE CORRESPONDANCE  
FACHE BEAUCOUP  
LES AUTEURS  
DE L'INJUSTICE QUE J'ÉPROUVE,  
JE DONNERAI  
DANS UNE SECONDE ÉDITION  
LES LETTRES  
SANS EN OMETTRE AUCUNES, SANS  
EXTRAITS & SANS LACUNES;  
CE SERA  
UN TEXTE  
AUSSI PUR QUE LA GENESE  
où  
L'ON N'EMPLOIERA PAS MEME LES POINTS  
DES MASORÉTES.

S U I T T E   A U X  
NEGOCIATIONS PARTICULIERES  
DU CHEVALIER D'EON, ou  
PIECES AUTENTIQUES

Pour servir au proces criminel

I N T E N T E'

Au tribunal du Roi d'Angleterre,

PAR LE CHEVALIER

D'EON DE BEAUMONT

Ministre Plenipotentiaire de France

C O N T R E

CLAUDE LOUIS FRANCOIS REGNIER

COMTE DE GUERCHY,

Ambassadeur Extraordinaire de France

*Après de Sa Majesté Britannique.*

*Le trône a-t-il été pour vous associé à l'iniquité?  
Vous qui vous servez de l'autorité qui vous  
a été conféré pour exercer des injustices.*

---

*Qu'ils conspirent tous ensemble contre la vie du juste, qu'ils jugent  
l'innocent coupable de mort : certes le Seigneur me délivrera &  
fera retomber sur eux toute leur iniquité : ils seront confon-  
dus & tomberont dans l'ignominie : ils seront comme la  
balle que le vent emporte, l'ange du Seigneur les précé-  
pit. Ps. XXXIV. XCIII v. 4 5. 20. 23.*

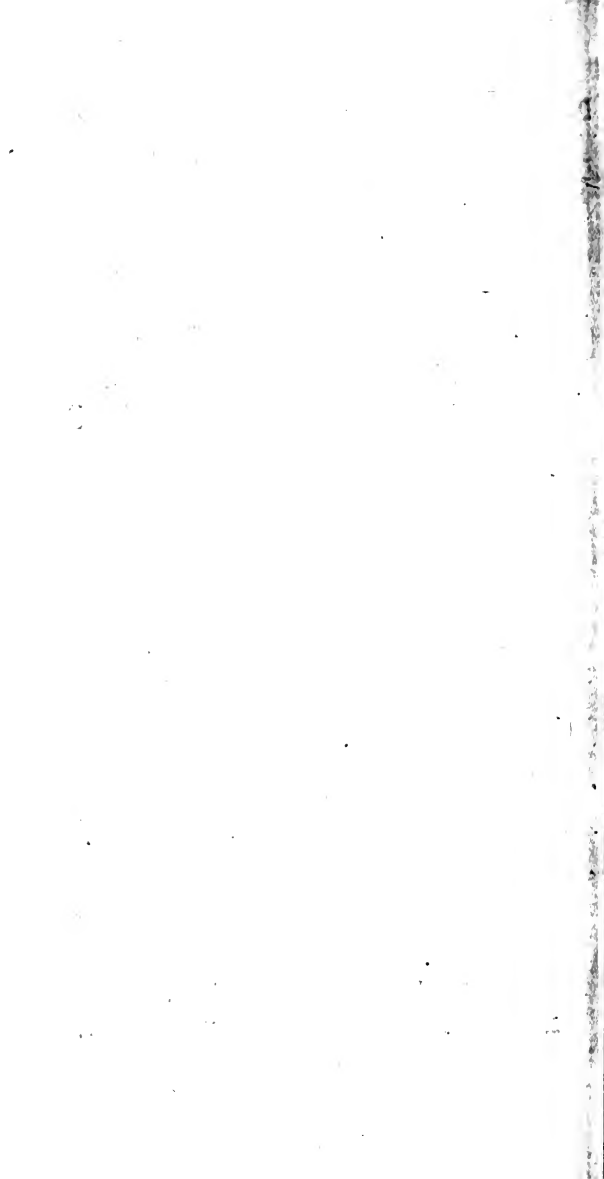
---



A L O N D R E S,

---

1 7 6 5.



## A V A N T P R O P O S.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice,  
Abuses de ta place & profites du tems,  
Il faudra rendre compte & c'est où je t'attens.

*Voltaire.*

**L'**AFFAIRE du Chevalier D'EON a fait trop de bruit dans le monde, pour ne pas intéresser un homme curieux de connoître la politique de notre âge, de la pénétrer & de la faire passer à la postérité. C'est lui rendre un service d'autant plus important qu'elle a rapport à la Jurisprudence, à l'Histoire & à la Science du Droit des gens, ces trois sources fécondes qui doivent former l'homme équitable, le citoyen & le ministre. Ce sont ces motifs qui m'ont porté à réunir dans ce volume tout ce qui pouvoit jeter une lumière éclatante sur un événement si obscur jusqu'à présent.

Lorsque le Chevalier D'EON, dans le discours préliminaire de ses LETTRES ET MEMOIRES, s'est contenté de dire pages 6 & 23, qu'il ne vouloit pas développer tous les motifs de la conduite du COMTE DE GUERCHY à son égard, qu'il vouloit garder le silence sur une multiplicité de griefs cachés, & se taire sur un nombre infini de

*jets d'injustices révoltantes & de plaintes secrètes*, &c. &c. il donnoit beaucoup à penser sans doute : mais il ne disoit rien d'assez précis pour satisfaire les esprits qui s'attachent à connoître les erreurs de leur siècle, pour en tirer des principes de conduite pour leurs descendants.

Il pensoit que cette maniere de s'énoncer avec une modération, peu d'usage dans sa position, suffiroit pour faire rentrer en lui-même M. le Comte *de Guerchy*, qui, examinant alors les replis cachés de l'injustice de sa conduite, éprouveroit des remords qui le mèneroient au repentir du passé, & le forceroient, en quelque façon malgré lui-même, à réparer le mal fait par méchanceté, ou plutôt pour assouvir son inimitié contre la maison de BROGLIE qui protege M. *d'Eon*.

Cet Ambassadeur se flattoit, *a-t-on dit*, qu'en faisant tomber l'orage sur le Chevalier D'EON, le torrent entraineroit plus facilement l'illustre Maréchal DE BROGLIE dans le gouffre qu'il ouvriroit. M. *de Guerchy* & son parti s'étoient figurés que M. D'EON, né avec un génie vif & auquel ils supposoient un caractère des plus violents & des plus emportés ne conserveroit aucune prudence à la vuë de sa disgrâce. Il ne pouvoit manquer, selon eux,

eux , de céder au feu & à l'empportement qu'on lui attribuoit , en se voïant persécuté & accablé par des grands , sans que le Maréchal DE BROGLIE , pour lors en exil , put lui accorder une protection suffisante. De là ils concluoient que forcé par les traitemens rigoureux ou séduit par de mauvais conseillers , le Chevalier D'EON succomberoit ; & se laisseroit entraîner à publier tous les mensonges qu'on pouvoit vouloir lui suggerer contre la réputation immortelle du Héros de la France. Cette maniere de penser qu'on leur attribue n'est plus aujourd'hui une conjecture. Mais il faut l'avouer pour l'honneur de ce siècle , leur noire politique a été trompée. Elle a cru rencontrer un homme ordinaire , que les honneurs & les richesses pouvoient subjuguier , elle a trouvé un sage , un mortel vertueux & courageux , méprisant les grandeurs & l'opulence , autant qu'il brave ses ennemis & la mort-même.

Fondé sur ces sentimens , il a attendu patiemment , mais envain , un changement qu'il avoit droit d'espérer. Sa confiance a été trompée , & sa modération n'a paru qu'enhardir ses ennemis , qui néanmoins ont cru devoir substituer la ruse à la violence. Quelques precautions qu'ils aient

prises, leurs projets ont été découverts. Les papiers publics de Londres ont parlé eux-mêmes d'une troupe d'espions françois débarqués en cette ville pour conspirer contre sa tranquillité & sa vie. Qui fait même s'ils n'avoient pas ordre d'attenter à sa vie? Il a vu son persécuteur employer le mensonge, la fourberie, la fraude & la calomnie : il l'a vu épuiser son crédit pour faire réussir la bassesse de ses intrigues : il l'a vu sortir de Londres enivré du plaisir détestable de lui avoir fermé tout accès à la justice : enfin il l'y a vu revenir en petit triomphateur & faire parade aux yeux des fots ( qu'on me passe ce terme que la vérité m'arrache ) des vertus de son crime, preuve trop évidente que les succès momentanés justifient souvent l'injustice & donnent au moins une gloire passagère.

C'est dans ces circonstances que M. D'EON s'est trouvé forcé d'intenter à M. le Comte de *Guerchy* le procès criminel dont les pièces se trouvent ici réunies. A en juger par la NOTE même qu'il publia au commencement de Décembre 1763, il étoit aisé de voir qu'il croïoit avoir assez de matériaux pour s'adresser dès-lors à la justice contre cet Ambassadeur. Aussi n'a-t-il donné à son silence d'au-



d'autre motif que son respect pour son Roi, pour la France & pour les maisons respectables, dans l'alliance desquelles les femmes seules ont eu le malheur de faire entrer M. le Comte de GUERCHY. (a).

Son Excellence s'applaudissoit avec justice de voir ses crimes envelopés dans un nuage épais & couvert de voiles d'une politique à laquelle devoit si peu s'attendre un Ambassadeur si extraordinaire. Le triomphe du méchant ne peut être de longue durée. Les tems malheureux sont arrivés.... La nécessité a fait une loi au Chevalier d'EON de recourir à la justice vengeresse de la Grande-Bretagne & d'y réu-

(a) Quelques soient les titres & les cordons du Comte de GUERCHY, un juge d'armes équitable ne le placera jamais qu'au second rang de la noblesse. L'Auteur du Dictionnaire généalogique, cet homme qui n'a travaillé que pour illustrer les familles à leur propre gré, ne parle des REGNIER DE GUERCHY qu'avec une obscurité qui les sauve à peine sur les bas de la bonne rotture. Cependant ils sont gentilshommes : mais cinquante mille au moins de la même trempe se trouvent en France & ignorés néanmoins à la Cour. Qu'on interroge la haute noblesse, elle dira avec raison que notre Ambassadeur a besoin de quelques centuries d'illustrations pour faire oublier son origine. Que n'est-il vertueux ? Les honneurs lui seroient dus, & si chacun cherche à la remettre dans sa classe, qu'il s'en prenne à ses crimes que nous démasquons.

réunir une foule de témoins, qui ont tout découvert par des actes authentiques scellés de la religion du serment déposé en présence & entre les mains des magistrats publics.

Ce sont ces pièces juridiques que nous nous sommes procurés avec des soins, des peines & même des dépenses assez considérables : mais en les mettant sous les yeux du public éclairé, nous nous trouvons suffisamment dédommagés. Ce Public, qui tôt ou tard revient toujours à l'équité, peut donc aujourd'hui prononcer sur la conduite du Comte de GUERCHY envers le Chev. d'EON. C'est à présent que ce dernier semble pouvoir adresser au premier ces paroles de Cicéron à Catalina.

Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur ;  
Voiez-y votre juge & votre accusateur,  
Qui va, dans un moment vous forcer de répondre  
Au tribunal des loix qui doivent vous confondre.  
Des loix qui se taisoient sur vos crimes passés,  
De ces loix que je venge & que vous renversez.

. . . . .

Et vous souffrez, *François*, que mon accusateur  
Des meilleurs citoïens soit le persécuteur ;  
Apprenez des secrets que le vulgaire ignore,  
Et profitez en tous, s'il en est tems encore.

Il suffit de connoître que M. de GUERCHY & le Chev. d'EON se sont succédés dans le même emploi, quoique sous de titres différents, & de lire les pieces ici rapportées, pour voir avec quelle justice nous mettons ces paroles dans la bouche du Ministre Plénipotentiaire. Que l'Ambassadeur n'est-il le seul sur lequel puisse retomber toute l'horreur des procédés ! Dans une cour despotique, content de se couvrir d'une honte légitime, on n'oseroit remonter à la source ; mais nous nés & élevés dans un Etat où la liberté de parler suit toujours celle de penser, dans notre juste indignation, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier : Ministres tirans ! vous, qui vous croïez les talents de *Richelieu* & la puissance de *Mazarin*, parce que vous avez la barbarie du premier & la bassesse du second, lorsque vous n'avez pas même l'adresse de dérober au public la trame des noirs projets & de vos complots odieux, tremblez : c'est ici que votre ignominie se manifeste. Par l'effet funeste de l'entêtement, de l'ignorance & de l'orgueil, vous avez enfin forcé la probité d'éclairer le peuple que vous tyrannisez despotiquement sous le plus doux & le plus clement des Rois. Du fonds du

Nord , nous admirons ce peuple qui leve avec peine une tête appesantie pour marquer à ce Monarque la tendresse qui lui est due , quoique votre arrogance satrapique & vos désordres sibarites eussent déjà pu la lui enlever. C'est chez nous seulement qu'il est permis de dire que c'est à vous qu'on doit imputer la faute qui peut se trouver dans cette scène scandaleuse pour l'Europe entière : & si la hardiesse que j'ai de la mettre au grand jour est un crime , c'est sur vous seul qu'il doit retomber.

Mais seroit-ce donc un crime d'éclairer son siècle dans une affaire de cette importance ? On conviendra que , s'il est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de simples particuliers , il est presque impossible de la pénétrer dans une querelle entre un Ambassadeur extraordinaire & un ministre Plénipotentiaire. Que de ressorts secrets sont employés lorsque les parties ont la politique de faire valoir également le mensonge & la vérité ! Les ministres d'Etat dans les faits qu'ils allèguent , ne citent personne , qui pourroit donc les contredire ? Ils diffament qui ils veulent , & avec ce ton décidé qui prétend que la postérité même prononce à leur gré sur la réputation de leurs con-

tem-

temporains qui ont été leurs amis ou leurs ennemis. Les auteurs qui écrivent sous leurs yeux doivent nécessairement être suspects aux lecteurs éclairés. Ce sont pour la plupart les avocats d'une partie, plutôt que les dépositaires de l'histoire. Avec quelle défiance doit-on donc écouter les uns & lire les autres !

Telle est la circonstance où le public se trouve pour démêler une aventure aussi obscure que celle-ci. Pour ne pas risquer de donner dans l'erreur, il faut ne s'en rapporter qu'à des faits avérés. La collection de pièces qui se trouvent ici, est une suite de faits attestés par des témoins ou nécessaires ou d'une probité reconnue, nés pour la plupart dans une nation éclairée, & qui apprend chaque jour à l'univers entier quelles bornes on doit mettre à la véracité des bruits que certains ministres répandent dans le public. Ces témoins ont donc été guidés par cet esprit patriotique *qui se glorifie de marcher sur les pas de l'ignominie, quand elle est le chatiment de son zèle pour la vérité.* D'après ces monumens aussi authentiques, on a droit de penser que l'arrogance d'un principal ministre ne fera pas plus d'impression sur l'esprit du Lecteur

que la croïance aveugle du vulgaire trompé.

Qui s'attache à connoître le naturel des gens, ne perd point de vuë celui du peuple. Toujours vain, toujours outré dans ses opinions violentes & passageres, capable de tout croire, de tout oublier; pourroit-on s'arrêter à ses vains propos & aux faux bruits qu'il répand. Non, sans doute; mais l'esprit le plus foible & le plus prévenu, pourroit-il encore se laisser séduire quand toute la noirceur des projets du Comte de GUERCHY contre le Chevalier d'EON est ici exposée dans une forme juridique & prouvée par des témoins, dont les uns en ont été complices & dont les autres en ont connu avec horreur les différents ressorts cachés.

On jugera à cette lecture combien les siècles postérieurs sont peu en état de la source cachée des malheurs des hommes les plus considérables. Les pièces authentiques que l'on donne ici dévoilent tout le mystere d'iniquité qui a enfanté la disgrâce du Chev. d'EON, disgrâce dont le plan ou plutôt le complot avoit été formé en France dès le mois de Juillet 1763. On y voit que le S. de Vergy, aiant reçu de l'argent à Paris, arriva à Londres & s'in-  
tro-

roduisit chez M. D'EON dans le dessein de surprendre sa crédulité & sa confiance pour le perdre : que destiné à jouer une scène d'horreur, le Comte de GUERCHY ne fut pas arrivé qu'il le mit en action sur le grand théâtre de la Cour d'Angleterre. Toute cette pièce tragique ne sert qu'à prouver que ce Seigneur s'aime trop, ce qui est le naturel des ames laches ; & qu'il se craint trop peu, ce qui est le caractère de ceux qui n'ont pas soin de leur réputation. S'il l'eut chérie cette réputation, comment, après avoir été couvert d'un ridicule ineffaçable par les LETTRES & MEMOIRES DU CHEV. D'EON, auroit-il eu assez peu de génie, pour augmenter le cours de cet ouvrage, en le rendant la base d'un procès criminel intenté au Banc du Roi contre son auteur ? Procès qui, quelqueait été son crédit, en forçant chacun à en connoître la source, a fait rire à ses dépens les juges, les avocats, l'auditoire & le public.

M. de GUERCHY débite dans le grand monde que les LETTRES ET MEMOIRES &c. dont toutes les pièces ont été légalisées par un Notaire public de Londres, auxquelles le Lord Maire & les magistrats de la cité de Londres ont

mis leur sceau , forment un LIBELLE FAUX ET ABOMINABLE composé contre lui. C'est un LIBELLE, *dit le Réquisitoire du Procureur général du Roi* ; qui ne se feroit pas attendu dès-lors à voir un énoncé des passages qui méritent cette qualification ? mais quelle erreur ! On n'ose pas même attaquer de *faux* le moindre passage. La vérité fait respecter chaque morceau. Sur quoi donc a tombé cette qualification odieuse ? Sur une dizaine de réflexions morales & politiques du discours préliminaire. On évite même, par une supercherie peu pardonnable, d'avouer à l'auditoire que ces réflexions, pour paroître criminelles, ont du être détachées, analysées, & dissequées en quelque façon, de manière qu'en suivant cette méthode il seroit difficile aux livres même les plus saints de se soustraire à un réquisitoire du Procureur général qui les tractât de *libelles*.

Nous ne nous arrêterons pas ici à donner le détail de cette procédure irrégulière, puisque nous ne prétendons y ramasser que les pièces authentiques du procès criminel intenté par le Chev. d'ÉON contre M. le Comte de GUERCHY : que cet ouvrage est postérieur de plus de neuf  
mois



mois aux injustices & aux crimes commis par l'Ambassadeur. D'ailleurs nous croions fermement que quand Mr. d'E o n a pris la plume , il n'a jamais eu intention de faire le panégyrique de son adversaire. Il est trop éclairé pour ne pas savoir qu'il ne faut jamais louer les hommes qu'après leur mort.

Or dans les circonstances où étoit le Chev. d'E o n , ce sont les vices qu'on attaque , & l'Evangile même en est un exemple. Quand Jésus-Christ traita les scribes & les pharisiens , d'*insensés* , d'*aveugles* , de *méchants* , de *fourbes* , d'*hipocrites* , d'*impudiques* , d'*adultères* , de *voleurs* , de *menteurs* , de *calomniateurs* , d'*imposteurs* , de *serpents* , de *sepulchres blanchis* , de *race de vipères* , certainement il n'avoit pas dessein de faire leur éloge. *On n'accusa point Jésus-Christ au Banc d'Hérode d'avoir débité des libelles* ; cependant ce que notre Seigneur a avancé n'a jamais été si bien prouvé que ce que le Chevalier d'E o n a démontré par ses LETTRES ET MEMOIRES. Il est dit simplement dans Saint Matthieu Chapitre 26 , que *les Princes des Prêtres & tout le conseil , cherchoient un faux témoignage contre Jésus pour le faire périr.*

L'hipocrisie reprochée aux scribes &  
aux

aux pharisiens est cependant une bonne chole, puisque c'est, comme on dit, un hommage que le vice rend à la vertu : mais quand des ministres ignorants se servent de l'autorité pour appuier leurs injustices, comment doivent-ils être regardés par tous les hommes instruits ? Le terme de BÊTES est-il trop fort ? & si ces ministres imbéciles se servent de la force & de la persécution pour faire régner leur ignorance & leur barbarie insolente, le terme de BÊTES FAROUCHES seroit-il déplacé ?

On ne peut attribuer qu'à l'intrigue & au grand crédit du ministère françois à Londres, la politique & la partialité que certain juge anglois (contre le cri général de cette nation juste & éclairée) a employé dans le procès suscité au Chev. D'EON au sujet de son livre. On lui a refusé en pleine audience contre toutes les loix & les usages reçus, le tems nécessaire pour avoir & faire venir ses témoins. *Écoutons le prétexte du tribunal & voyons si Themis s'est jamais servi de pareilles ressources.* Il y a quatre vingts ans ou environ, *dit-on*, que la même grace fut demandée & accordée ; les délais expirés, les témoins parurent & n'avoient rien à dire. Ainsi, *merveil-*

*veilleuse conclusion!* un criminel a gagné du tems par surprise, dont le tems doit être refusé à tout innocent. Un homme s'est rendu coupable: donc tous les autres le doivent être sans aucun examen ultérieur.

Par ce refus, qui parut scandaleux à tout l'auditoire, on vouloit ôter au Chev. D'EON, tous les moïens d'une juste défense. Le public éclairé vit avec plaisir qu'il en avoit jugé ainsi, lorsqu'il abandonna sa cause à tout ce que la prévention paroïssoit résolue de prononcer. Qu'on ose dire, après cela, qu'il regne autant de liberté en Angleterre que dans l'ancienne Rome. Mais quel contraste! Nous lisons en effet que, quand les juifs en foule demanderent la mort de *Saint Paul*. *Festus* leur répondit, *Ce n'est point la coutume des Romains de condamner un homme avant que l'accusé ait ses accusateurs devant lui, & qu'on lui ait donné le tems d'avoir ses témoins & la liberté de se défendre.*

Ces paroles sont d'autant plus remarquables dans ce magistrat Romain, qu'il paroît n'avoir eu aucune considération pour *Saint Paul*, n'avoir pour lui que du mépris, trompé par les fausses lumieres de la raison, puis qu'il lui dit à lui-même qu'il  
*etoit*

*étoit en démence, multæ litteræ ad insaniam convertunt.* Act. Apost. Cap. 26. v. 34.

FESTUS n'écouta donc que l'équité de la loi Romaine, en donnant sa protection à un inconnu qu'il ne pouvoit estimer, & il paroît donc clairement que le Juge Ecoffois, malgré son esprit très-subtil, a eu le malheur d'être aveuglé, séduit & trompé par les discours menfongers de M. de GUERCHY, sous ses propres crimes: il paroît qu'il n'a nullement écouté l'équité de la loi Angloise, en refusant sa protection, que dis-je? en ne gardant pas même un juste équilibre envers un homme aussi connu & aussi généralement estimé que le Chev. d'EON.

Socrate pardonna non seulement à ses calomniateurs & à ses juges iniques, mais il les pria de traiter un jour ses enfans de la même façon, s'ils étoient assez heureux pour mériter leur haine comme lui. M. d'EON, qui n'a de deffense que son courage, sa vertu & les crimes de son ennemi, qui a été traité & empoisonné comme *Socrate* en fait sans doute autant aujourd'hui.

Admirons sa générosité, mais quels sentimens s'élèvent dans les cœurs au tableau qu'offre le caractère de ses ennemis. De quel œuil le ministre & la nation angloise.

gloise doivent ils regarder l'action de M. de GUERCHY, qui, à son arrivée & à son premier début dans l'ambassade, choisit une cour aussi auguste que celle d'Angleterre, pour en faire le theatre de ses passions, pour tromper, jouer & compromettre les deux ministres de Sa Majesté Britannique, & les rendre eux mêmes acteurs dans des scènes indécentes de noirceur & de perfidie : lachons le mot, pour ouvrir & exécuter un complot de scélératesse & d'abomination contre l'illustre maison de BROGLIE, qui en depit de l'envie sera tant au jugement de l'étranger qu'à celui même des françois généraux, le heros de la patrie.

La Ruse la mieux ourdie  
 Peut nuire à son inventeur :  
 Et souvent la perfidie  
 Retourne sur son auteur

*La Fontaine.*

Quelle lacheté plus grande pour un *Lieutenant général* que d'emploier une main étrangere pour faire périr un *jeune Capitaine de Dragons* ! Quelle bassesse inouïe pour un *Ambassadeur* qui, sans pudeur, veut avec fureur & opiniâtreté perdre un *jeune Ministre*, vif à la vérité,

té, mais en qui la vertu, les talents, les lumieres & la prudence avoient devancé son âge ; & dont le plus grand crime étoit son attachement à la vérité, à son Roi, à sa patrie, & à ceux que cette dernière doit regarder comme ses véritables généraux.

Toute l'Angleterre, disons plus, toute l'Europe doit porter ses regards attentifs sur la reparation que la justice doit un Chevalier d'Éon : & on ne doute pas qu'elle ne lui soit faite aussi tôt que l'innocence & la vérité pouron approcher du trone de deux Rois aussi rivaux par leur puissance que par leur amour pour l'équité.

## I. L E T T R E

*de M. Treyssac de Vergy à Monsieur le  
Chevalier D'Eon.*

MONSIEUR,

**J**E vous ai donné les premiers moments de ma liberté. Je les ai employés à triompher de la délicatesse de l'amour-propre qui s'opposoit à mes vœux . . . . quel sacrifice ! . . . . pardonnez : j'ai hésité . . . . sans la certitude des malheurs, dont un ennemi trop puissant devoit vous accabler, vous n'étiez point justifié. J'ai gémi de votre position . . . hélas ! que n'étoit-elle moins cruelle ? . . . J'ai eu la foiblesse d'y être sensible ; j'ai écrit.

Je ne devine point comment les lettres, que j'ai eu l'honneur d'écrire & d'envoier à M. le Duc de Choiseul, se trouvent imprimées : quoiqu'il en soit, je les avoue, j'en suis l'auteur. La seconde confond M. de Guerchy, vous rend à l'estime générale ; jouissez-en : vous la méritez.

Apprenant que vous alliez être jugé, je me suis rendu à Londres, pour y jurer en votre faveur un *Affidavit*, \* dont je vous envoie une Copie écrite, signée & paraphée de ma main. L'Original en est déposé au *Banc du Roi*.

La

\* Terme de Jurisprudence en Angleterre, qui veut signifier Déclaration sous serment.

La probité seule m'a obligé à vous deffendre, vous ne m'en devez aucune obligation, j'ai fait mon devoir ; je suis satisfait.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

à Londres 13. Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

## R E P O N S E

*De Monsieur le Chevalier d'Eon à M. Treysac de Vergy Avocat au Parlement de Bordeaux.*

SI la probité vous a engagé, *Monsieur*, à dévoiler une partie du mystere d'iniquité qui tra-  
moit ma perte, la reconnoissance m'oblige à  
oublier tout le passé, & à vous plaindre d'avoir  
été la victime de votre crédulité & de ceux qui  
ont cherché à la surprendre. Souvenez-vous des  
dernieres paroles que je vous dis le 27. Octo-  
bre 1763. „ Si vous me prouvez, M. de Ver-  
gy, que vous êtes un honnête homme, je serai  
„ le meilleur de vos amis.” Vous avez satisfait  
à cette obligation, je vous tiens dès ce moment  
ma parole.

Je



Je suis en conséquence très sincèrement,  
*Monfieur*, votre très-humble & très-obéissant  
 Serviteur.

*Signé*

LE CHEVALIER D'EON.

Londres 18. Novemb. 1764:

---

### III. L E T T R E

*De M. Treysfac de Vergy à Monseigneur le  
 Duc de Choiseul &c. &c. &c.*

MONSEIGNEUR,

**M**On respect pour la Cour de France & pour le choix de M. le Duc de Praslin, ne m'auroit jamais permis de faire connoître M. de Guerchy, si son Excellence m'eût secouru dans des disgraces qui n'avoient été amenées que par Elle & pour Elle. Je lui avois demandé, dès le commencement de mes malheurs, de paier ma dette & de me faire repasser en France, m'obligeant alors sous ma parole d'honneur & à ces conditions de ne parler jamais. Son Excellence me refusa: Elle s'imagina qu'en me brouillant avec ma famille & mes amis, & ne trouvant conséquemment aucun moien de sortir de ma prison, j'y mourrois d'impatience ou de besoin. Cette idée se fortifia par son amour pour Por. Les craintes qu'Elle me fit donner de m'exiger du Roi d'Angleterre lorsqu'Elle fit enlever ma premiere Lettre aux François, lui

paru-

parurent suffisantes pour fixer ma discretetion. En effet qu'avoit-il en apparence à redouter d'un homme sans argent, sans ressources & qui s'étoit montré d'une foiblesse extrême, à la menace d'être remis entre les mains de *M. de Guerchy*? Les maux que j'ai soufferts sont inexprimables. J'ai vécu dix mois de la charité de quelques gens honnêtes. Cependant quelque horrible que fut ma situation, je me suis constamment refusé aux offres de beaucoup de partisans de *M. D'Eon*, qui m'ont souvent proposé ma liberté si je voulois le justifier. Je l'ai écrit à *M. de Guerchy* à la fin de Juin & au commencement de Juillet, offrant de lui en prouver la vérité par le nom des gens, qui étoient venus me parler. Son Excellence, qui connoissoit la noblesse de mon caractère par mes refus à la servir, se persuada sans doute que je pouvois pardonner à mon ennemi & le défendre. Elle m'amusa conséquemment près de douze jours par des espérances flatteuses; & , quand Elle se crut assurée du jugement contre *le Chev. d'Eon*, & qu'Elle vit qu'il ne me restoit pas assez de temps pour me faire entendre, Elle me fit dire qu'Elle n'avoit rien à me répondre. C'est à l'humiliant d'une quête, Monseigneur, que je dois ma liberté, & c'est à ma liberté que *M. d'Eon* doit sa justification. Il n'étoit pas dans un cœur comme le mien de laisser perdre un homme d'honneur opprimé, lorsque je pouvois le sauver. C'est par ce seul sentiment que j'ai été décidé, Je me suis représenté tous les maux  
que

que je me préparois, en voulant être trop vrai : ils n'ont pu balancer ma probité ; & j'ai parlé. On peut m'accabler de chaînes & me donner la mort, tout cela est peu de chose pour un homme qui pense : mais attaquer mon honneur . . . . Ah ! MONSIEUR ; je n'y ai jamais manqué : c'est le seul bien auquel je dois toute ma sensibilité, & que l'on ne saura jamais m'enlever. Que votre Grandeur daigne s'instruire de mon caractère à *M. & à Mad. de Liré*, à *M. de la Morandière*, à *Mad. le Tourneur* ; qu'elle daigne écrire à Bordeaux où je suis né, on lui dira que j'ai aimé les plaisirs, le faste, la bonne compagnie, & que je leur ai donné mon tems, mon imagination & mon argent : on lui dira que j'ai été dupé mille-fois par la bonté de mon naturel. . . . Mais lui dira-t-on que j'aie commis une bassesse ? Non, non, *Monsieur* ; il n'est point une action de ma vie qui ne soit sans tâche & à l'abri de la censure législative. Que *M. de Guerchy* prouve que j'ai pu lui ressembler, dès lors je me tiendrai pour méprisable ; je permettrai que l'on me suive comme le fléau de la société ; je mériterai tous les noms que la certitude de ma scélératesse pourra me faire donner.

Je fis lundi dernier un *affidavit* au Banc du Roi contre *M. de Guerchy*, où je prouve par ses discours, les circonstances & mes serments, qu'il m'a ordonné d'*assassiner M. d'Eon*, en m'assurant que *l'opium*, qu'il lui avoit fait donner le vendredi 28. Octobre à diner, n'avoit rien pu

sur lui. Evénement public dans le tems, par les plaintes que fit *M. d'Eon* à son Excellence même d'avoir été empoisonné chez elle. *M. de Guerchy*, qui se condamne, répond à cela que je suis fou, que j'ai perdu l'esprit. Si je suis flatté du compliment, croiez, *Monseigneur*, que je suis fâché de ne pouvoir le lui rendre. Je parois publiquement à Londres, on me voit par-tout, aux promenades, aux spectacles, dans les caffés; cependant *M. de Guerchy* ne m'attaque point par la loi. Savez-vous pourquoi, *Monseigneur*, c'est que, par la loi du talion & la justice des Anglois, *M. de Guerchy* ne pouvant en aucune maniere me convaincre de fausseté, auroit l'honneur d'être pilorié & transporté, s'il m'accusoit de parjure. Je vous proteste, *Monseigneur*, que le dépit, la vengeance ou l'intérêt n'ont aucun empire sur moi. Je vois tout de sang-froid depuis long-tems, & je ne fais pas plus de crime à *M. de Guerchy* d'être ce qu'il est, que je ne vous fais un mérite de vous prêter en tout au bien général & de corriger des abus: quoiqu'en raison diverse vous concourez tous les deux à l'ordre & à l'harmonie préétablie dans ce bon univers. Je suis avec un profond respect.

MONSEIGNEUR,

*De votre Grandeur*

Le très-humble & les  
obéissant Serviteur

*Signé*

Londres 15 Novemb. 1764.

TREYSSAC DE VERGY,  
*Avocat au Parlement de Bordeaux,*

P. S. Vous êtes trop équitable, *Monseigneur*, pour chercher à vous tromper, sur le vrai de mon caractère: si je ne demande aucune grâce; il doit m'être permis de m'élever contre l'illusion & le préjugé.

---

## L E T T R E

*De M. Treyffac de Vergy à M. le Marquis  
de Liré à Paris.*

MONSIEUR,

LA noblesse de votre caractère me rassure sur les questions qui pourront vous être faites par *M. le Duc de Choiseul*. Ma façon de penser vous est connue, je me flatte que vous daignerez me rendre justice. Je suis libre depuis un mois & j'ai éclairci, *dans une lettre à M. le Duc de Choiseul* qui se trouve imprimée & publique à Paris, un mystère d'iniquité qui fait frémir: Je me suis cru obligé par honneur à me justifier; ainsi que le *Chev. d'Eon*, que le crédit de son ennemi alloit accabler. J'ai obéi à la probité, elle m'a fait un devoir de parler. Si vous vous rappelez ce que j'ai eu l'honneur de vous dire souvent au sujet de *M. d'Argental*, vous y trouverez le fil de toutes ces manœuvres, dont le tissu & l'enchaînement ont produit des scènes aussi humiliantes pour la Cour de France. Le public & la justice sont pour moi: il ne man-

B 2

que-

quera à ma gloire que celle de la continuation  
de votre estime & de votre amitié.

Je suis avec respect ;

MONSIEUR,

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

Londres 18. Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

---

L E T T R E

*De M. Treyssac de Vergy à M. le Comte  
de la Moraniere à Paris.*

Vous n'oublierez pas, *Monsieur*, que vous  
m'avez aimé & estimé, dans la maniere dont  
vous rendrez compte de mes sentiments à *M.  
le Duc de Choiseul*, s'il vous en demande un  
exact. J'en suis plus digne que jamais par l'es-  
fort généreux que je viens de faire pour justi-  
fier mon ennemi. Ce sont de ces traits dans  
mon caractère, qui ne vous étonneront pas :  
ils sont en grande partie votre ouvrage. C'est  
pour vous avoir connu, que je me crois aussi  
honorable.

Je suis pour la vie

MONSIEUR

Votre très humble & très obéissant  
Serviteur

Londres 18. Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

L E T

## L E T T R E

*De Mr. Treyssac de Vergy à M. le Tourneur à Vaugirard près Paris.*

**I**L y a un mois, *Monsieur*, que je suis libre, & j'ai eu aussitôt l'honneur d'écrire à *M. le Duc de Choiseul* au sujet de mon affaire avec *M. de Guersby*. J'ai justifié mon honneur & celui de *M. d'Eon*. Le hasard a rendu cette lettre publique: vous devez sans doute l'avoir vue. Le mystère s'est éclairci; & je crois, *s'il est quelque justice à Versailles*, que l'on m'y doit des *domagements* pour la perte de mon tems & les disgraces que j'ai essuïées. Si lors que j'eus l'honneur de vous voir le jour de Saint-Laurent 1763, vous m'eussiez reçu moins en politique qu'en ami & comme le gendre de votre femme, je vous aurois développé cette énigme, & vos conseils qui m'auroient été très utiles, m'auroient épargné bien des peines & des chagrins. Je crois que j'avois autant de droits à l'amitié & à l'estime de *Mad. le Tourneur* qu'aux vôtres: cependant pour une misérable raison d'argent & d'autres bagatelles réunies, le froid s'est mis entre nous. Qui est-ce qui y a donné lieu? une femme qui vous avoit trompé, & que j'ai eu la générosité de pardonner par mon attachement pour vous deux. Je ne crains pas, *Monsieur*,

*seur*, que vous outragiez mon caractère en aucun sens vis-à-vis de *M. le Duc de Choiseul*. De ce que vous m'accuserez d'avoir été un étourdi, & que vous direz vrai, vous ne vous permettrez certainement pas de me calomnier. Je ne vous demande aucune grace que celle d'être juste; dites de moi tout ce que vous voudrez, mais ne dites que la vérité: que *Mad. le Tourneur* ne me juge pas sur le portrait de *Mimi*, mais sur mon caractère. Si j'ai dépensé un bien assez considérable; ai-je jamais manqué par le cœur? Demandez le à *Madame*, demandez-le à tous ceux qui m'ont connu. Si j'ai fait quelques dettes, il y avoit des biens-fonds à Bordeaux plus qu'il n'en falloit pour les paier. Ce n'est pas ma faute si, depuis que je suis ici, on a laissé vendre pour 60000 livr. ce qui en valoit plus de 150000: je n'ai rien à me reprocher du côté de l'honneur, vous le savez; & c'est sur quoi vous devez répondre. La justice & le public sont pour moi dans mon affaire avec *M. de Guerry*. *Je saurai mépriser le danger & la mort pour soutenir mon honneur*, & je ne crois pas que ma famille ait jamais à me reprocher de l'avoir humiliée. Je ne vous demande pas de l'argent, vous en êtes trop amoureux. Je n'exige de vous & de *Madame* que ce simple intérêt que vous ne pouvez me refuser légitimement. Je ne vous demande rien qui ne soit conforme à la plus exacte vérité. Je souhaite que cette occasion nous réunisse, je le désire par un reste de tendres-



dressé; dont je n'ai jamais eu la force de triompher, pour *Madame le Tourneur*.

MONSIEUR

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

Londres 18. Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

## II. LETTRE

*De M. Treyssac de Vergy à Monsieur le Chevalier d'Eon.*

MONSIEUR,

J'ai reçu la Lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 14. de ce mois. J'accepte l'amitié que vous daignez m'y promettre, & *je me ferai une gloire de la mériter par ma conduite & mes sentiments.* „ Les moments où „ je vous ai rendu justice sont les plus beaux „ de ma vie.” Après m'être égaré par la fraïeur du despotisme de son Excellence, je me suis retrouvé dans ma vivacité à vous justifier. J'ai repris mon caractère, en jouissant de ma liberté. Ce n'est pas que je n'en eusse eu plusieurs éclairs dans les ennuis de ma solitude; *mais que peut un esclave contre un tyran qui prendroit le droit au premier mot d'appesantir ses*

*châtaines.* Croïez vous que Rousseau nous eut donné sa lettre à Christophe de Peaumont, s'il eut été dans les horreurs du Châtelet ? Non, ce hors de propos n'auroit pas été digne d'un Sage.

Je viens d'apprendre que *M. de Guerchy*, jugeant de moi par lui, se flatte de me séduire par des offres, & de m'empêcher conséquemment de paroître devant vos juges à Westminster. Comme il a eu dans toutes les actions de sa vie un respect extrême pour ce beau vers Latin :

*Quis, nisi mentis inops, oblatum respuat aurum ?*

il se persuade que, par la vanité de ne pas me montrer en sot, je cesserai d'être estimable.

*Je suis prêt, Monsieur, à sceller de mon sang toutes les vérités que j'ai jurées.* Les propositions les plus avantageuses de la part de *M. de Guerchy*, seront de nouvelles insultes que je ne pardonnerai jamais. J'ai ordonné que ma porte fut fermée à tout homme connu pour appartenir à l'hôtel de France, ne voulant en aucune manière m'exposer à des humiliations aussi cruelles.

*Contré le vrai des faits, peut-il être une excuse ?*

Non *Monsieur* : c'est ce qui désolant *M. l'Ambassadeur*, lui a fait imaginer la nécessité de faire sa cour.

J'ai

J'ai prié M. le Duc de Choiseul dans ma lettre du 15 de ce mois, de s'informer de mon caractère & à Bordeaux où je suis né, & à Paris où j'ai vécu très long-tems. Je ne crains rien de ces recherches, elles en établiront mieux l'éloge de ma façon de voir, de penser & d'agir.

*Je ne reste à Londres que pour l'honneur de vous y être utile, & la gloire d'y soutenir & de prouver ce que j'ai avancé. Je serai charmé que tout cela se termine bientôt, mes affaires & ma bourse m'ordonnant une vie plus tranquille & de moins de dépense.*

Je suis pour la vie avec un attachement inviolable & respectueux.

MONSIEUR

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

20. Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

### III. LETTRE

*De M. Treyssac de Vergy à Monsieur le  
Chevalier d'Écu.*

MONSIEUR

M'étant plus attaché à remplir mon premier  
Affidavit de faits, que de leur donner un liai-

B 5

son,

fon, qui me paroiffoit inutile dans mon ignorance de la loi d'Angleterre; *j'en fis & jurai un nouveau mardi dernier où tout eft fuivi, conftaté & prouvé de la maniere la plus claire.* „ Je „ l'aurois figné de mon fang, fi l'ufage l'eut „ permis. C'eft mon teftament de mort, il „ eft libre & l'effet de mon Zele pour la ju- „ tice, & de mon amour pour la verité.”

J'ai l'honneur de vous en envoyer une copie Signée de ma main, *ne varietur.*

Je fuis fatisfait, fi cette juftification, en éclairant l'Europe fur les crimes de votre ennemi, vous fait eftimer de deux Princes juftes & bien faifants, que l'intrigue & la malignité ont prévenus contre vous.

Je fuis avec refpect

MONSIEUR

Votre très humble & très  
obéiffant ferviteur

Londres 29 Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

## I V. L E T T R E

*De M. Treysfac de Vergy à Monseigneur le  
Duc de Choiseul.*

MONSEIGNEUR,

N'Allez pas vous écrier que je suis un importun pour paroître devant vous trois-fois dans un mois. Les lettres d'un galant homme méritent mieux votre tems que les *dépêches à la Guerchy*. Cette impatience annonçeroit de la partialité, & votre gloire en souffriroit. Il faut, malgré vous, que vous soiez juste & que vous m'écoutiez. Il ne vous est point donné de pouvoir vous décider par la politique, lorsque l'honneur la contredit. Défaites-vous de votre caractère, devenez l'esclave des passions & des préjugés, alors on n'exigera rien de vous, vous serez méprisé. Je ne vous demande d'autre grace que celle d'être toujours vous-même, *vous êtes grand Seigneur : mais je suis citoyen*. Je rougirois de vous avoir loué, si vous cessiez de vous ressembler. Vous vous imaginerez peut-être que j'emprunte un air étranger pour vous paroître original, & vous aurez tort. *Le Comte de Morandiere* vous dira que je suis très naturel, & que, si je ne vous croïois pas digne de mon attention, je vous laisserois là. Je n'ai nul besoin de vos faveurs, je ne vous estime point parce que vous

êtes un grand homme. Vous me donneriez aujourd'hui l'enveloppe de *M. de Guerchy*, aux conditions d'avoir son réel, que je vous dirois sans détour, je préfère *d'être de Vergy & de mener la charue*. Je n'ai rien : mais je suis honnête. *M. de Guerchy a beaucoup : mais en est-il mieux ?* Demandez-le à Paris, où il n'est point aimé : demandez-le à Londres, dont il est la haine & l'horreur. Pourquoi a-t-il ce fort-là ? c'est que, quoiqu'un novice de 55 ans dans la carrière des affaires ; il est d'une expérience consommée dans l'art d'être méchant & scélérat : c'est qu'étant l'organe du Roi, il se dit supérieur à tout être qui sent, réfléchit & raisonne : c'est qu'étant Comte, Vicomte, Marquis & Ambassadeur Extraordinaire, il croit avoir en lui seul des droits incontestables aux égards & aux respects. Prétention absurde, *Monseigneur*, & qui donne un sel à l'épigramme & de l'expression aux sifflets. Sous toutes ces qualités réunies il se meut un individu de cinq-pieds & sept-pouces de haut, „ qui ne fait ni se battre, ni lire, ni écrire, „ ni tenir sa parole, ni apprécier les gens que „ par leur parfaite ressemblance avec ce qu'il „ est.” Quiconque s'en écarte est un imbécile, un fol ou un anglois. De-là sa confiance sans bornes dans un *Lescalier*, un *Chazal*, un *Bontems*, un... &c. gens, ou proscrits par la loi d'Angleterre, ou attaqués par elle. Pensez-vous, *Monseigneur*, qu'il soit fort honorable pour la Cour de France de voir auprès de son

son Ambassadeur à Londres un *Premier Secrétaire*, qui est dans le cas de recevoir tous les jours *cent-coups de canne*, sans qu'il puisse en demander raison à la justice ? Un honnête homme qui auroit un valet fripon le chasseroit sur le champ par respect pour son caractère. *M. de Guerchy* est d'un avis différent. „ Plus „ on me dira de mal de vous, *disoit-il à Lescailier*, plus je vous regarderai utile à mes „ affaires”. Quelles sont ces affaires *Monseigneur*, pour lesquelles il faut garder un coquin ? Est-il difficile de les deviner ? Il est une vertu dans le *Comte de Guerchy* extrêmement favorable aux progrès de nos manufactures ; il ne tient point à lui que les Anglois n'aient d'Etoffes, de Bas, de Rubans, de Meubles, & des pots de chambre, que les nôtres. Personne n'eut jamais plus d'adresse à tromper les douanes pour faire passer la contrebande. Son hôtel est une boutique ouverte, où l'Anglois mal éclairé sur ses propres intérêts, va porter son argent, & réduit par cette folie ses ouvriers à la mendicité. *Lundi dernier il a vendu pour 75000. liv. tournois d'Etoffe de soie, d'or & d'argent, de Velours, de Rubans & d'autres marchandises prohibées, & le lendemain pour 15000. liv.* C'est *Parmentier*, son premier valet-de chambre, qui est le *prête nom* & le premier garçon de la boutique. C'est-là un des grands biens de l'Ambassade de *M. de Guerchy*, il est vrai qu'il en tire des profits immenses, mais qu'importe puisque la patrie y trouve ses avantages ? A

l'humanité près , je vous le donne pour le plus digne Successeur de Mandrin. On m'a assuré que M. de Guerchy entend me faire des propositions qui m'engagent à ne point paroître au jugement de M. le Chev. d'Eon ; je vous proteste , Monseigneur , que , si son Excellence a cette indignité , je l'affiche sur le champ dans tous les papiers publics. Je soutiendrai la vérité jusques à mon dernier soupir. Il ne doit point y avoir de liaison entre un homme d'honneur & un scélérat , il vaut mieux mourir de besoin que de vivre à ce prix.

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

21. Novemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

V. LETÉ



## V. L E T T R E

*De M. Treyssac de Vergy à Monseigneur le  
Duc de Choiseul.*

MONSEIGNEUR,

QUE *Monsieur de Guerchy* soit un calomniateur, après avoir voulu se défaire d'un *Ministre Plénipotentiaire de France* par l'*Opium* & le *Poignard*, cela ne surprend pas. Un vice de plus ou de moins dans un grand corrompu est une misère à laquelle il ne réfléchit que pour en assurer le succès. Le système de tout méchant est fait de cette manière là ; où le vrai manque, l'artifice supplée. Le faux, *Monseigneur*, peut prendre à cent lieues de Londres, où *M. le Duc de Praslin* a intérêt de l'accueillir en faveur de son ami : mais ici, aussitôt saisi que donné, il ne sert qu'à redoubler l'indignation & le mépris du courtisan & du peuple. L'Anglois qui lit, voit & ne se prévient point, dit que *M. de G—y* est un coquin consommé ; il le dit avec cette même confiance que je parierois cent contre un, que la France prendra tous les avantages qu'elle pourra sur cette nation, avant que de lui déclarer la guerre.

*M. de Guerchy* répand quelquefois que la tête m'a tourné, quelquefois que je suis mort, quelquefois que le *de Vergy*, qui a fait un *Affidavit*  
con-

contre lui , n'est pas celui qu'il a dupé , & presque toujours que *M. d'Eon* a païé mes dettes. On l'écoute patiemment & poliment. Est-il sorti ? „ Il faut avouer, *s'écrie-t-on*, que son „ Excellence est dans un préjugé bien extravagant sur ses grands airs. Croit-elle que ces „ platitudes, qu'elle débite avec dignité , la „ justifient des crimes dont on l'accuse ? Il est „ très clair qu'elle n'a pas d'autre moïen de „ s'en deffendre ”. De cette conclusion générale quelle horreur sentie n'inspire point un caractère d'une aussi noire quoique stupide espèce ?

Je ne rougis point , *Monseigneur*, de devoir ma liberté à une quête : elle est une preuve qu'il est des cœurs sensibles , & que j'étois estimé. Pourquoi serois-je humilié de ce qui fait mon éloge & celui de l'humanité. C'est à *M. de Guerchy* à avoir des remords éternels, pour m'avoir abandonné dans mes malheurs, après les avoir fait naître. C'est à *M. & à Mad. le Tourneur* à rougir de ne les avoir pas réparés.

L'honneur, qui avoit dicté ma première lettre aux François, me décida à vous l'envoier dans le mois d'Octobre dernier. Je n'en ai changé que le titre, & l'expression qui lui étoit particulière. J'en affoiblis la force en ôtant tous les crimes de *M. de Guerchy*. Ils seroient encore ignorés, *Monseigneur*, si *M. de Guerchy* se fut persuadé que, dans un païs libre, la justice & la vérité l'emportent sur le crédit, les digni-

gnités & le pouvoir. Sa passion contre *M. le Chev. d'Eon* annonçant un ennemi implacable, décidé & altéré du sang d'un *citoyen honnête & vertueux*, je n'ai pu me taire. La probité, la religion.... ces vertus, *Monseigneur*, ainsi que les devoirs de l'homme à l'homme, sont si peu connus & respectés des grands Seigneurs, que je leur pardonne de prêter à la moindre bonne action les raisons les plus relatives au dépravé de leurs mœurs & de leurs sentiments.

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

Londres 2. Décemb. 1764.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY.

AFFIDAVIT DE M. P. H. TREYSSAC  
DE VERGY,

*Juré au Banc du Roi d'Angleterre  
le 27. Novembre 1764.*

**P**ierre Henri Treyssac de Vergy, Avocat au  
Parlement de Bordeaux demeurant de présent  
à Londres in *Brewerstreet* Paroisse S. James  
*Jure & fait serment sur les saints Evangiles,*  
comme suit, *savoir*

I. Que

I. Que *lui Déposant*, s'étant intimement lié à Paris avec le *Comte d'Argental*, auroit prié le susdit Comte d'interposer son crédit pour obtenir du Ministre de France un Consulat ou un Secrétariat d'Ambassade en faveur de *lui Déposant*.

II. Qu'en consequence, quelques jours avant le voiage de Compiègne 1763, le *Comte d'Argental* auroit dit à *lui Déposant*, qu'il rencontra aux Thuilleries: „ J'ai ( *c'est-à-dire, lui Comte*  
„ *d'Argental* ) parlé au *Comte de Guerchy* en  
„ votre faveur, ( *c'est-à-dire, en faveur de lui*  
„ *Déposant* ) vous êtes destiné à remplacer *d'Eon*  
„ qui est en Angleterre. Allez à Versailles  
„ mardi, je vous présenterai: je suis charmé  
„ de votre avancement. ”

III. Qu'en consequence, *lui Déposant* se rendit à Versailles ledit jour mardi, où le dit *Comte d'Argental*, qui sortoit du Cabinet de M. le Duc de Praslin, lui auroit dit en l'abordant:  
„ J'ai ( *c'est-à-dire lui Comte d'Argental* ) vu M.  
„ *de Guerchy*, rendez-vous ( *en parlant de lui*  
„ *Déposant* ) à une heure dans le Sallon d'Her-  
„ cule. ”

IV. Qu'en consequence, les *Comtes d'Argental & de Guerchy* aiant été exacts au rendez-vous, *lui Déposant* auroit été présenté audit *Comte de Guerchy* par le dit *Comte d'Argental*, lequel *Comte d'Argental* auroit dit au *Comte de Guerchy*, en parlant de *lui Déposant*: „ Voi-  
„ là. M. le Comte, M. de Vergy dont je vous  
„ ai parlé, je ne connois personne mieux en  
„ état:

„ état de remplacer *D'Eon*, & d'entrer dans  
 „ vos vues ( en parlant des vuës dudit Comte  
 „ de *Guerchy*.)

V. Qu'en consequence, sur la promesse que  
*lui Déposant* fit au dit Comte de *Guerchy* d'être  
 disposé à le servir, le dit Comte de *Guerchy* au-  
 roit répondu à lui *Déposant*. „ Je ne doute,  
 „ Monsieur; d'aucune maniere de votre zele &  
 „ de vos talents. Je m'en rapporte à M.d'Ar-  
 „ gental: mais, Monsieur, *il est bon de taire*  
 „ *cette conference*. Je me charge du soin de  
 „ ménager vos intérêts. *M. d'Argental vous*  
 „ *instruira mieux quand il en sera tems.* ”

VI. Qu'en consequence, *lui Déposant* aiant  
 continué, près de trois semaines, à voir le dit  
 Comte d'Argental, le dit Comte d'Argental lui  
 auroit enfin annoncé que *lui Déposant* devoit  
 se disposer à partir pour Londres, & cela sous  
 peu de jours.

VII. Qu'en consequence, *lui Déposant* aiant  
 demandé au dit Comte d'Argental, si *lui Dé-*  
*posant* ne verroit pas auparavant Messieurs de  
*Praslin* & de *Guerchy*, le dit Comte d'Argental  
 auroit répondu à *lui Déposant* que le premier é-  
 toit accablé, obsédé, que *lui Déposant* ne pouvoit  
 le voir: que quant au second ( c'est - à - dire le  
 Comte de *Guerchy* ) il devoit suffire à *lui Dé-*  
*posant* que le dit Comte de *Guerchy* lui portât  
 à Londres ses Lettres de Secrétaire d'Ambassade,  
 que *lui d'Argental* verroit le dit Comte de *Guer-*  
*chy* & que *lui Déposant* devoit revenir dans  
 deux jours chez *lui Comte d'Argental*.

VIII,

VIII. Qu'en consequence, *lui Déposant* croit fermement, d'après la connoissance qu'il a du dit Comte de *Guerchy*, que, si le Comte d'*Argental* fit alors difficulté de faire trouver de nouveau le dit Comte de *Guerchy* avec *lui Déposant*, c'est que le dit Comte d'*Argental* appréhendoit que *lui Déposant* ne pénétrat trop les intentions du dit Comte de *Guerchy*, auquel Comte de *Guerchy* le dit Comte d'*Argental* ne croioit pas devoir attribuer assez d'esprit pour empêcher que *lui Déposant* ne le pénétrât.

IX. Qu'en consequence *lui Déposant* s'étant rendu le sur lendemain chez le dit Comte d'*Argental*, il auroit deviné le rôle qu'on destinoit à *lui Déposant* à travers cent détours & équivoques dont se servit le dit Comte d'*Argental*.

X. Qu'en effet, le dit Comte d'*Argental* auroit abordé *lui Déposant* par ces mots. *J'ai répondu, Monsieur, de votre discrétion à M. de Guerchy: Je l'ai assuré que vous vous prêteriez à ses projets, & que, suivant les circonstances, vous vous serviriez aussi bien de l'épée que de la plume.*

XI. Qu'en consequence, *lui Déposant* auroit répondu en riant qu'il ne voïoit pas qu'un Secrétaire d'Ambassade eût besoin de la *premiere* (*lui Déposant* entendoit l'épée).

XII. Qu'en consequence, le dit Comte d'*Argental* auroit repris: *Vous ne le ferez peut être pas, M. (c'est à-dire, vous ne ferez peut-être pas Secrétaire d'Ambassade,) quand il naîtra telle situation qui vous la rendra nécessaire.*

XIII.

XIII. Qu'en conséquence, *lui Déposant*, aiant demandé que le dit *Comte d'Argental* lui expliquât ce militeire, le dit *d'Argental* auroit demandé à *lui Déposant*: Connoissez-vous M. d'Eon? & que *lui Déposant* aiant répondu négativement, le dit *Comte d'Argental* auroit ajouté, la Cour en est mécontente.

XIV. Qu'en conséquence, *lui Déposant* aiant demandé s'il auroit quelque instruction particulière au sujet du dit *S. d'Eon*, le dit *Comte d'Argental* auroit répondu. *Il faut qu'il* ( il parloit du *S. d'Eon* ) *soit perdu*.

XV. Qu'en conséquence, *lui Déposant* aiant objecté que le *S. d'Eon* étoit perdu, puisqu'il déplaisoit à la Cour, le dit *d'Argental* auroit repris: *Ce n'est pas cela . . . c'est autre chose*.

XVI. Qu'en conséquence, *lui Déposant* aiant témoigné qu'il n'entendoit rien à ces mots entre coupés, le dit *Comte d'Argental* auroit ajouté, *il faudroit qu'il* ( c'est-à-dire le *S. d'Eon* ) *eut des torts si frappants . . .*

XVII. Qu'en conséquence *lui Déposant* aiant demandé comment les faire naître? le dit *Comte d'Argental* auroit repris: *Je n'en fais rien*.

XVIII. Qu'en conséquence *lui Déposant* aiant insisté pour qu'on lui parlât avec plus de clarté, le dit *Comte d'Argental* lui auroit dit qu'il croioit avoir été entendu; & que *lui Déposant* aiant repris que cela seroit difficile, le dit *Comte d'Argental* auroit répliqué d'un air impatient. *Eh bien, M, M. de Guerchy . . . Il*

*des ordres de deshonoré d'Eon : mais il faut une main étrangère & habile.*

XIX. Qu'en conséquence *lui Déposant*, ayant commencé à pénétrer le rôle qu'on lui destinoit, auroit repris : *Comment M. vous voulez qu'un homme qui est pour lui succéder (lui, c'est-à-dire au Chev. d'Eon) commette des bassesses.*

XX. Qu'en conséquence le dit *Comte d'Argental* auroit repris *Moi ! Monsieur, je ne veux rien. . . vous m'avez mal compris.*

XXI. Qu'en conséquence *lui Déposant* croit fermement que sa manière d'exprimer combien il étoit révolté du rôle qu'on lui destinoit, *décida des lors sa perte ; & que si on se servit par la suite de lui Déposant, on ne doit l'attribuer qu'à la nécessité de ne point communiquer à d'autres un pareil projet.*

XXII. Qu'en conséquence *lui Déposant* le croit d'autant plus fermement que la situation du *Comte d'Argental* le lui fit mieux sentir. *En effet que le dit Comte observa alors une silence de près d'un quart d'heure, après lequel s'étant levé & ayant fixé lui Déposant, le dit Comte d'Argental auroit dit : J'ai cru, de Vergy, que vous aviez de l'ambition, & que l'on pouvoit compter sur vous.*

XXIII. Qu'en conséquence *lui Déposant* ayant assuré le dit *Comte d'Argental* qu'il ne s'étoit point mépris : mais que *lui Déposant* ne s'écarteroit jamais de ce que *lui Déposant* devoit à son honneur & à sa famille, le dit Com-



*le d'Argental* auroit répliqué à *lui Déposant*. Mais on ne vous oblige point de faire rien d'indigne de vous. Prêtez vous seulement aux occasions, & profitez en honorablement. Partez pour Londres, attendez y l'Ambassadeur, voyez-le à son arrivée. Le Secretariat est à vous : mais il faut le mériter. Vous avez de l'esprit, je me suis expliqué.

XXIV. Qu'en conséquence *lui Déposant*, ne paroissant pas encore décidé à se prêter à l'exécution du rôle qu'en lui destinoit, le dit *Comte d'Argental* auroit dit en riant à *lui Déposant*. Vous êtes un fou, de Vergy, que risquez vous ? Il ne vous en coûtera rien ; & pour vous prouver que je ne vous trompe pas, voilà de l'or pour faire votre voyage, combattez avec lui & réussissez.

XXV. Qu'en conséquence *lui Déposant* reçut l'argent & dit au dit *Comte d'Argental*. Quel sera mon traitement à Londres ; car vous ne vous êtes pas encore expliqué clairement sur cet objet.

XXVI. Qu'en conséquence le dit *Comte d'Argental* auroit répondu à *lui Déposant* : On vous donnera six mille-livres d'appointement, & l'entretien d'une maison décente.

XXVII. Qu'en conséquence *lui Déposant* auroit dit au dit *Comte d'Argental* que cet arrangement lui paroissoit contraire aux usages de la Cour de France qui n'en faisoit point de si avantageux à ceux qu'elle nommoit secrétaires d'Ambassade.

XXVIII.

XXVIII. Qu'en conséquence le dit *Comte d'Argental* auroit répondu à *lui Déposant* : que la Cour étoit maîtresse de ses graces & qu'elle faisoit des exceptions suivant les circonstances.

XXIX. Qu'en conséquence *lui Déposant* aiant promis au dit *Comte d'Argental* de partir : assura *M. & Mde. le Tourneur* qu'il devoit le rendre à Londres pour remplacer *M. d'Eon*, & leur communiqua le traitement qui avoit été promis à *lui Déposant* par le dit *Comte d'Argental*.

XXX. Qu'en conséquence de ce même départ *lui Déposant* écrivit le 10 Août à *M. de Sartines Lieutenant-Général de Police*, que *lui Déposant* partoît pour Londres pour y remplir une commission dont il avoit été honoré.

XXXI. Qu'en conséquence, sans que *lui Déposant* pût savoir comment sa nomination étoit devenue publique; *lui Déposant* en avoit reçu à Paris les compliments de toutes parts, auxquels *lui Déposant* n'avoit répondu qu'en s'en deffendant, pour remplir la parole d'honneur qu'il avoit donné de se taire.

XXXII. Qu'en conséquence *lui Déposant* se rendit à Londres, où étant arrivé au commencement de Septembre, il écrivit l'onzième du même mois au dit *Comte de Guerchy* en son hôtel rue S. Dominique à Paris, „ que, s'étant  
 „ présenté chez *M. le Chev. d'Eon* & en aiant  
 „ été reçu avec politesse, quoique *lui Déposant*  
 „ n'eût apporté aucunes lettres de recommanda-  
 „ tion

tion, lui Déposant lui avoit proposé de l'aider dans son travail ; que lui Déposant avoit donné à son offre tout l'air de l'intérêt & du naturel : mais que M. le Chev. d'Eon n'avoit point trouvé à propos de l'accepter, que lui Déposant en étoit fâché pour son Excellence, parce que, si M. d'Eon eût donné l'entrée de sa Secrétairerie à un François qu'il ne connoissoit pas, c'eût été une raison suffisante pour le disgracier, sans recourir aux autres moyens que son Excellence pouvoit avoir, & que lui Déposant ne connoissoit pas, lui Déposant ajoutoit que, M. d'Eon paroissoit très vif & que son Excellence devoit savoir que de pareils caractères, en s'effarouchant de l'ombre même du soupçon & de la tracasserie, donnoient une prise considérable à un ennemi plus réfléchi.

XXXIII. Qu'en conséquence, d'une visite que le nommé Chazal, Ecuier du dit Comte de Guerchy auroit faite à lui Déposant, lui Déposant auroit adressé à son Excellence une lettre du 13. Octobre 1763. pour être remise au sus dit Comte de Guerchy à Dunquerque, parce que le dit Chazal avoit dit à lui Déposant que le susd. Comte de Guerchy son maître passeroit quelques jours dans cette Ville.

XXXIV. Qu'en conséquence, dans la dite lettre, lui Déposant écrivoit au susdit Comte de Guerchy que „ lui Déposant avoit vu Chazal „ garçon déterminé qui ne s'effrayoit de rien ; que „ le dit Chazal préparoit des tracasseries à M. „ le Chev. d'Eon sans celles qu'il lui avoit déjà  
C „ fai-

„ faites ; que lui Déposant n'avoit point voulu  
 „ revoir ce Chazal dans la crainte d'être suspec-  
 „ té : que M. le Chev. d'Eon , ayant entendu dire  
 „ que lui Déposant étoit ici pour le remplacer ,  
 „ lui Déposant auroit fait ses efforts pour le de-  
 „ sabuser , en écrivant des lettres à Paris , dont  
 „ lui Déposant avoit prié le dit Chev. d'Eon  
 „ de se charger , & en feignant avec son hôte  
 „ d'avoir besoin d'Argent.

XXXV. Que lui Déposant jure que cette af-  
 fection de besoin d'Argent n'étoit qu'une feinte ,  
 puisque lui Déposant a dépensé plus de cent  
 guinées depuis le premier Septembre jusqu'au  
 dix novembre , quoique ses amis les plus inti-  
 mes à Paris crussent qu'il ne fut pas parti pour  
 Londres avec plus de quinze Louis.

XXXVI. Que lui Déposant peut en conséquen-  
 ce prouver cette Dépense sans que , pour les  
 articles y mentionnés , il ait été obligé d'emprun-  
 ter une seule guinée.

XXXVII. Qu'en conséquence de l'arrivée  
 du Comte du Guerchy le 1<sup>r</sup>. Octobre au soir ,  
 lui Déposant auroit écrit au dit Comte de Guerchy  
 le lendemain 18. que lui Déposant attendoit les  
 ordres du Comte de Guerchy.

XXXVIII. Qu'en conséquence de la lettre  
 du 18. écrite par lui Déposant au dit Comte de  
 Guerchy , le dit Comte de Guerchy envoya à lui  
 Déposant le dit Chazal son Ecuier vers le midi  
 du mardi 25 Octobre.

XXXIX. Qu'en conséquence des ordres re-  
 çus du dit Comte de Guerchy , le dit de Chazal

dit à *lui Déposant*. „ Son Excellence m'a chargé de vous dire qu'il étoit tems de paroître chez elle : Sciez y avant cinq heures du soir. „ M. d'Eon y dine, il n'y a point d'étranger.”

XL. Qu'en conséquence, *lui Déposant* auroit répondu au dit *Chazal* : cela est bien j'irai : mais pourquoi n'ai-je point eu de réponse plutôt ?

XLI. Qu'en conséquence, le dit *Chazal* auroit repris : *Sans doute que ce moment-ci est plus avantageux.*

XLII. Qu'en conséquence *lui Déposant* auroit demandé au dit *Chazal* s'il y avoit quelque chose de nouveau au sujet de M. d'Eon ? & que le dit *Chazal* auroit repris. *Il y a eu des tracasseries, des dégoûts, des menaces de la part de l'Ambassadeur ; cela va mal pour le S. d'Eon.*

XLIII. Qu'en conséquence, *lui Déposant* aiant demandé au dit *Chazal*, si *lui Chazal* croïoit que M. de Guerchy réussit à perdre le Chev. d'Eon, le dit *Chazal* auroit répondu : oh ! cela est décidé.

XLIV. Qu'en conséquence, *lui Déposant* auroit demandé au dit *Chazal* s'il concevoit le secret de cette affaire ? & que le dit *Chazal* auroit repris, *j'imagine que c'est un tripotage de jour, affaire de la Marquise.*

XLV. Qu'en conséquence, *lui Déposant* aiant avancé que cela lui paroïsoit ainsi, puisque, si M. d'Eon n'avoit que le malheur de déplaire, il suffisoit de le rappeler & de ne plus l'employer :

que le dit *Chazal* auroit repris. *Cela saute aux yeux : au reste ce n'est pas mon affaire*, l'Ambassadeur paie, il doit commander & c'est à moi d'obéir.

XLVI. Qu'en conséquence, lui *Déposant* ajouta. *Je m'en suis bien aperçu par la vivacité & l'indécence de votre conduite vis à-vis de M. d'Eon : à quoi le dit Chazal auroit répliqué en riant : oh ! tout cela s'honore par les ordres de son Excellence m'avoit chargé.*

XLVII. Qu'en conséquence, lui *Déposant* voulant de plus en plus connoître le fonds de toute l'intrigue, auroit dit au dit *Chazal*. *Mais pourquoi avoir été au-devant de votre Maître. Calais ? Ne pouviez vous l'attendre ici ?* A quoi le dit *Chazal* auroit répondu : *Il m'a paru nécessaire de l'aller prévenir, afin qu'il sût comment il devoit débiter à son arrivée.* Cela fait au mieux, car en arrivant il lui a fait une querelle d'Allemand, (c'est-à-dire à M. d'Eon) sur ce qu'il m'avoit chassé de sa table.

XLVIII. Qu'en conséquence le dit jour 15. Octobre, lui *Déposant* se seroit rendu chez le dit *Comte de Guerchy* qui, en sortant de table, auroit devancé la compagnie pour dire à lui *Déposant*. *Feignez, M. de ne me pas connoître d'Eon est ici, tout va bien, il ne faut plus qu'un prétexte.*

XLIX. Qu'en conséquence de la conversation vive qu'il y est alors entre M. d'Eon & lui *Déposant*, le dit *Comte de Guerchy* voyant qu'il son prétexte ne se présentait pas assez naturellement, & voulant aigrir les esprits, auroit dit  
ave

avec hauteur & répété: Finissez, M d'Eon, cela ne vous regarde plus, *cette affaire est à présent entre M. de Vergy & moi.*

L. Qu'en conséquence de ces paroles dudit *Comte de Guerchy*, le *S. d'Eon* se trouvant transporté de la plus vive indignation, auroit défié & menacé *lui Déposant*.

LI. Qu'en conséquence *lui Déposant* voyant qu'il étoit grossièrement joué par le dit *Comte de Guerchy*, & qu'ainsi que l'on avoit prévenu le *Comte d'Argental*, le dit *Comte de Guerchy* venoit de le mettre forcément dans la nécessité de se servir de son épée avant que d'être Secrétaire d'Ambassade, *lui Déposant* indigné auroit dit & répété au Chev. d'Eon. Vous ne savez pas, M. le fort qui vous attend en France, & que *lui Déposant* n'avoit prononcé ces derniers mots que pour donner au Chev. d'Eon quelque modération qui eut mis *lui Déposant* dans le cas, comme il étoit dans la résolution de découvrir au dit Chev. d'Eon tout ce complot d'horreurs & d'iniquités.

LII. Qu'en conséquence de cette querelle que le dit *Comte de Guerchy* avoit amenée & que *la raison politique de ses projets ne lui avoit pas permis d'assoupir*, *lui Déposant* se feroit rendu le jeudi chez le Chev. d'Eon, que *lui Déposant* en avoit fait avertir le mercredi.

LIII. Qu'en conséquence des suites de cette visite & de ce que *lui Déposant* avoit su que le dit *Comte de Guerchy* auroit envoyé quatre domestiques au Chev. d'Eon pour faire arrêter *lui*

*Déposant*, il auroit été allarmé, & dans sa juste défiance sur l'intention du dit *Comte de Guerchy* lui *Déposant* auroit cru devoir se rendre chez le Chev. *Fielding* pour y former sa plainte.

LIV. Qu'en conséquence de cette plainte le dit *Comte de Guerchy* & *Milord Sandwich* auroient envoié le S. *Jouvencel* Secrétaire du dit *Milord*, le vendredi à six heures du soir, pour supplier lui *Déposant* de cesser ses poursuites & de pardonner au Chev. d'Eon, attendu qu'il étoit décidément fou.

LV. Qu'en conséquence lui *Déposant* s'engagea à tout oublier; & que sur ce que le dit Sr *Jouvencel* dit à lui *Déposant* que le dit *Comte de Guerchy* feroit charmé de le voir, lui *Déposant* promit de se rendre chez Son Excellence samedi à midi.

LVI. Qu'en conséquence, lui *Déposant* s'étant rendu chez le dit *Comte de Guerchy* le dimanche jour samedi 29. Octobre, le dit S. de *Guerchy*, seul avec lui *Déposant* auroit badiné lui *Déposant* sur la peur qu'il avoit eue.

LVII. Qu'en conséquence lui *Déposant* avoit dit au *Comte de Guerchy*. Il ne tenoit qu'à votre Excellence de me l'épargner, en me faisant avertir de l'arrangement pris chez *Milord Hallifax* & que le dit *Comte* auroit répliqué vivement mais F . . . . . si j'avois voulu vous faire avertir, aurois-je eu besoin de faire tout ce tapage?

LVIII. Qu'en conséquence lui *Déposant* auroit répliqué. Je commence à présent à vous com-

pren-



prendre, *M le Comte* : mais ces gens que vous avez envoyés chez le Chevalier pour me faire arrêter me paroissent inutiles ; & que le dit Comte auroit repris : „ *Comment inutiles ! Ne voyez vous pas,*  
 „ *de Vergy , que , si d'Eon vous avoit fait ar-*  
 „ *rêter , il se faisoit une affaire avec le peuple ,*  
 „ *qui lui faisoit perdre toute considération à*  
 „ *Paris.*

LIX. Qu'en conséquence , de ce que lui *Déposant* témoigna à son Excellence , la crainte qu'il avoit que son aventure , ne se publiant que sur des ouï dire , ne pût lui faire tort à Paris , le dit *Comte de Guerchy* auroit dit à lui *Déposant* : *Pourquoi donc des ouï-dire ? il faut la publier , je vous soutiendrai.*

LX. Qu'en conséquence lui *Déposant* objecta au dit *Comte de Guerchy* qu'ayant donné sa parole à *Milord Sandwich* d'oublier cette aventure , *il ne pouvoit la publier sans une nécessité bien évidente.*

LXI. Qu'en conséquence de ces mots le dit *Comte de Guerchy* , après beaucoup de promesses pour s'assurer de la fidélité de lui *Déposant* ; & après l'avoir menacé de le perdre , si lui *Comte de Guerchy* en étoit trahi , auroit donné à lui *Déposant* les raisons de la nécessité de publier son aventure en ces termes.

„ *Comme M de Broglie a des amis & une par-*  
 „ *tie du peuple pour lui , on a à craindre que sa*  
 „ *disgrace ne cesse. Il est le protecteur de d'Eon.*  
 „ *On voudroit augmenter les ennemis du Ma-*  
 „ *réchal & les partisans de Soubise. Pour cela*

„ d'Eon est utile parceque de Broglie l'abandon-  
 „ nant certainement après ses extravagances à  
 „ Londres, d'Eon cherchera à s'en venger : Il  
 „ est ingrat & sera furieux. Il découvrira,  
 „ à n'en pouvoir douter, les motifs réels des res-  
 „ fus & de l'inaction du Maréchal à Minden &  
 „ de son engagement à Philinkshausen. Il ne  
 „ gardera point de mesures dans son ouvrage ; &  
 „ la France pourra revenir de son estime pour ce  
 „ général. Il faut qu'ils soient tous deux per-  
 „ dus & abimés. Vous voyez donc, de Vergy,  
 „ qu'il est nécessaire que vous écriviez & que  
 „ vous deshonoriez d'Eon, pour le brouiller a-  
 „ vec le Maréchal, auprès duquel on s'arrange-  
 „ ra à Paris pour le mettre au plus mal. C'est  
 „ là un des motifs de mon procédé avec d'Eon :  
 „ c'est une affaire d'état : il faut la bien con-  
 „ duire.

LXII. Qu'en conséquence, lui *Déposant*  
 convint de la nécessité qu'il y avoit d'écri-  
 re son aventure, mais témoigna qu'il ne pou-  
 voit se résoudre à le faire, avant qu'on eût  
 commencé à écrire contre lui, quoique le  
 dit *Comte de Guerchy* lui proposât de contrefaire  
 son stile, de ne point mettre le nom de lui *Dépo-*  
*sant* à la tête de l'ouvrage, afin qu'ainsi lui *Dépo-*  
*sant* put ensuite se répondre à lui-même  
*Déposant* : & que lui *Déposant* ajouta que le dit  
*Comte de Guerchy*, en païant, trouveroit aisément  
 une plume étrangère.

LXIII. Qu'en conséquence, le dit *Comte de*  
*Guerchy*, craignant de donner des soupçons à  
 lui

lui, répondit, que *lui Déposant* avoit raison & qu'il importoit peu que ce fût *lui Déposant* ou un autre qui mit les choses en train: que *lui Comte de Guerchy* verroit & parleroit à *Lescallier*, en ajoutant. „ Vous devez voir *Milord Sand-*  
 „ wick, paroissez très mécontent de moi. Je ne  
 „ veux me montrer en rien dans tout cela.  
 „ Priez *Milord* de m'engager à vous donner une  
 „ audience, dont vous soyez plus content.

LXIV. Qu'en conséquence, *lui Déposant* s'étant rendu le lendemain 30. Octobre, accompagné du *Docteur Hill* chez *Milord Sandwich*, se feroit élevé vivement sur la réception que le dit *Comte de Guerchy* auroit faite à *lui Déposant*, ainsi que *lui Déposant* avoit promis au dit *Comte de Guerchy*, & qu'en conséquence *Milord* lui auroit promis d'engager son Excellence à recevoir mieux *lui Déposant*.

LXV. Qu'en conséquence l'après-midi du même jour le *Docteur Hill* feroit venu, de la part de *Milord Sandwich*, dire à *lui Déposant*, que *lui Déposant* recevrait le lendemain une lettre d'invitation de la part du dit *Comte de Guerchy*.

LXVI. Qu'en conséquence le 31. Octobre 1763. le dit *Comte de Guerchy* auroit écrit, à *lui Déposant* pour le prier de se rendre chez le dit *Comte de Guerchy* vers les trois heures après-midi, parce que *lui Comte de Guerchy* avoit à parler à *lui Déposant*.

LXVII. Qu'en conséquence *lui Déposant* s'étant rendu chez le dit *Comte de Guerchy*, le

dit Comte n'auroit pas été rentré dans sa chambre à coucher que se trouvant seul avec lui *Déposant* le dit Comte de *Guerchy*, au milieu d'un rire immodéré se seroit félicité de l'amusement que lui donnoit une comédie aussi variée. La bonne foi de Milord Sandwich enchantoit le dit Comte, & lui *Déposant* devoit être bien flatté du glorieux de cette conquête.

LXVIII. Qu'en conséquence des difficultés que lui *Déposant* avoit faites au dit Comte de *Guerchy* le 29. précédent d'écrire le premier, le dit Comte de *Guerchy* auroit déclaré alors à lui *Déposant* que le nommé *Lescallier un des Secrétaires du dit Comte* avoit trouvé un *Auteur* qui écrirait : qu'ainsi lui *Déposant* devoit se disposer à répondre & à être vif au-moins.

LXIX. Qu'en conséquence de la permission que lui *Déposant* avoit reçue le 29. précédent, lui *Déposant* auroit remis au dit Comte de *Guerchy* trois lettres que lui *Déposant* adressoit à Messieurs de *Praslin*, de *Nivernois* & d'*Argental*.

LXX. Qu'en conséquence le dit Comte de *Guerchy* lut ces lettres, & voyant que lui *Déposant* y demandoit le *Secrétariat d'Ambassade de Londres*, comme l'ayant mérité, le dit Comte de *Guerchy* en auroit d'abord été surpris : mais qu'ensuite le dit Comte de *Guerchy* auroit consenti que les dites trois lettres fussent envoyées sans aucun changement, ce que lui *Déposant* auroit fait le dit jour 31. Octobre 1763.

LXXI. Qu'en conséquence, de la lecture que

que le dit Comte de *Guerchy* fit alors d'une quatrième lettre, que *lui Déposant* avoit aussi écrite à Mad. la *Marquise de Villeroi*, le dit Comte de *Guerchy* auroit engagé *lui Déposant* à ne pas paroître, dans cette lettre, aussi fermement sûr de la Secrétairie d'Ambassade de Londres: mais de s'adresser à cette Dame de façon à l'engager de demander cette place pour *lui Déposant*.

LXXII. Qu'en conséquence & pour calmer la crainte que cette réflexion auroit pu donner à *lui Déposant*, le susdit Comte de *Guerchy* auroit dit à *lui Déposant* que *lui Déposant* seroit nommé & présenté publiquement, dès que le S. d'Eon seroit hors de Salut, que cela ne seroit pas long, puisque dit le Comte de *Guerchy*. La mine est faite, il n'y a qu'à y porter le feu & elle s'en ira.

LXXIII. Qu'à la suite de cette conversation, le dit Comte de *Guerchy* auroit demandé à *lui Déposant*, si vous rencontrez d'Eon, que prétendez vous faire?

LXXIV. Qu'en conséquence, *lui Déposant* aiant répondu *Mais me battre sans doute M. le Comte*: le dit Comte de *Guerchy* auroit repris: Pourquoi donc vous battre? l'honneur ne vous oblige point à cela vis-à-vis d'un homme qui a voulu vous tuer; il faut l'assassiner; il faut l'assassiner.

LXXV. Qu'en conséquence *lui Déposant* s'étant écrié: Oh! pour cela, M. je ne le puis: Je basarderai ma vie, s'il est nécessaire; mais:

pour assassiner, *M le Comte* .... le dit Comte auroit repris avec la même vivacité : *Comment s'en de faire autrement ? Ce prétexte est bon , & le dit Comte de Guerchy auroit ajouté en se promenant , Qu'y a-t-il de meilleur ?*

LXXVI. Qu'en conséquence , *lui Déposant* voulant éloigner cette idée de l'esprit du Comte de Guerchy lui auroit représenté qu'il paroîssoit à *lui Déposant* plus convenable de faire enterrer le Chev. d'Eon dans l'hôpital des foux , puisqu'il avoit perdu l'esprit : à quoi le dit Comte de Guerchy impatienté auroit répliqué : *cela demande trop de démarches , cette tête me pèse , l'Opium n'a rien pu sur elle.*

LXXVII. Qu'en conséquence *lui Déposant* , quelque horreur que lui inspirât cette noble indifférence du Comte de Guerchy , auroit cru devoir prendre , pour sa propre sûreté , une partie de cet air d'héroïsme , & auroit répondu au dit Comte de Guerchy : *Cela me surprend , Mais car l'Opium est infailible & que le dit Comte de Guerchy auroit repris sur le champ : Cependant on lui en donna vendredi : mais , selon les apparences , Chazal en avoit ménagé la dose.*

LXXVIII. Qu'en conséquence *lui Déposant* avoit ajouté. *Il faut que cela soit : mais votre Excellence n'avoit elle pas à craindre quelque méprise : cela est arrivé très souvent ; & que le dit Comte de Guerchy lui auroit répondu : Oh ! je n'avois rien à craindre. D'ailleurs je ne disois pas chez moi : & que le dit Comte de Guerchy auroit tout de suite poursuivi en ces*

mots. *Eh bien , de Vergy , quelle est votre résolution ?*

LXXIX. Qu'en conséquence *lui Déposant* auroit dit : *Ma foi , M. le Comte , il est difficile d'en prendre , & que le dit Comte auroit repris : En vérité , de Vergy , vous n'êtes bon à rien , que diable avez vous à craindre ? Prenez votre tems , sur tout soiez seul & rendez-vous aussi tôt chez moi.*

LXXX. Qu'en conséquence *lui Déposant* auroit objecté au dit Comte *de Guerchy* qu'on disoit que *M. d'Eon* étoit très malade & que même il ne sortoit plus & que le dit Comte *de Guerchy* auroit repris. *Bon ! malade ! Il en a été quitte pour quelques convulsions. Il peut sortir , croïez moi.*

LXXXI. Qu'en conséquence de son indignation, *lui Déposant* avoit enfin déclaré, mais timidement, *M. le Comte , je ne puis que me battre : je suis fâché de vous déseoir.* Qu'alors perdant toute modération, le dit Comte *de Guerchy* auroit repris. *Morbleu , vous n'êtes qu'un sot , de Vergy.* Mon Dieu, à qui ai-je eu affaire ? *Vous savez mes secrets , prenez garde de me trahir , vous me connoissiez.*

LXXXII. Qu'en conséquence de ces mots du dit Comte *de Guerchy*, *lui Déposant* palit de fraieur & crut devoir y répliquer ; *Votre Excellence peut être assurée de ma discrétion.*

LXXXIII. Qu'en conséquence de tout ceci le dit Comte *de Guerchy*, après avoir révé quel-

ques moments , auroit dit à *lui Dépo'ant*. „ De  
 „ *Vergy*, venez diner avec moi samedi.

LXXXIV. Qu'en consequence le cœur de  
*lui Déposant* palpita, & *lui Déposant* crut de-  
 voir répondre à cette invitation; Mais, *M. le*  
*Comte*, ne m'avez-vous pas fait sentir que je ne  
 devois pas reparoitre chez vous, & que le dit  
*Comte de Guerchy* auroit répondu. Cela me pa-  
 roît à présent plus utile.

LXXXV. Qu'en consequence *lui Dépo-*  
*sant* promit, mais avec la ferme intention  
 de n'en rien faire, & *lui Déposant* eut alors la  
 liberté de se retirer de chez son Excellence,  
 d'où *lui Déposant* avoit eu vingt fois peur de ne  
 sortir jamais.

LXXXVI. Qu'en consequence des craintes  
 qu'avoit conçu *lui Déposant* de se trouver le sa-  
 medi exposé aux mêmes périls que le Chev d'Eon  
 avoit courus le vendredi précédent, *lui Déposant*  
 auroit écrit au *Comte de Guerchy* la lettre suivan-  
 te en datte du 3. Novemb. 1763.

MONSIEUR LE COMTE,

„ Je me persuade que les propositions que vous  
 „ m'avez faites d'assassiner M. d'Eon ne l'ont  
 „ été que pour m'éprouver. V. E. pense trop  
 „ noblement pour l'avoir exigé de bonne foi.  
 „ J'imagine que M. le Comte d'Argental ne  
 „ m'a pas peint à vos yeux sous un trait assez  
 „ noir pour me faire croire capable d'une pa-  
 „ reille



„ reille basse. *V. E. doit se plaire à mes ref-*  
 „ *fus , & j'espere qu'elle daignera ne me plus*  
 „ *parler ni presser sur cet objet. Je souhaite*  
 „ *que V. E. n'ait point de confident plus indiscret.*  
 „ Elle peut disposer de moi en tout ce que  
 „ l'honneur ne désavouera jamais. *Je crois*  
 „ *qu'il est bon qu'on ne me voye pas chez V. E.*  
 „ *Samedi*, à moins qu'elle n'ait des motifs nou-  
 „ veaux & plus relatifs au titre que je dois avoir.  
 „ Je suis &c.

LXXXVII. Qu'en consequence de cette let-  
 tre lui *Déposant* n'étant plus pressé & sollicité  
 sur cet objet par le dit *Comte de Guerchy* croïoit  
 en être oublié, lorsque le 13. Novembre 1763.  
 lui *Déposant* reçut un *Porteur* qui lui dit qu'un  
*Sécétaire du dit Comte de Guerchy* attendoit lui  
*Déposant dans le Parc S James sur les allées de*  
*derriere.*

LXXXVIII. Qu'en consequence, lui *Dépo-*  
*sant* s'y rendit & y trouva le nommé *Lescallier*,  
*Premier Sécétaire du dit Comte de Guerchy* qui,  
 en lui remettant une brochure, lui dit: *M. de*  
*Guerchy m'a chargé, M. de vous remettre cette*  
*Lettre imprimée à M. le Duc de Nivernois:*  
*Il se flatte que vous y répondrez, le plutôt qu'il*  
*vous sera possible.*

LXXXIX. Qu'en consequence, lui *Déposant*  
 ayant pris & lu le dit pamphlet, auroit deman-  
 dé au susdit *Lescallier*, quel pouvoit être l'au-  
 teur d'une *Brochure si mal écrite & aussi impu-*  
*dente?*

XC. Qu'en consequence, le susdit *Lescallier* auroit répondu à *lui Déposant* que cette *Lettre* à *M. le Duc de Nivernois* avoit été écrite par un nommé *Goudar*; auteur qui écrit & que l'on paie.

XCI. Qu'en consequence de la demande qu'en fit *lui Déposant*, le sus dit *Lescallier* auroit dit à *lui Déposant* la somme que le sus dit *Comte de Guerchy* auroit donnée au sus dit *Goudar* pour écrire cette *Lettre*, quoique *lui Déposant* ne se souvienne pas aujourd'hui de cette somme.

XCII. Qu'en consequence de la demande que le sus dit *Lescallier* auroit faite à *lui Déposant* que *lui Déposant* eût à répondre au plutôt, *lui Déposant* fit quelques difficultés, retenu par la juste crainte que lui donnoit la situation de ses affaires, si le *Comte de Guerchy* n'y suppléoit par sa protection & son argent, comme il le lui avoit promis

XCIII. Qu'en consequence, le sus dit *Lescallier* promit à *lui Déposant* de communiquer les craintes de *lui Déposant* au sus dit *Comte de Guerchy* qui certainement les dissiperoit ; & donna à *lui Déposant* la promesse de se trouver le lendemain au même endroit & à la même heure.

XCIV. Qu'en consequence le lendemain, comme *lui Déposant* se rendoit au Parc, il s'entendoit appeller, se retourna & vit le sus dit *Lescallier* qui l'assura de toute la protection du sus dit *Comte de Guerchy* & qui lui promit que  
le

*le sus dit Comte de Guerchy pourvoiroit à tous ses besoins.*

XCV. Qu'en consequence *lui Déposant* écrivit sa lettre à M. de la M.... & *que peu de tems après* M. d'Eon publia sa Notte le 1. Décembre.

XCVI. Qu'en consequence de cette Notte du Chev d'Eon les créanciers de *lui Déposant* l'aïant fait arrêter le 7 Décembre, *lui Déposant* assuré alors qu'il étoit trahi & joué par le dit Comte de Guerchy, puisque le dit Comte de Guerchy avoit observé un silence entier sur deux lettres que *lui Déposant* avoit écrites au dit Comte de Guerchy les 3 & 4 Décembre, *lui Déposant* auroit reproché au sus dit Comte de Guerchy les malheurs de *lui Déposant* & les perfidies que lui auroit fait le sus dit Comte de Guerchy dans sa lettre suivante en datte du 7 Décembre 1763.

MONSIEUR LE COMTE.

„ Je vois par votre silence dans mes mal-  
 „ heurs que j'ai été joué par V. E. Il m'est  
 „ impossible d'en appeller à la justice puisque  
 „ vous êtes grand Seigneur : *Mais Souvenez*  
 „ *vous que la même plume qui a peint M. d'Eon*  
 „ *saura le justifier* , & que je détaillerai à tous  
 „ les peuples les manœuvres indignes qu'on a  
 „ mis en jeu pour le perdre. *En publiant vos*  
 „ *promesses* , je publierai *ma sottise* , puisque j'ai  
 „ *été dupe* : mais que m'importe d'être humilié  
 „ *si*

„ *si vous êtes connu ?* On ignore que je suis ar-  
 „ *rêté, le mal est foible, il peut se réparer.*“

XCVII. Qu'en Consequence du silence que le dit *Comte de Guerchy* garda sur cette lettre, *lui Déposant* écrivit une lettre intitulée, Lettre aux François servant à la justification de M. d'Eon, & qu'y aiant employé le 8 & 9 Décembre, il écrivit cette *seconde lettre* au sus dit *Comte de Guerchy* en datte du 9 Décembre 1763.

„ Puisque V. E. s'obstine à n'être ni juste  
 „ ni généreuse & qu'elle oublie ses promesses  
 „ *je m'entête également à vouloir être vrai,*  
 „ j'en suis fâché : mais c'est vous qui le vou-  
 „ lez.“

XCVIII. Qu'en Consequence du silence ob-  
 stiné & perfide du dit *Comte de Guerchy*, *lui Déposant* fit un extrait de sa lettre aux François qu'il envoya au sus dit *Comte de Guerchy* & l'accompagna d'une *troisième lettre* dattée du 10 Décembre 1763 dont voici l'extrait.

„ Je dois me venger, me justifier & mettre  
 „ dans leur plus grand jour ce que j'ai été, ce  
 „ que je suis, & la cause veritable de la dis-  
 „ grace du S. d'Eon, & des humiliations que  
 „ j'ai éprouvées. *Un particulier qui se nomme*  
 „ *& que je ne nommerai pas m'assure de la pro-*  
 „ *tection déclarée de la part d'un des plus grands*  
 „ *Seigneurs de France, si en me vengeant, com-*  
 „ *je le dois, des torts que l'on m'a fait, je mon-*  
 „ tre V. E. sous le jour le plus defavorable...  
 „ *Il ne vous sera pas difficile de réussir, me dit-*  
 „ *on ... sur tout on me presse de justifier Mons.*  
 „ d'Eon,

„ d'Eon, qui sous un ministre plus habile, meil-  
 „ leur politique & moins prévenu contre lui se  
 „ seroit certainement conservé dans l'estime qu'il  
 „ avoit inspiré. C'est un fait qu'il est très fa-  
 „ cile de prouver ; & que je ne puis, même  
 „ dans ma colere contre lui, ne pas vouloir  
 „ éclaircir... Je demande donc à V. E si elle  
 „ veut que je me taise. . . Je vous fais par hon-  
 „ neur pour ma nation, le sacrifice des inté-  
 „ rêts les plus sacrés qui puissent & doivent  
 „ remplir le cœur d'un honnête homme. C'est  
 „ la preuve la plus forte qu'il m'est possible de  
 „ donner de ma modération, & de mon res-  
 „ pect pour les ministres de France... *J'envoie*  
 „ *un Extrait de ma Lettre aux François à V.*  
 „ *E. ou elle s'imprimera comme je l'ai faite,*  
 „ *ou point du tout.*“

XCIX. Qu'en conséquence de cette Lettre  
 au Comte qui disoit & ne disoit rien d'assez dé-  
 cisif, pour empêcher de la montrer, lui Comte  
 de Guerchy envoya la dite lettre au Chev Field-  
 ing qui trouva la dite lettre menagante & con-  
 séquemment contre la loi.

C. Qu'en conséquence du sentiment du Chev.  
 Fielding, le Comte de Guerchy porta ses plain-  
 tes de la susdite lettre à Milord Sandwich qui,  
 selon les apparences, n'ayant pas vu la dite  
 lettre, envoya à lui Déposant le Docteur Hill.  
 pour s'assurer de ce que cette lettre contenoit  
 réellement.

CI. Qu'en conséquence de la lecture de cette  
 lettre que lui Déposant fit au Docteur Hill n'y  
 trou-

trouvant rien de criminel , auroit assuré *lui Déposant* de la protection de *Milord Sandwich*

CII. Qu'en consequence d'une tracasserie aussi déplacée, qu'injuste *lui Déposant* voyant que le dit Comte de *Guerchy* étoit décidé à le perdre, *acheva sa lettre aux François, en changeant seulement de projet, lui Déposant* ne voulant pas paroître en public avoir aucune part à la chute du *S. d'Eon*, *lui Déposant* étant guidé par l'amour-propre qui ne permettoit pas à *lui Déposant* de se peindre comme un sot dont on s'étoit servi, ni de rétablir le *Chev. d'Eon* dans tous les avantages d'une innocence décidée.

CIII. Qu'en consequence de cette délicatesse mal éclairée, de *lui Déposant*, la *premiere lettre aux François* dont il avoit envoié un extrait au dit Comte de *Guerchy* & qui contenoit tous les faits, *te's que cet Affidavit les a racontés jusques à cet endroit*, fit place à une *nouvelle lettre aux François* où *lui Déposant* prouva d'une maniere invincible par le seul secours de la raison, le *premedité* & le *criminel des Demarches du dit Comte de Guerchy contre le dit Chev. d'Eon*.

CIV. Qu'en consequence *lui Déposant* auroit remis le 16. Décembre 1763. le manuscrit de cette lettre au *Sr. Haberkorn* imprimeur en *Grafton-street* pour être imprimé & publié mais qu'à peine le dit *Haberkorn* avoit achevé d'en imprimer la *premiere feuille* que *l'original de lui Déposant & les exemplaires en*

*auroient été enlevés par un crédit peu commun.*

CV. Qu'en conséquence de cet ordre tyrannique, qui donnoit des armes au vice contre la vertu opprimée, *lui Déposant* auroit écrit lettre sur lettre à sa famille afin d'en obtenir des secours & de se trouver en état par eux de faire parler la vérité.

CVI. Qu'en conséquence des remords qui ne cessoient de reprocher à *lui Déposant* la disgrâce du Chev. d'Eon, *lui Déposant* apprenant que le procès intenté au Chev. d'Eon alloit être jugé au Banc du Roi, auroit envoié au Comte de Guerchy un Gentilhomme nommé *Maquire*, pour porter de la part de *lui Déposant* une lettre au dit Comte de Guerchy, par laquelle *lui Déposant* déclaroit qu'il étoit tenté de justifier le Chev. d'Eon & qu'il ne pouvoit répondre de sa fermeté.

CVII. Qu'en conséquence le dit Sr. *Maquire* aiant rempli cette commission, auroit rapporté à *lui Déposant* que le dit Comte de Guerchy avoit reçu la lettre de ses mains & lui avoit fait dire de repasser le lendemain.

CVIII. Qu'en conséquence le dit S. *Maquire* s'étant rendu le lendemain chez le dit Comte de Guerchy, ce Comte lui avoit fait dire par un de ses gens qu'il pouvoit assurer *lui Déposant* que *lui* Comte de Guerchy enverroit à *lui Déposant* un de ses gentils hommes.

CIX. Qu'en conséquence de cette espérance, *lui Déposant* se tint tranquille mais que voyant, au bout de quelques jours, qu'il n'avoit

voit aucunes nouvelles , *lui Déposant* auroit pour une troisieme fois renvoïé le susdit S. Maquire au susdit Comte de *Guerchy* ( ce qui devoit être le samedi 7 Juillet autant que *lui Déposant* peut se souvenir ) & que le susdit Comte de *Guerchy* auroit fait dire au susdit Sr *Maquire* que le susdit Comte de *Guerchy* n'avoit aucune réponse à faire à *lui Déposant*.

CX. Qu'en consequence de cette réponse *lui Déposant* se seroit informé quelques jours après de l'état où étoit l'affaire du Chev. d'Eon, & auroit appris qu'elle avoit été jugée le lundi 9. Juillet 1764.

CXI. Enfin *lui Déposant* Jure & fait serment qu'il deffend le Chev. d'Eon uniquement par honneur & par conscience , sans y avoir été excité par aucun intérêt, que *lui Déposant* a écrit à M. le Duc de Choiseul, que *lui Déposant* a fait & juré cet affidavit de son pur mouvement : & ne voulant en conséquence avoir rien à se reprocher, il jure & fait serment que la substance de toutes les conversations ci-dessus est exactement conforme à la vérité, ne pouvant être aussi précisément sûr des mêmes termes qui ont pu être employés.

*Signé*

TRESSAC DE VERGY,

à côté est écrit

Sworn at my Chambers in serjeants  
Inn the 27<sup>th</sup> ay of November 1764.  
Before-me

*Signé*

J. VATES,

LE-



## L E G A L I S A T I O N

## D U

## P R E C E D E N T A F F I D A V I T.

E SOLOMON SCHOMBERG, de la Ville de Londres, *Notaire & tabellion public*, par autorité royale dûment admis & juré, *certifie* à tous ceux à qui il appartiendra, que l'*Affidavit*, ou la *déclaration sermentale* de PIERRE HENRI TREYSSAC DE VERGY, se disant Avocat au Parlement de Bourdeaux qui précède, est une vraie, exacte & fidele copie de son original, auquel, après l'avoir dûment & exactement collationé, je me renvoie; & je dit *Notaire certifie & atteste* en outre que serment, conformément aux loix de ce royaume fut administré au dit *Pierre Henri Treysac de Vergy* le 27 jour du mois dernier *en ma présence*, par le très-honorable *Joseph Yates* Chevalier, un des Juges du Banc du Roi de ce royaume, lequel, en confirmation du tout, y a pareillement mis & signé son nom *en ma présence*, de tout quoi acte aiant été requis de moi dit Notaire de la part de Monsieur le Chevalier d'Lon, j'ai octroïé ces présentes confirmées sous mon sceau & seing notarial, pour servir & valloir ainsi que de raison, Fait & passé à Londres

des ce dix jour de Décembre l'an de grace  
1764.

*Signé*

(L.S.)

In præmissarum fidem

SOLN. SCHOMBERG Not. Pub.  
1764.

## T R A D U C T I O N

DE L'AFFIDAVIT DE MONSIEUR  
RICHARD KIRVAN.

*Juré au Banc du Roi d'Angleterre le  
17. Novembre 1764.*

**R**ICHARD KIRVAN Ecuier, de la paroisse de S. James, dans la liberté de Westminster, Comte de Middlesex, fait Serment & dit que lui Déposant en l'an 1763 fit connoissance avec Treissac de Vergy; que M de la Morandier présenta le susdit Vergy à lui Déposant à Chail lot près Paris: & lui Déposant dit de plus que le susdit Vergy, aiant demandé à lui Déposant des lettres de recommandation pour Londres en conséquence lui Déposant lui avoit donné de lettres pour le Docteur Hill, le Docteur Shebeare, & M. Isidore Lynch Marchand de la cité. & lui Déposant dit de plus, que lui Déposant entendu à Paris plusieurs personnes féliciter le susdit de Vergy de ce qu'il alloit à Londres com-

*me Secrétaire de l'Ambassade de France, & que le susdit de Vergy affectoit de rire : & que le Déposant trouvant mauvais que le susdit de Vergy visitât l'Ambassadeur de France, ( le dit de Vergy aiant auparavant & constamment dit à lui Déposant que son intention étoit de rompre toute liaison avec la France & de devenir Anglois ) le dit de Vergy lui auroit dit qu'il étoit fort connu de M. de Guerchy & qu'il ne pouvoit s'empêcher de compter sur lui : & lui Déposant dit de plus que le susdit Vergy, le jour de son affaire avec le Chev. d'Eon, auroit dénoncé à lui Déposant une grande partie de l'indignation que lui avoit causé le Comte de Guerchy en envoiant quatre de ses domestiques à M. d'Eon : que le susdit de Vergy, un jour après sa dispute avec M. d'Eon, voulant aller chez l'Ambassadeur de France, dit à lui Déposant qu'il craignoit d'être enlevé, & que pour cela il laissa à lui Déposant un billet par lequel il déclaroit qu'il alloit à l'hôtel de l'Ambassadeur, afin que dans le cas où le dit de Vergy seroit enlevé, le public fût ce qu'il en devoit penser : Que, pendant quelque tems le susdit de Vergy auroit eu l'usage de se retirer le soir de la maison de lui Déposant de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dans la crainte que le susdit avoit d'être assassiné : que quelque tems après néanmoins, il assura lui Déposant qu'il seroit Secrétaire d'Ambassade de France, & lui Déposant dit de plus que le susdit de Vergy surprit infiniment lui Déposant, en lui disant un jour que sa dispute a-*

vec l: Chev. d'Eon feroit la fortune de lui sus-  
dit de Vergy: Que lui *Déposant* aiant fait re-  
marquer au susdit de Vergy que son discours étoit  
inintelligible, de Vergy l'assura que le tems l'é-  
clairceroit: que lui *Déposant* aiant fait remar-  
quer la contradiction qui se trouvoit, en ce  
qu'en même tems il craignoit d'être enlevé &  
la certitude qu'il marquoit de faire sa fortune,  
le dit de Vergy l'auroit assuré que l'*Ambassadeur*  
de France le recevroit très-favorablement; & sur  
ce que lui *Déposant* auroit répliqué; Comment  
diable cela peut-il être? le susdit de Vergy au-  
roit hésité, biaiisé & changé de matiere: & lui  
*Déposant* dit de plus que lui *Déposant* se ressou-  
vient parfaitement que ledit de Vergy, étant  
chez lui *Déposant*, y cacheta & mit l'adresse à  
trois lettres, dont l'une autant que lui *Déposant*  
peut se le rappeler; étoit pour le Duc de Praslin  
& une autre pour le Duc de Nivernois, & que lui  
*Déposant* se ressouvient parfaitement que dans un  
de ces lettres le susdit de Vergy demandoit le  
Secretariat d'Ambassade, comme l'aiant mérité;  
& que le Domestique de lui *Déposant* l'auroit  
assuré qu'il avoit mis les dites trois lettres à la  
grande poste.

Signé

à côté est écrit

RICHARD KIRVAN.

Juré dans ma chambre à l'hôtel  
des sergens le 17. jour de No-  
vembre 1764. Devant moi

Signé

E. WILMOT.

AFFI-

## A F F I D A V I T

DE M. JAQUES BRAILLARD,

*Juré au Banc du Roi d'Angleterre le 17.  
Novembre 1764.*

**J**AQUES BRAILLARD Maître Tailleur demeurant en *Castle Street*, Paroisse de S. Martin des champs, *Jure & fait serment sur les Saints Evangiles*, comme suit, *savoir*:

1. Que *lui Déposant* connoît le *Sr. Pierre Henri Treyssac de Vergy*, se disant Avocat au Parlement de Bordeaux, parce que, lui aiant été adressé par une de ses pratiques nommé M. *Richard Kirvan*, le dit *Sr. de Vergy* auroit occupé le premier appartement de la maison de *lui Déposant* depuis le 4. Septembre 1763 jusques au 7 Décembre 1763, *tems où lui Déposant fit arrêter le dit de Vergy pour dettes.*

2. Qu'aussitôt après être arrivé, le dit *Sr. de Vergy* auroit dit à *lui Déposant* que *lui de Vergy* tiendrait bientôt un rang distingué à *Londres*, que *lui de Vergy* étoit bien connu de M. *de Guerchy* qui devoit bientôt arriver, & que *lui de Vergy* seroit présenté en Cour.

3. Que le *S. de Vergy*, en sortant de chez le Comte de *Guerchy* le 25 Octobre 1763. auroit dit à *lui Déposant*, que *lui de Vergy* n'avoit pas été plutôt annoncé au dit *Sr. de Guerchy*

qui étoit prêt de sortir de table, que le dit Sr. Comte d'Guernsey auroit quitté la salle à manger le premier, seroit venu seul trouver lui de Vergy, & auroit dit à lui de Vergy en lui serrant la main. Feignez de ne me pas connoître ; d'Eon est ici : tout va bien.

4. Que lui Déposant, peu de jours après l'entrevue du Sr. de Vergy avec M. le Chev. d'Eon arrivé le 27. Octobre 1763. auroit vu un domestique à la livrée du Comte de Guernsey, qui auroit apporté une lettre du dit Comte au dit Sr. de Vergy par laquelle le dit Comte engageoit le dit Sr. de Vergy de se rendre en l'hôtel du dit Comte.

5. Que le dit Sr. de Vergy, appella alors lui Déposant à qui il montra la lettre, & qu'il quitta pour entrer en chaise à porteurs pour se rendre à l'hôtel du dit Comte.

6. Qu'au retour de sa visite, le dit Sr. de Vergy dit à lui Déposant ces paroles : Mon ami, mes affaires vont au-mieux. M. l'Ambassadeur m'a promis monts & merveilles. Je vais être secrétaire d'Ambassade, & l'affaire que j'ai avec d'Eon fera mon bonheur & mon avancement.

7. Que lui Déposant sait & a vu un écrit intitulé lettre aux François servant à la justification de M. d'Eon, composé par le dit Sr. de Vergy au mois de Décembre 1763.

8. Que le dit Sr. de Vergy auroit lu à lui Déposant la première feuille imprimée de sa susdite Lettre aux François servant à la justification de M. d'Eon ; & que le dit Sr. de Vergy auroit même

même donné à *lui Déposant* cette première feuille imprimée, si *lui Déposant* n'avoit cru devoir la refuser, dans la crainte que le dit *Sr. de Vergy* ne soupçonnât *lui Déposant* de l'avoir trahi, si *M. de Guerchy* venoit à en être instruit.

9. Que *lui Déposant* jure qu'il a *su du S. Haberkorn* Imprimeur dudit *S. de Vergy* que le *manuscript & les feuilles tirées de ce dit Ecrit*, Lettre aux François servant à la justification de *M. d'Eon* avoient été *saisis & enlevés de chez lui dit Haberkorn par autorité supérieure vers la fin de Décembre 1763.*

10. Que le 1. Septembre 1764. le dit *S. de Vergy* auroit dit à *lui Déposant* que, si *lui de Vergy* n'avoit pas cru avoir la place de *M. d'Eon*, il ne seroit jamais venu à Londres.

*Signé*

JAQUES BRAILLARD.

*Et à coté est écrit.*

Sworn at my chambers in serjeants  
Inn this 17. Day of November on  
the year our Lord 1764.

*Signé*

E. WILMOT.

## A F F I D A V I T

DE M. CH. M. D'EON DEMOULOIZE,

*Juré au Banc du Roi d'Angleterre  
le 17. Novembre 1764.*

**C**HARLES MAURICE D'EON DE MOULOIZE, Lieutenant au Régiment de Conti - Prince Cavalerie actuellement à Londres in *Brewer-street* Paroisse de S. James, *Jure & fait serment sur les saints Evangiles*, comme suit, *savoir.*

1. Qu'il connoît parfaitement le *S. Comte de Guerchy.*

2. Que le 4. Décembre 1763, le *dit Comte* écrivit à *lui Déposant* un billet d'invitation à venir chez lui

3. Que *lui Déposant* s'étant rendu en conséquence le dit jour 4 Décembre 1763 chez le sus dit *Comte* (après les premiers propos d'une durété & d'une hauteur extraordinaire que le dit *Comte* avoit tenus à *lui Déposant*) le suscit *Comte* lui auroit demandé *s'il étoit anglois ou françois?*

4. Que sur la réponse de *lui Déposant*, le susdit *Comte* lui auroit ordonné de Par le Roi de retourner en France dans deux jours, sous peine de perdre son emploi, & que, faute d'obeir, il le perdrait.

5. Que



5. Que *lui Déposant* aiant voulu répondre, le fus dit *de Guerchy* lui auroit dit qu'il n'avoit rien à entendre, & que *s'il n'obéissoit, il le regardoit comme criminel de leze-Majesté*, parce qu'il étoit attaché à *M. d'Eon qui étoit tel* par la conduite qu'il avoit tenue; & que *lui M. d'Eon étoit fou*; ce dont *lui Déposant* devoit s'être aperçu, & que *Milord Sandwich & Milord Halifax* l'avoient dit à *lui de Guerchy*, au moment de son arrivée à Londres.

6. Que *lui Déposant* n'aïant voulu reconnoître aucune folie dans *M. d'Eon*, parce qu'en conscience il ne le pouvoit pas, le fusdit *de Guerchy* auroit dit à *lui Déposant* que, si *lui Déposant* ne convenoit pas de la folie de *M. d'Eon*, *lui de Guerchy* ne pouvoit ajouter aucune foi à ce que pourroit dire *lui Déposant*.

7. Que le fusdit *de Guerchy* avoit demandé à *lui Déposant* *s'il ne savoit pas où étoient les papiers de la Cour*, & que *lui Déposant* auroit répondu. Mon cousin n'est point fou, *il ne les a point chez lui*; & que le dit *de Guerchy* auroit ajouté avec autant de surprise que de crainte: *Mais où sont-ils?*

8. Que sur la réponse de *lui Déposant*, qu'il connoissoit trop la prudence de *M. d'Eon*, pour ne pas juger qu'il auroit mis les papiers de la Cour hors de toute atteinte; le fusdit *de Guerchy* auroit repris: *Cela est bon, finissons, plus de réplique: je ne vous entends plus: vous partirez demain avec le courier, je vous donnerai dix louis:*

& qu'effectivement *lui Déposant* ne put pas dire un mot de plus au dit de *Guerchy*, parce que *lui de Guerchy* éconduisoit *lui Déposant* de sa chambre d'un ton furieux & d'un air menaçant.

9. Que cependant en sortant *lui Déposant* se feroit écrié en parlant au dit de *Guerchy* sur le pas de la porte de sa chambre: *Mais, Monsieur, en forçant M. le Boucher de partir, vous lui avez accordé plus de tems.*

10. Qu'à ces mots, le fusdit de *Guerchy* auroit répondu à *lui Déposant* cela est vrai: *Mais cela est différent; je lui ai donné quatre jours plus qu'à vous parce qu'il a des affaires, & qu'il lui faut du tems pour vendre ses habits, afin d'avoir de l'argent: mais vous songez à partir tout de suite; je le veux, je vous l'ordonne & je ne vous accorderai pas une heure de plus: que tout soit dit à ce sujet.*

11. Qu'après cette conversation, *lui Déposant* s'étant déterminé à rester en Angleterre puisque sa santé ne lui permettoit pas de partir, que ses affaires personnelles l'en empêchoient, qu'il avoit l'agrément du Roi pour y demeurer jusqu'à la fin d'Avût 1764. & que l'amitié & la reconnaissance qu'il devoit à *M. d'Eon* son cousin exigeoient qu'il y restât, *lui Déposant* retourna chez le fusdit de *Guerchy* le mardi 6 Décembre 1763.

12. Que le fusdit de *Guerchy* débuta par demander avec fureur, & avec un emportement peu commun à *lui Déposant* s'il partoît? sur quoi ayant reçu une réponse négative, fondée sur la mau-

mauvaise santé du dit *Déposant*, le susdit *de Guerchy* lui auroit dit. *Je ne vous crois pas. Je vous perdrai sans ressources. J'écrirai contre vous au Prince de Conti, au Duc de Choiseul, au Duc de Praslin, vous devez savoir que j'obtiendrai de celui ci tout ce que je voudrai.*

13. Que lui *Déposant*, outre sa santé, ajouta au susdit *de Guerchy* que ses affaires personnelles l'empêchoient de partir; & que d'ailleurs il avoit du Roi même une permission de rester à Londres jusqu'au 13 Août 1764.

14. Qu'en conséquence le dit *de Guerchy* auroit répondu, toutes les permissions du Roi, du Duc de Choiseul & tous autres ordres sont nuls, lorsque je parle & que le juge ainsi: & que lui *de Guerchy* auroit offert à lui *Déposant* de lui exhiber un ordre du Roi, & que lui *Déposant* ayant demandé à le voir pour y obéir sans délais, le susdit *de Guerchy* auroit traité cette demande légitime de lui *Déposant* de propos impertinens.

15. Que lui *Déposant* s'étant rejeté alors sur l'offre que le dit *de Guerchy* lui auroit dit, ne suis-je pas l'organe du Roi? vous mériteriez que je vous fisse sortir par mes gens.

16. Que lui *Déposant* à ces termes injurieux auroit marqué la juste indignation naturelle à tout officier contre pareil attentat: ce qui auroit radouci le susdit *de Guerchy*.

17. Que le susdit *de Guerchy*, changeant de propos, auroit dit à lui *Déposant*: ce n'est pas cela; vous avez eu des disputes avec votre

*Cousin*: (il parloit du Chevalier d'Eon) *pourquoi ne l'avez vous pas tué? il est fou.*

18. Que *lui Déposant* aiant allegué que le *Chevalier d'Eon* lui tenant ici lieu de Pere, il le regardoit comme tel; & *lui Déposant* aiant demandé au susdit de *Guerchy*. *Tueriez vous M. votre Pere?* Le susdit de *Guerchy* auroit répété: *pourquoi n'avez-vous pas tué votre cousin?*

19. Que le susdit de *Guerchy* aiant de nouveau à diverses reprises demandé à *lui Déposant*: s'il ne parloit pas? & *lui Déposant* lui aiant toujours répondu poliment: qu'il lui étoit impossible de partir, le susdit de *Guerchy* lui auroit finalement dit: *C'est fini: oui: je vous perdrai, je vous tiendrai ma parole & je ne vous regarde plus que comme Anglois.*

20. Qu'en consequence de cette derniere conversation du 6. Décembre 1763. le susdit de *Guerchy* auroit poussé sa persécution & sa vengeance avec une fureur qui n'a pas d'exemple, contre *lui Déposant*; que le dit S. de *Guerchy* n'auroit eu aucun égard à la mauvaise santé de *lui Déposant* qui l'empêchoit de partir; de ses affaires personnelles qui le retenoient à Londres, de l'Agrement du Roi que *lui Déposant* avoit par écrit pour y rester jusqu'au 13 Août 1764; de l'amitié que *lui Déposant* étoit forcé de marquer au dit Chev. d'Eon dans le tems où on conspiroit la perte du dit Chevalier.

21. Que le susdit de *Guerchy* auroit envoié le 25. Décembre 1763. Maréchal son domestique dans

dans la maison de *lui Déposant in S. Martin's lane*, pour remettre à *lui Déposant un paquet cacheté*, contenant la copie des lettres de *Casse de l'emploi que lui Déposant a dans le militaire* (datées de Versailles le 10. Décembre 1763.) lettres que le dit de Guerchy avoit donnée à *lui Déposant de perdre lui Déposant*. Le dit paquet contenoit aussi une lettre du dit de Guerchy à *lui Déposant*.

22. *Lui Déposant jure & fait serment* qu'il croit fermement que l'intention du S. Comte de Guerchy étoit de faire enlever dans ce tems les papiers du Chevalier d'Eon.

*Signé*

CHARLES MAURICE D'EON.  
DE MOULOIZE.

*à côté est écrit*

Sworn at my Chambers in serjeants Inn  
this 17. Day of November in the year  
of our Lord 1764. Before me

*Signé*

E. WILMOT.

T R A D U C T I O N  
DE L'AFFIDAVIT DE M. JAKUES  
DUPRE'

*Juré au Banc du Roi d'Angleterre le  
17. Novembre 1764.*

JAKUES DUPRE' Ecuier demeurant à Londres in Berkley Square Paroisse S. George, FAIT SERMENT SUR LES SAINTS EVANGILES Qu'il connoît parfaitement PIERRE GOUDAR *un écrivain mercénaire de la ville de Londres.* Que le susdit Goudar étant dans l'appartement de lui Déposant, lui a dit & l'a assuré plusieurs fois que lui Goudar étoit l'Auteur d'une lettre du Duc de Nivernois imprimée à Londres le ou environ le 29 jour d'Octobre de l'an 1763. contre le Chev. d'Eon Ministre Plénipotentiaire de France. Que lui Goudar avoit été engagé à écrire & payé, pour publier la susdite lettre, par le Comte de Guerchy, par le canal d'un nommé Lescallier Secrétaire du dit Comte de Guerchy. Que le susdit Goudar a fait présent à lui Déposant de quelques exemplaires de la susdite lettre. Lui Déposant dit de plus que le susdit Goudar a souvent assuré lui Déposant que lui Goudar avoit écrit & composé, par ordre & commandement spécial du susdit Comte de Guerchy un pamphlet imprimé le ou environ le 14. jour de Décembre 1763. &

& intitulé **CONTRE-NOTE** pour répondre à une Note publiée par le Chevalier d'Eon : pour laquelle *contre note* le dit Goudar *d'sin avoir été païé d'une manière tres crasseuse* par le susdit Comte de Guerchy : & que le susdit Goudar auroit fait présent à *lui Déposant* de quelques exemplaires imprimés de la susdite *Contra note* : & il dit *de plus* que le dit Goudar lui auroit positivement déclaré que *lui Goudar étoit l'Auteur* de l'Examen des Mémoires, Lettres &c. du Chevalier d'Eon Ministre Plenipotentiaire de France &c. Que *lui Goudar* avoit publié le susdit *Examen* &c. par l'ordre & commandement exprès du susdit Comte de Guerchy, pour laquelle le susdit Comte de Guerchy auroit païé à *lui Goudar* une certaine somme d'argent, du montant de laquelle *lui Déposant* ne peut se ressouvenir. Il dit de plus que le susdit Goudar lui a de même & diverses fois déclaré en différents tems que, *si le Chev. d'Eon avoit employé lui Goudar, il lui auroit été fort aisé d'écraser cette canaille*, savoir, les ennemis du Chev. d'Eon, & qu'il les auroit entièrement démasqués, & les auroit fait voir à l'univers entier sous leurs propres couleurs. Il dit de même que le susdit Goudar lui a déclaré positivement que *la Note* publiée par le Chev. d'Eon dans le mois de Novembre 1763. étoit l'écrit le plus modéré qui ait jamais paru dans de pareilles circonstances, & que, *si le Chev. d'Eon avoit emprunté la plume de lui susdit Goudar, lui susdit Goudar au-*

roit représenté les choses d'une manière plus forte & plus frappante.

*Signé*

J A Q. DUPRE,

*à côté est écrit*

Juré à ma Chambre en l'hôtel des  
fergens le 17 jour de Novembre  
dans l'année de notre Seigneur 1764.  
Devant moi.

*Signé*

E. WILMOT.

---

## A F F I D A V I T

DE M. LOUIS LAPEYRE,

*Juré au Banc du Roi d'Angleterre le  
17. Novembre 1764.*

**L**OUIS LAPEYRE Chirurgien Maître ez arts,  
demeurant *in Charch street St. anns Soho*, FAIT  
SERMENT.

1. Que *lui Déposant* auroit su positivement  
que M. le Boucher ci-devant Secrétaire de M.  
le Duc de Nivernois & du Chevalier d'Eon  
*n'étoit parti de Londres au mois de Décembre  
1763. que sur les ordres & menaces du Comte de  
Guerchy.*

2. Que le *dit le Boucher* avoit ordonné de  
partir sans délais, il avoit ajouté que, si le dit

*le*



*le Boucher* n'avoit point d'argent, il n'avoit qu'à vendre ses habits & nippes.

3. Que *M. DE LA ROCHETTE* avoit prêté cinquante-guinées au dit *le Boucher* pour faire son voiage commodément, dans une saison qui n'étoit guere propre à en faire entreprendre aucun.

4. *Lui Déposant* auroit eu connoissance dans le même tems des mêmes ordres de partir donnés par le Comte de *Guerchy* à *M. d'Eon de Mouloize*, & de toutes les invectives & les menaces qui avoient accompagné les dits ordres.

5. Que *lui Déposant*, en conséquence de ces ordres que la santé de *M. d'Eon de Mouloize* ne lui permettoit pas d'exécuter, lui auroit donné un certificat exact & circonstancié de sa situation pour l'envoier à *M. le Duc de Choiseul*.

6. Que *lui Déposant* auroit vu *M. d'Eon de Mouloize* charger *M. le Boucher* à son départ d'un paquet pour le *Duc de Choiseul*, dans lequel étoit inféré le susdit Certificat.

7. Que *lui Déposant* auroit été engagé le 23 Décembre par *M. d'Eon de Mouloize* à passer dans sa maison in *S. Martin's lane* que le dit *Sr. d'Eon de Mouloize* auroit montré au dit *La peyre* ses lettres de Cassé que le Comte de *Guerchy* venoit d'envoier.

8. Que *lui Déposant* auroit expédié à *M. d'Eon de Mouloize* un second certificat pour être envoié au *Duc de Choiseul* avec un duplicata du  
pre-

premier paquet par M. le Boucher & une nouvelle lettre & que le tout auroit été mis à la poste le même jour.

9. *Lui Déposant* assure qu'il auroit eu aussi connoissance que le même jour que le Comte de Guerchy écrivit à M. d'Eon de Moulouze & à M. le Boucher pour qu'ils passassent à son hôtel, il avoit envoié le même ordre à M. Nardin.

10. *Lui Déposant* assure qu'il auroit su dans *Forets Coffée bourse* du S. Goudar lui-même que c'étoit lui Goudar qui avoit composé la Contre-note: mais qu'il étoit en état de défaire tout ce qu'il avoit fait, & de démasquer & d'écrafer toute cette canaille qui poursuivoit le Sr. d'Eon.

*Signé*

LOUIS LAPEYRE.

*à côté est écrit*

Sivorn at my chambers in  
ferjeants Inn this 17 Day  
of November 1761.

*Signé*

Before me

E WILMOT.

## L E G A L I S A T I O N

DES CINQ AFFIDAVITS  
PRECEDENTS.

**J**E SOLOMON SCHOMBERG de la ville de Londres, *Notaire & Tabellion public* par autorité roïale dûment admis & juré, CERTIFIE & ATTESTE à tous ceux à qui il appartiendra, que les *cinq Affidavits* ou *déclarations sermentales* ci-jointes sont de vraies, exactes & fides. les copies dûment collationées par moi dit Notaire, avec les originaux dont le *premier* avoit été signé & juré par *Richard Kirvan* Ecuier le 17. jour de Novembre dernier, en présence du très-honorable *E. Wilmot* Chevalier, un des Juges du Banc du Roi de ce Roïaume. Le *second* signé & juré de même le dit jour devant le dit juge par *Jaques Braillard*, Maître Tailleur, le *troisième* signé & juré ledit jour devant le dit juge par *Charles Maurice d'Eon de Moulloize*, le *quatrième* signé & juré par *Jaques Dupré*, Ecuier le dit jour en présence du dit juge: & le *cinquième* enfin a été signé & juré par *La Peyre* Chirurgien le dit jour en présence dudit juge, *tous cinq bien connus de moi dit Notaire & gens bien dignes de foi.* JE DIT NOTAIRE certifie & atteste en outre que la *premiere Declaration* signée & jurée par le dit *Richard Kirvan* Ecuier; & la *quatrième* signée & jurée par  
le

le dit *Jaques Drupé* sont littéralement traduite des originaux Anglois & François, & que le nom (*E. Wilmot*) mis & signé au bas de chacune des *dites cinq Déclarations* originales est de la véritable écriture & signature de *Eardly Wilmot* Chevalier, un de Juges du dit Banc du Roi, de tout. quoi acte aiant été requis de moi *dit Notaire* de la part de M. le CHEV. d'EON, j'ai octroïé ces présentes confirmées sous mon sceau & seing Notarial pour servir & valoir ainsi que de raison. Fait & passé à Londres ce dix jour de Décembre l'an de grace 1764.

*Signé*

In præmissorum fidem

Soln. Schomberg. Not. Pub.

1764.

(L. S.)

## L E T T R E

DE M. TREYSSAC DE VERGY.

à M. de Sartines Lieutenant Général de  
Police à Paris.

MONSIEUR

**J**E n'aurai vraisemblablement rien à vous demander, votre crédit & vos faveurs ne seront

ront l'objet ni de mes prieres, ni de mon ambition. Je n'ajouterai jamais par mes importunités à la liste des protégés par un grand quel qu'il soit : cependant tel est mon respect pour moi-même, que l'estime d'un magistrat aussi vertueux, dans ce siècle d'intrigans & de corrompus est le bien, & sans doute le plus flatteur, que je sois jaloux d'obtenir. Les soins qu'exige une administration étendue & pénible, ne vous donnent pas le tems, MONSIEUR, de vous éclaircir sur tout objet qui lui est étranger. Vos moments ne peuvent se prêter à l'analyse d'un fait, dont vous ne devez pas être le juge : de-là vous ne recevez une vérité que sur la parole d'un grand, ou sur des ouï-dire, publiés par l'intérêt, la malignité & le mensonge. Ce n'est point au religieux & spirituel M. de Sartines à croire le mal sur des rapports aussi frivoles, sans s'être auparavant attaché à n'avoir aucun doute sur ce qu'on lui donne réellement pour tel. C'est pour avoir été, Monsieur, d'un scrupule continu sur vos jugemens, que j'ai droit de réclamer votre équité & votre vraie maniere de voir & de connoître. La partialité seroit un hois de propos dans un caractère aussi réfléchi & aussi juste. La postérité n'aura peut être que votre exemple, au-milieu de tant de ministres despotes & criminels, pour douter de cette dépravation générale ; ses mepris pour tous concitoïens dépendent de vous ; ne nous déshonorez pas par un relachement indiscret & passager de vos

ver.

vertus. Vos lumieres sur les moiens uniques  
 que les grands emploient aujourd'hui pour par-  
 venir aux honneurs & aux dignités, ne per-  
 mettent point à votre amitié & à votre liaison  
 avec eux, de vous faire illusion sur leurs foi-  
 bles & leurs vices. Vous sentez trop bien  
 que de certaines circonstances leur rendent le  
 crime nécessaire, & vous êtes assez sage pour  
 convenir avec les philosophes que vous ne ré-  
 pondriez pas de vous-même, si vous vous  
 trouviez dans les mêmes positions. Tout hom-  
 me qui prétendrait être vertueux dans toutes  
 les situations, où la fortune pourroit le placer,  
 seroit un imbécille ou un imposteur : C'est par  
 ma connoissance, MONSIEUR, dans les foibles  
 de l'humanité, & le mal entendu de la législa-  
 tion, que je pardonne à *M. de Guerchy* de  
 nous avoir trahis à Minden, d'avoir manqué  
 de parole à *M. le Comte de B.....*, d'avoir  
 été le vil complaisant de quelques gens en pla-  
 ce, d'avoir voulu assassiner & empoisonner un  
 citoyen honorable ministre de son Roi, & de  
 m'avoir laissé languir dans les horreurs d'une  
 prison, après m'avoir joué & dupé de la ma-  
 niere la plus indigne & la plus cruelle. Tout  
 cela est naturel dans un seigneur qui est gé-  
 néral par faction, courtisan sans amour pour  
 son Roi, citoyen sans attachement à sa patrie,  
 & ambassadeur sans la connoissance la plus  
 légère dans les intérêts des princes. Dans un  
 état pareil, la nature est sacrifiée, la religion  
 devient une plaisanterie, & les vertus dont la  
 loi

loi nous fait un devoir sont abandonnées au vulgaire. C'est d'après la fidélité de ce portrait MONSIEUR, que vous devriez juger entre *M. de Guerchy* & moi : mais comme votre charité est trop ingénieuse pour ne point en adoucir les traits, j'applaudis à votre indulgence. Je consens que vous ne vous décidiez sur les crimes dont j'ai accusé *M. de Guerchy*, que sur l'examen impartial de son caractère & du mien. Je suis né à Bordeaux & j'ai vécu à Paris : ma famille vous est connue, vous êtes lié avec plusieurs de mes amis ; il vous est aisé d'avoir un détail de ma vie. Si vous en trouvez une seule circonstance où j'aie manqué à l'honneur & à la probité ; dès lors *M. de Guerchy* & moi le criminel. Je ne demande point de faveur ; je me déclarerai coupable dès le moment que vous me déciderez tel. Vous me ferez grace, MONSIEUR, sur mon enthousiasme pour la bonne compagnie, en faveur de laquelle j'ai dépensé un bien considérable ; c'est un vice du hasard qui m'a donné du goût & une excellente éducation. Vous passerez également les folies dispendieuses de ma jeunesse ; elles n'ont fait tort à personne : puisque ce n'est pas ma faute, si un bien, plus que suffisant pour les paier, a été vendu dans mes malheurs par la générosité de mes ennemis quatre-mille-louis au dessous de sa valeur. Voyez l'homme, séparez-le de tous ces accidents absolument nuls à son être & jugez le. Si je désire, MONSIEUR, de paroître à vos yeux sans masque, afin d'en être  
mieux

mieux vu & connu, feroit-ce trop prétendre que d'exiger que vous ne voïez qu'un françois dans M. le Comte de Guerchy, Lieutenant-Général & Ambassadeur Extraordinaire. En prenant la balance, souvenez-vous, Monsieur, qu'il vaut mieux cesser d'être que de commettre une injustice. Il n'est que deux personnes à Paris, MONSIEUR, dont je sois ambitieux de conserver l'estime & l'amitié. M. le Marquis de Liré & M. le Comte de la Morandiere ont des droits sur mon cœur consacrés par le tems, le devoir & la reconnoissance, l'attachement d'un fils bien né pour son pere n'est ni plus juste ni mieux éclairé que le mien pour deux citoiens aussi vertueux. Ne m'enlevés pas, Monsieur, aux sentimens que j'e leur ai inspirés: surtout ne priez pas M. de la Morandiere de cesser la correspondance avec moi. N'ajoutez pas à mes disgraces, en m'ôtant un ami dont je m'honore; Vous qui êtes si sensible & si généreux, pourquoi deviendriez-vous mon persécuteur & mon tiran?

J'espere; MONSIEUR, que vous me continuerez les bontés dont vous m'avez honoré; j'en suis aussi digne aujourd'hui que lorsque vous daignâtes m'en assurer.

J'ai l'honneur d'être avec respect

MONSIEUR

Votre très humble & obéissant Serviteur

*Signé*

de Londres ce 4 Decembre 1764.

TREYSSAC DE VERGY.

EX.



## E X T R A I T

*de plusieurs papiers anglois depuis le 26 Novembre. jusqu'au 10 Decemb. 1763.*

**J**E ne comprends point par quelle fatalité, notre nation, si jalouse de sa liberté, garde le silence sur l'affaire qui s'est passée mardi 20 novembre dernier, chez le Révérend Docteur *Eddowes*, *yeoman almoner in scotland yard White hall*. Quel en est le motif? En est-il un raisonnable? ose t-on douter d'un attentat si public? Pour moi, en ma qualité d'anglois, de vrai citoyen, de fidele ami des loix de notre gouvernement, je me vois forcé à rompre ce silence scandaleux, & à vous dire (pour que vous le communiquiez au public, si non je m'en prends à vous) que l'affaire du Chevalier D'Eon intéresse très vivement toute la nation angloise, & qu'elle ne peut veiller avec une inquiétude trop attentive à toutes les persécutions qu'il essuie parmi nous, au déshonneur éternel de l'Angleterre, & au mépris de sa législation. Je fais incontestablement que, le jour qu'on cherchoit à prendre ce respectable gentilhomme par la force d'un *Warrant* laché par une autorité peu commune & inouïe même en france; (où les ministres d'Etat; pour assouvir leur rage & leurs passions, sacrifient par les voies les plus criminelles, tout à leur ressentiment & à leur ven-

vengeance.) Il s'agissoit de l'enlever pour le faire passer en France. *Whitte Hall* n'est pas loin de la rivière, un petit bateau étoit prêt pour le conduire à un vaisseau éloigné de vingt milles. Si ceux qui avoient ordre d'exécuter le *Warrant*, eussent trouvé le Chev. *d'Eon*, ils l'eussent emmené avec violence, au rapport de *Fergusson* & de *Bell* exécuteurs de cet ordre trannique, & auxquels on avoit offert cinq mille livres sterling pour cette exécution. Il y avoit alors trente coquins in *Scotland yard* & aux environs qui, sous prétexte de deffendre le *Chevalier*, auroient repoussé la cohorte, qui avoit ordre de paroître plus foible & de céder. Le *Chevalier d'Eon*, entre les mains de ces prétendus soutiens, devoit être conduit à bord de l'eau par ces scélérats, & transporté en France pour y être la victime innocente des crimes de ses ennemis. Ce seroit se seroit passé en Angleterre : je frémis & je me tais.

*Autre N. X. 3.*

Le public est dans la dernière perplexité de savoir aujuste à quoi s'en tenir par rapport à ce qu'on assure si positivement être arrivé en dernier lieu dans *Scotland Yard*. On a attendu avec la dernière impatience, d'un jour à l'autre, des détails ultérieurs de cette affaire. On est également surpris de n'avoir vu à ce sujet aucun avertissement, ainsi que de n'entendre pas dire qu'on prenne des mesures pour se faire  
donc

donner satisfaction au sujet des outrages reçus. Car, si la chose est telle qu'on la dit, on doit naturellement pour plusieurs raisons en être alarmé, & la principale est que le sanctuaire des loix s'y trouveroit lésé, & cela dans le tems même que la personne, qui étoit le principal objet des recherches, est en justice sur le fait dont on l'accuse & que conséquemment c'est à nos loix à en décider dans ce moment.

*Autre*

*Brito libertas* se plaint que, dans le tems que le Public se flattoit que la sentence de M. D'Eon alloit instruire l'Europe de la sagesse de nos loix, on forme contre lui un attentat qui, s'il est tel qu'on le rapporte, ne peut jamais se pardonner. Notre correspondant croit qu'un projet de cette nature mérite l'attention la plus sérieuse, & soutient qu'un homme, qu'on persécute pour avoir refusé d'agir contre son honneur, doit s'attendre à notre protection. Il témoigne ses craintes sur l'envoi d'un messager d'Etat à Paris & fait entendre que l'air impérieux & hautain du ministère de Versailles pourroit bien se glisser parmi nous. Enfin il ne cesse pas de se plaindre des abbréviations qu'il a trouvées dans les Gazettes au sujet de cette aventure extraordinaire. Voilà en gros la substance de la lettre de *Brito libertas*. Quoi qu'elle paroisse dictée par un vrai & digne attachement aux libertés anglicanes, & pleine de re-

E

spect

spect pour nos loix, nous n'osérions cependant, sans craindre de nous exposer à de facheuses suites, la donner telle que nous l'avons reçue dans son original.

*Autre No. 4.*

*Le Chevalier D'Eon* se voit poursuivi avec une vivacité qu'il n'avoit pas sans doute eu lieu de prévoir. Il en gémit sans se plaindre. Son cœur ne pouvoit lui en démêler le motif lorsque le bruit public l'instruisit qu'il devoit s'attribuer à une lettre injurieuse & anonyme, adressée à *Milord Mansfield*. Sa surprise ne peut se comprendre & il croit en conséquence de voir ici à *Milord Chef de Justice*, au public & à lui-même un désaveu formel de cette prétendue lettre. Il donna sa parole d'honneur qu'il ne l'a ni écrite, ni fait écrire, & qu'il n'a même jamais procuré qu'elle s'écrivit, d'une façon soit directe soit indirecte: que si donc cette prétendue lettre existe, & qu'elle soit conçue de façon qu'on ne puisse que difficilement s'empêcher d'en regarder comme l'auteur, elle sera encore un de ces ressorts ténébreux que la malignité de ses ennemis aura mis en œuvre contre lui pour enlever toute ressource à son innocence. Cette lettre est anonyme, dit-on: on n'a donc point de fondement pour la lui attribuer. Elle est injurieuse ajoute-t-on, à *Milord Chef de Justice*, elle n'est donc point de lui: il fait trop que les organes des loix, dans tous les cas, sont aussi re-  
spec

pectables que les loix. *Le Chev. D'Eon* en a donné une preuve manifeste dans la lettre de confiance & respectueuse qu'il adressa à *Milord Mansfield*, lorsque tout lui faisoit craindre d'être surpris par ceux qui étoient chargés de l'enlever d'Angleterre pour le transporter en France. Quelqu'un a-t-il vu, dans cette lettre, des expressions qui dérogeassent en quelque chose au respect que mérite toujours le dépositaire de la justice du trône? Non, sans doute: quelle plus forte présomption pour croire que la lettre anonyme qu'on lui impute, n'est de lui en aucune manière, dès qu'elle s'écarte de la modération qu'il a toujours observée. Mais quand on seroit assez aveugle pour la lui attribuer, ce soupçon pourroit-il seul avoir fait donner les ordres de l'arrêter & de le prendre mort ou vif, au rapport même de *Terguiffon* chargé de cette commission le 20 de ce mois. *Le Chev. D'Eon* le répète: s'il existe une pareille lettre, il la désavoue formellement; & sur sa parole d'honneur il ne la regarde que comme le dernier effort de la malice de ses ennemis, qui se voient plus pressés que jamais de lui enlever tout accès à une justice qu'ils doivent autant redouter, que le *Chevalier* a intérêt de la réclamer.

## L E T T R E

*Qu'en conséquence de ce soupçon répandu dans  
le Public, M. LE CHEVALIER D'EON  
adressa A MILORD MANSFIELD le  
24 Novembre 1764.*

MILORD

ON fait courir l'indigne bruit dans le public, que vous avez reçu une lettre anonime remplie d'invectives & de menaces que l'on m'attribue. Si cette lettre existe véritablement, je puis non seulement vous certifier, MILORD, qu'elle n'est point de moi, que j'en ignore l'auteur, & que je n'y ai eu aucune part ni directement ni indirectement : mais je vous donne encore ma parole d'honneur qu'il ne m'est pas même venu en la pensée de vous écrire dans les circonstances présentes. Si je l'eusse fait, je l'avouerois avec la même bonne foi, parce qu'il n'est guere dans mon caractère de me démentir ; & je ne crois pas que jamais personne puisse me le prouver.

J'attends un meilleur tems pour que le Ciel éclaire mes juges, & leur fasse voir mon innocence dans tout son jour. J'ai toujours eu une si grande vénération pour tous les rois, que je respecterois jusques à l'injustice de leurs ministres.

Je ne puis donc regarder, MILORD, ce faux bruit que comme une invention diabolique de la méchanceté de mon ennemi. Celui qui m'a fait passer en France pour traître à son Roi & à sa patrie, peut bien encore m'attribuer gratuitement cette nouvelle folie à Londres. Rien ne m'étonne de la part d'un *prétendu Grand*, qui n'a rien de Sacré; & qui, sous le masque trompeur d'une bonté moutonne & apparente, cache tous les vices qui déshonorent l'humanité. Cet homme n'est acharné à ma perte que parce qu'il redoute le jour qui doit éclairer les crimes, & que j'aurois fait connoître il y a longtemps, si le respect pour mon Roi & l'honneur de ma patrie ne m'eussent retenu dans les bornes du silence.

Que reste-t-il à attendre, MILORD, de la part d'un homme, dont le premier Aïeul, sans une grace spéciale du dernier Duc de Bourgogne, seroit péri sur l'échafaut, & dont le Père auroit été pendu, pour fait d'homicide commis à Paris, sans des lettres de grâces de Louis XIV. Pour lui, il mériteroit certainement d'avoir la tête tranchée, s'il en avoit une, & si le Roi mon maître n'étoit pas un Prince aussi clément que George III. S'il veut se soumettre aux loix d'Angleterre, ainsi que je m'y soumettrai, on verra alors lequel des deux craint le plus leur sévérité: mais il voudroit m'y soumettre seul, & lui, à l'abri de son caractère, s'y soustraire, & commettre toutes sortes d'excès

& de vexations. Cela n'est point dans les principes de l'équité & de l'honneur.

Je ne puis finir, Milord, & m'empêcher de vous représenter que j'avois toujours imaginé que, sous le règne d'un Prince aussi grand, aussi juste & aussi éclairé que celui de George III, la vérité se feroit entendre, & que le foible & l'innocent ne seroient point écrasés par le puissant criminel. L'injustice & l'inhumanité avec lesquelles on me poursuit n'ont point d'exemple, & la postérité refuseroit de le croire, si je ne lui en conservois les monumens scandaleux & authentiques. Celui que je laisserai à la mémoire des hommes sera **ÆRE PERENNUS**.

Je suis avec respect

MILORD

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur.

Le 24. Novembre 1764.

*Signé*

LE CHEVALIER D'EON.

LET-



## L E T T R E

Que M. LE CHEVALIER D'EON écrit le même jour 24. Novembre 1764. & dont il adressa des copies signées de sa main à MILORD BUTE, MILORD HALIFAX, MILORD SANDWICH & à M. DE GREENVILLE pour leur présenter copie de la précédente qu'il avoit écrite à MILORD MANSFIELD.

MILORD.

JE ne puis me dispenser d'avoir l'honneur d'envoyer ci-joint à votre Excellence copie de la lettre que je suis forcé d'écrire à *Milord Mansfield*, pour le tirer de l'erreur où il est sur une lettre anonime, qu'on dit qu'il a reçue, & que mes ennemis ont la bassesse de m'attribuer dans le public. Quand j'ai des reproches à faire ou des vérités à publier, je ne prends jamais l'anonime, je les dis moi-même ou je mets mon nom au bas.

Que ne m'est-il permis, MILORD, de me faire entendre librement, ainsi que l'on écoute avec complaisance tous les plats & puants mensonges de mon adversaire? bientôt le public verroit la lumière & seroit convaincu du crime & du criminel. Il est bien triste pour moi, & bien humiliant pour la justice, de me voir dans la cruelle nécessité de dire avec un de vos fa-

meux Jurisconsultes. *Index, qui aliquid statuit, unâ parte auditâ tantum & inauditâ alterâ, licet æquum statuerit, haud æquus fuerit.* Je suis avec un profond respect

MILORD

Votre très humble & très  
obéissant Serviteur

Le 24. Novembre 1764.

Signé

LE CHEVALIER D'EON

## L E T T R E

*Sur le même sujet que M. D'EON DE MOU-  
LOIZE adressa à SON ALTESSE ROÏALE  
MONSEIGNEUR LE DUC D'YORK.*

MONSEIGNEUR.

J'ose soumettre aux lumières de VOTRE ALTESSE ROÏALE les deux lettres que mon Cousin le Chev. d'Eon, Ministre Plénipotentiaire de France a cru devoir écrire dans la circonstance présente. Il en est peu qui soient plus critiques & plus dignes de la protection d'un cœur généreux & bienfaisant. On n'épargne rien pour perdre un officier qui a servi avec honneur & un ministre qui a représenté avec distinction même en cette cour. Si mon Cousin pouvoit se persuader que VOTRE ALTESSE ROÏALE daignât lui accorder son suffrage, il  
regar-

regarderoit avec indifférence les efforts de ses ennemis , quelque violents qu'ils fussent. Le peuvent ils cependant être d'avantage ? MON-SEIGNEUR ! Les ministres de france, aveuglés par intérêt, le poursuivent avec fureur : mais quel est le motif du ministère anglois, en concourant à l'exécution d'un pareil complot ? C'est ce qu'il seroit difficile de deviner. Cependant on ne peut douter que les ministres Britanniques ne secondent ceux de france. VOTRE ALTESSE ROIALE a été informée du *Warrant* lâché contre le *Chevalier d'Eon*. Elle fait avec quelle rigueur on a prétendu parvenir à son exécution , par l'entreprise aussi hardie que violente faite le mardi vingt de ce mois chez le *Révérénd Docteur Eddowes* in *Whitte hall*. Qui pourroit pénétrer dans le cahos de toute la profécution inouïe, entamée, suivie & presque consommée contre toutes les loix ? Cela a été pour le Chev. d'Eon , pour ses amis , pour l'Angleterre & pour la france-même un énigme indéchiffrable. Le dernier attentat projeté sur sa personne met le comble à la surprise & à l'indignation. On suppose que *Milord Mansfield* a reçu une lettre anonime, dont ce Chef de Justice a droit de se plaindre. On l'attribue à mon Cousin, & dès-lors il est exposé à la rigueur que ne craindroit point même celui qui en auroit pu être démontré l'auteur : ici il n'y a qu'un soupçon , & sur ce soupçon on déploie contre le *Chev. d'Eon* toute la rigueur de la loi. Disons plus, & VOTRE ALTESSE ROIA-

LE pourra-t elle l'entendre sans frémir ? on emploie contre ce ministre les voies que le crime le plus noir redouteroit à peine. VOTRE ALTESSE ROÏALE n'en pourroit douter, si elle avoit entendu, comme moi, les nommés *Tergusson* & *Bill* oser dire à *Madame Eddowes*. „ *Mada-*  
 „ *me, nous sommes bien aises que le Chev. d'Eon*  
 „ *ne soit point ici*, quoiqu'on ait promis cinq-  
 „ *mille pièces pour l'avoir mort ou vif.*“ Sans ces mots, VOTRE ALTESSE ROÏALE auroit elle soupçonné que la tête d'un particulier, qui n'a rien fait contre l'état, fut mise à prix en Angleterre, & pourroit on penser que le *Chev. d'Eon* devroit être arrêté mort ou vif, sans doute seulement pour avoir découvert les premiers attentats formés d'abord contre sa vie & ensuite contre sa liberté. VOTRE ALTESSE ROÏALE possède trop les augustes qualités qui caractérisent son sang, pour ne pas sentir toute l'horreur de la situation du *Chev. d'Eon*, toute la noirceur de ses ennemis, combien ceux ci sont dignes d'encourir la haine publique, & combien le *Chev. d'Eon* mérite la haute protection de VOTRE ALTESSE ROÏALE. J'ose la supplier de la lui accorder ; & sa reconnoissance sera éternelle.

Je suis avec un profond respect.

MONSEIGNEUR

De Votre Altesse Roïale

Très humble & très obéissant

Serviteur

18. Novembre 1764

Signé D'EON DE MOULOIZE.

LET-

## L E T T R E

*Que sur le même sujet* M. D'EON DE MOU-  
LOIZE adressa à SON ALTESSE ROÏALE  
MONSEIGNEUR LE DUC DE CUM-  
BERLAND.

MONSEIGNEUR

**J**E fais que VOTRE ALTESSE ROÏALE à été informée de la scène tragique qui s'est passée chez le *Révérènd Docteur Eddowes in Scotland yard White hall* le vingt du mois dernier dans le dessein d'y arrêter le *Chevalier d'Eon mon cousin* ; je n'entrèrai donc point dans un nouveau détail : mais j'aurai l'honneur de faire part à VOTRE ALTESSE ROÏALE du motif secret qui a fait lacher contre lui un *Warrant* si extraordinaire, qu'une autorité peu commune avoit signée. Les ennemis du *Chev. d'Eon*, se voyant au bord du précipice par la découverte de leurs complots, ont tenté les derniers efforts pour le perdre auparavant dans l'esprit du public & de ses juges. Ils ont écrit une lettre anonime menaçante à *Milord Mansfield* : on l'attribue au *Chev. d'Eon* ; déjà le bruit en est répandu par toute la ville de Londres ; on lui donne des torts considérables à la Cour, il est sans excuse, on le condamne, & j'en reçois des plaintes

de toutes parts. Je les fais parvenir à *mon Cousin*. Ce dernier trait de la méchanceté & de la vengeance de ses ennemis ne le surprend pas : mais il croit devoir le parer. Il a écrit en conséquence les deux lettres dont j'ai l'honneur d'envoier copie à VOTRE ALTESSE ROÏALE. Dans cet intervalle, sur la simple présomption que cette lettre anonime est du *Chev. d'Eon*, & sur le seul soupçon d'y reconnoître son stile, on donne des ordres pour l'arrêter & le prendre mort ou vif, au rapport même de Fergusson & de Bill, qui se félicitent de n'avoir pu exécuter cet ordre sangulaire, quoique cinq mille pièces promises leur eussent paru un appas suffisant pour tenter de le remplir.

Votre Altesse Roïale, dont le cœur est aussi généreux que patriotique, auroit-elle jamais pensé que la tête d'un particulier pût être mise à prix en Angleterre ? Si cet événement n'en eût rendu la preuve autentique. Fit on jamais un reproche à un honnête homme de chercher la réparation de l'honneur qu'on a voulu lui enlever, & de veiller attentivement à sa liberté & à la conservation de ses jours ? Cependant c'est un crime dont on accuse le *Chev. d'Eon*. Voilà son malheur & les motifs qui déploient toute la fureur de ses ennemis contre lui. En vain dira t-on que le *Warrant* n'a été lâché que parce qu'il n'a pas paru à ce terme pour recevoir sa sentence. Y a-t il un exemple, dans quelque procédure que ce soit, qu'un pa-

reil.

reil ordre ait été donné pour *arreter mort ou vif* celui qui ne s'est pas présenté à son jugement. *Le Chevalier d'Eon* se soumettra aux loix d'Angleterre, mais il y soumettra ses ennemis, pourquoi en feroient-ils exemts? Voilà précisément les deux points que ceux-ci redoutent. Ils ne voudroient pas que mon Cousin parlât, & ils craignent le moment où ils seront forcés de se deffendre, parce qu'ils ne pourront fournir aucuns moïens de se justifier. Me feroit-il permis d'ajouter à VOTRE ALTESSE ROIALE que chaque jour produit de nouvelles preuves très convaincantes que le but d'un Warrant si extraordinaire étoit de se saisir du *Chev. d'Eon*, pour le remettre à ses ennemis, qui l'auroient fait aussitôt transporter en France. Ce projet, si contraire à la protection que tout étranger a droit d'attendre des loix d'Angleterre, quelque'incroyable qu'il puisse paroître, n'en est pas moins certain. Il blesse toutes les idées mêmes qu'on a du peuple anglois: les unes & les autres ont un protecteur déclaré dans les lumieres & dans les sentimens de votre Altesse Roiale: qu'elle daigne donc permettre au *Chev. d'Eon* de réclamer, par ma voix, son auguste & favorable protection dans une circonstance aussi critique. Si la Justice, la Droiture & la Candeur y ont des droits, comme il n'en peut douter, qui, mieux que lui peut la solliciter & l'attendre? Cette faveur joindra la reconnoissance, à l'admiration que lui causent les vertus éminentes de VOTRE ALTESSE

ROÏALE. J'ose joindre mes prieres aux siennes, pour me procurer l'avantage d'offrir aussi à VOTRE ALTESSE ROÏALE les temoignages de ma gratitude.

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR

De Votre Altesse Roïale

Très humble & très obéissant  
Serviteur

Londres le 2. Décembre  
1764.

*Signé*

D'EON DE MOULOIZE.

---

## L E T T R E

*que M.D'EON DE MOULOISE écrit sur  
le même sujet à MILORD EGNONT  
Ministre & Secrétaire d'Etat, Pre-  
mier Lord de l'Amirauté &c. &c.*

MILORD

**L**A bonté que vous avez toujours marquée au *Chevalier d'Eon* Ministre Plénipotentiaire de France, l'intérêt qu'il a cru que vous vouliez bien prendre à la malheureuse affaire qui le  
tourne



tourmente depuis si long-tems, me permettent,  
 parce que je suis son Cousin, d'en réclamer la  
 continuation. Votre cœur est trop géné-  
 reux pour ne pas soutenir l'innocence oppri-  
 mée, & trop juste pour ne pas se revolter  
 à la vuë de la fureur aveugle & forcenée de  
 son ennemi. Cet ennemi apprend qu'un tissu  
 de forfaits, qu'il a tramés contre le *Chevalier*  
*d'Eon*, est prêt à être mis au grand jour, il  
 redouble dès lors d'ardeur pour consommer son  
 crime, avant qu'il se manifeste. On ne parle,  
 dans le public, que d'une lettre anonime &  
 menaçante écrite à *Milord Mansfield*, on ose  
 l'attribuer au Chevalier. Sur ce soupçon on la-  
 che un *Warrant*; & ceux qui sont chargés de  
 son exécution semblent se féliciter eux-mêmes  
 de n'avoir pu remplir *l'ordre Sanguinaire* de l'en-  
 lever mort ou vif, quoique cinq-mille pièces  
 leur parussent un appas suffisant pour s'y prêter.  
 Telle est la position de mon Cousin le Chev.  
*d'Eon*, de ce ministre que le COMTE DE VIRI  
 avoit cru digne de son amitié la plus tendre;  
 qui, j'ose le dire d'après la voix commune, a-  
 voit gagné l'estime de l'Angleterre & la con-  
 fiance de la France. C'est pour soutenir ces  
 sentimens qu'il croit devoir encore mériter, qu'il  
 a été forcé d'écrire les deux lettres dont je vous  
 joins ici une copie. J'espère que vous daigne-  
 rez les lire, & fondé sur la bienveillance dont  
 vous avez honoré mon Cousin, j'ose vous  
 prier de m'accorder un moment d'audience,

pour

pour réitérer la façon de penser du *Chevalier d'Eon*.

Je fais avec respect

MILORD

Votre très humble & très-  
obéissant Serviteur

28, Novembre 1764.

*Signé*

D'EON DE MOULOIZE.

## L E T T R E

*sur le même sujet écrite à MILORD CHAN-  
CELIER D'ANGLETERRE par M. D'EON  
DE MOULOIZE.*

MILORD

L'Hommage que chacun rend à votre équité connue, fait souhaiter au *Chevalier d'Eon* d'obtenir le suffrage de VOTRE SEIGNEURIE. C'est adoucir ses malheurs que de les mettre sous vos yeux. Je me fais donc un plaisir, comme son parent & son ami, de vous soumettre un détail abrégé de la dernière persécution qu'il vient d'éprouver. Je n'aurois pas été surpris, & il n'auroit pas dû l'être que, la justice de sa cause l'ayant obligé d'en éloigner le jugement, le tribunal auquel elle étoit pendante, eût decerné

un *Warrant*, qui du moins étoit une suite de la rigueur des loix, s'il ne l'étoit pas du droit des gens. Mais qu'un pareil ordre soit émané d'une autorité étrangere à sa cause, que ceux qui se trouvent chargés de l'exécuter aient ordre de le prendre mort ou vif, qu'on les engage à cette sévérité par une promesse de cinq-mille-pièces, voilà ce que nul état policé n'a vu, & ce dont l'histoire d'Angleterre ne peut jamais avoir donné l'exemple. Tel est cependant ce qui vient d'arriver au *Chevalier d'Eon*, dont tout le crime est d'avoir repoussé des injures grossieres par des vérités, dures en effet. On n'a rien épargné contre lui, insultes, calomnies, attentats & forfaits-mêmes, tout a été employé. Dans leur cours, la liberté de ce royaume n'a pas été plus ménagée que l'honneur de ce *ministre*. Il a parlé pour sa deffense & on l'a attaqué en justice. Il a paru, assuré sur sa seule innocence; il a demandé un tems qui lui donnât les moïens de la faire paroître dans tout son jour, & on le lui a refusé contre toutes les loix. On a voulu le juger & il en a laissé libre la carrière.

Ne doutant pas cependant que l'équité dans un anglois ne terrestât un jour le crédit, le *Chev. d'Eon* a fait ce qui dépendoit de lui pour unir ses témoins nécessaires. C'est envain qu'il a sollicité leur équité, elle a été sourde. Il n'avoit plus pour sa juste deffense que de convaincre l'univers entier, que toutes les loix, même celles d'Angleterre, n'avoient jamais permis qu'un livre pareil au sien fut appelé *libelle*. Il  
se

se reposoit là dessus, lorsque le ciel qui change les cœurs comme il lui plaît, a porté le premier Agent ténébreux de son ennemi à mettre sous les yeux du ministère de France, & à déposer dans les archives des tribunaux anglois, le tissu le plus détaillé, le plus exact & le plus horrible des noirs forfaits projetés ou exécutés contre lui.

Pouvoit-il jamais se trouver dans une plus juste confiance, & son ennemi dans une crainte plus légitime? MILORD, ce qui devoit commencer son bonheur, a pensé consommer sa disgrâce. Son ennemi a tremblé & est devenu furieux. Rien n'a plus été ménagé contre lui. Quelle ressource n'a point le vice au désespoir!

Il a été adressé, dit-on, à *Milord Mansfield* une lettre anonime, pleine d'invectives & de menaces: on y a, ajoute-t-on, imité le stile du *Chev. d'Eon*, & dès-lors elle lui a été attribuée. Cette imputation est, à ce qu'on assure, *la cause de ce qu'une autorité supérieure a voulu se saisir de sa personne, que* (ce qui n'a jamais été employé que contre les criminels de Leze-Majesté au premier chef.) sa tête a été mise au prix de *cinq mille pièces*, soit qu'on le remît *mort ou vif à la justice*. Que dis-je? *à la justice!* Le plan étoit plus vaste, & dans sa position, la mort devenoit son seul avantage. Mais, MILORD, le Ciel juste veut que l'équité prévaille. *Mon Cousin*, instruit que la malice lui attribue une folie à l'égard de *Milord Mansfield*, il se hâte de désabuser ce juge, en lui adressant la lettre,

dont

dont VOTRE SEIGNEURIE trouvera la copie ci jointe, copie qu'il a fait tenir à chaque ministre d'état avec une lettre d'envoie que je prends la liberté de réunir ici.

Que reste-t-il à ses ennemis? Leur malice retombe sans doute de nouveau sur eux : mais quelle est néanmoins la position de mon cousin? Victime infortunée de l'honneur & de ses talents, il est mis en fuite par le crédit de l'ignominie, du vice & de l'ignorance. C'est dans cette position que j'ose vous supplier d'honorer son parent d'un instant d'audience, j'y puiserai dans vos vives lumières les conseils qu'il doit suivre, & le remède à tant de maux si peu mérité. Je me ferai un devoir de joindre, comme le *Chev. d'Eon*, sa reconnoissance à l'estime qui vous est due.

Je suis avec respect

MILORD

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur

8. Décembre 1761.

*Signé*

D'EON DE MOULOIZE,

AVER-

## A V E R T I S S E M E N T.

*Comme dans cette dernière Lettre, le Sieur de Mouloise parle de mesures prises par M. le Chev. d'Eon, soit pour s'assurer ces témoins nécessaires, soit pour se deffendre par les Loix mêmes d'Angleterre, en cas que ces temoins ne pussent ni n'osassent pas répondre à ses vœux; nous croions devoir joindre ici sous le Numero I. l'Acte authentique qui prouve avec quel zele il a taché de se procurer ces témoins: & sous le N. II & III les moyens victorieux de deffense que lui offroit la loi, pour venger son livre du titre spécieux, odieux & scandaleux de LIBELLE.*

## No. I.

## ACTE NOTARIAL SUR PAPIER MARQUE'.

**L**E treizieme jour du mois d'Août de l'an de notre Seigneur mille sept cent soixante quatre, Devant moi SOLOMON SCHOMBERG Notaire & Tabellion public de la ville de Londres, par autorité roïale dûment admis & juré; est venu & a apparu en personne MESSIRE CHARLES, GENEVIEVE, LOUIS, AUGUSTE, ANDRE', TIMOTHE'E D'EON DE BEAUMONT, Chevalier de l'Ordre roïal & militaire de Saint Louis. de moi Notaire connu, lequel m'a présenté trois dif-

différentes lettres, écrites en langue françoise; qu'il avoit signées & souscrites de son nom & de sa demeure, requérant que je prisse ces lettres pour les fermer avec mon cachet, afin de les mettre & delivrer moi même au bureau général de la poste & de lui délivrer en conséquence un CERTIFICAT, que ces dites trois lettres avoient été dûment mises ici au bureau de la poste étrangere, pour être transportées aux personnes respectives auxquelles elles furent par moi différemment adressées. C'est pourquoi Moi dit Notaire, à la requête susdite CERTIFIE qu'ayant dûment & avec soin comparé les susdites trois lettres, je les ai toutes trouvées conformes de mot à mot l'une à l'autre & toutes trois étant de la même & seule teneur suivante, c'est-à-dire,

„ MONSIEUR,

„ Vous aurez sans doute été surpris d'appren-  
 „ dre que le lundi 9 Juillet dernier j'ai été dé-  
 „ claré coupable d'avoir, par la publication de  
 „ mes LETTRES ET MEMOIRES, débité &  
 „ écrit un *Libelle faux, scandaleux & mali-*  
 „ *cieux*: Toutes les matieres qu'il contient ne  
 „ sont que des Lettres ou des Passages de ces  
 „ Lettres ou leurs conséquences directes, *com-*  
 „ *ment se trouve-t-il donc faux? Il ne pouvoit*  
 „ *être scandaleux* pour les personnes qui, con-  
 „ noissant le personnage que j'ai eu en vuë, en  
 „ savent la vérité; ni pour les autres à qui je la  
 „ dé-

„ démontrois , soit que je parlasse d'après les  
 „ autres , soit que je donnasse mes propres con-  
 „ noissances bien établies. Enfin *où est la ma-*  
 „ *lice?* dans une conduite que dicte une juste  
 „ deffence ; à moi qui n'avois d'autre tribunal  
 „ que celui du public , pour me purger des ac-  
 „ cusations dont on me chargeoit , soit de bou-  
 „ che soit par écrit.

„ Vous avez connu tous mes griefs , les mau-  
 „ vais procédés de mes ennemis ont été sous  
 „ mes yeux. Qu'on ait voulu faire voler mes  
 „ papiers , c'est ce que vous savez. Qu'on se  
 „ soit répandu en invectives contre moi , com-  
 „ bien de fois en avez-vous été le dépositai-  
 „ re ? Vous avez droit d'attester que , si je me  
 „ suis déterminé à écrire , ce n'a été que pour  
 „ répondre à mes adversaires par la même voie  
 „ dont ils s'étoient servis , & la seule que la  
 „ raison me laissât pour me deffendre. Quel  
 „ tribunal pouvoit-il en effet y avoir entre un  
 „ Ambassadeur & un Ministre de France ? Ce-  
 „ pendant l'Europe entière a dû voir avec sur-  
 „ prise qu'il s'en soit trouvé un en Angleterre ;  
 „ dans ce tribunal , on m'ait refusé le tems de  
 „ vous faire paroître avec d'autres comme té-  
 „ moins nécessaires ; & sur l'allegué d'un Sé-  
 „ crétaire domestique de ma partie qui n'a pas  
 „ craint de se parjurer , en certifiant sous ser-  
 „ ment , contre ses propres lumieres , que vous  
 „ n'avez aucune connoissance de mon ouvrage ,  
 „ & que son maître n'avoit employé ni moïens  
 „ ni suggestions pour vous faire sortir de l'An-  
 „ gle



gleterre & repasser en France. Ce refus de justice, m'ayant mis dans l'impossibilité de me défendre, je n'ai pas cru devoir comparoître, ni en personne ni par avocat, le lundi 9 Juillet, quand on a appelé ma cause, qu'on a jugé sans contradiction; mais je ne comprends pas encore, ni moi ni personne, comment les jurés ont pu prononcer que j'étois coupable d'avoir publié un livre faux, scandaleux & malicieux, on le traitoit de tel devant eux: mais qui d'eux pouvoit ignorer que j'avois offert d'en prouver la vérité? Ce livre d'ailleurs étoit écrit dans une langue étrangere, qu'aucun n'entendoit certainement pas plus que les Juges & les Avocats; & ceux ci même les miens ne s'en flattoient pas. Il m'est de plus facile de démontrer que celui qui a traduit les extraits, & celui qui a servi d'interprète ne connoissoient point la langue dans laquelle j'ai écrit, ni peut-être celle dans laquelle ils ont défiguré mes pensées.

„ Dans cette position, la seule certainement  
 „ que l'Angleterre ait vue de cette espèce, je me  
 „ suis laissé juger comme SOCRATE sans com-  
 „ paroître, mais je ne m'en crois que plus  
 „ en droit de réclamer, au terme prochain,  
 „ c'est-à-dire, au mois de novembre prochain,  
 „ la justice qui m'est dûe, puis qu'il est une  
 „ cour en Angleterre susceptible de cette affai-  
 „ re. La connoissance que vous avez eue de  
 „ tout le tissu d'accusations odieuses, dont je  
 „ me vois forcé de me purger, me rend vo-  
 „ tre

tre témoignage nécessaire, & je vous crois trop  
d'honneur & d'équité pour ne pas repasser en  
Angleterre avant le mois de Novembre pro-  
chain, pour m'y servir de témoin dans des  
points essentiels que je ne puis démontrer que  
par vous.

Ne cherchant point à vous séduire, vous me  
permettez de ne vous point prévenir sur ce que  
j'entends vous faire demander. Votre probité  
m'est trop connue pour ne pas me reposer sur  
votre conscience; & votre honneur suffit seul  
pour vous rappeler ici en ma faveur. Si l'au-  
torité ne s'oppose pas à vos sentimens, vous re-  
viendrez sans doute: mais, dans le cas où le pou-  
voir mettroit obstacle à votre générosité, votre re-  
ponse m'en donnera avis, & je prendrai les voyes  
que le droit pourra m'ouvrir pour y suppléer. J'at-  
tends cette réponse avant la fin de Septem-  
bre, & si je ne l'avois pas alors, je me croi-  
rois en droit de me servir de votre silence com-  
me je le devrois. Mais si vous faites comme la  
probité l'ordonne, tout céder à l'honneur, qu'il  
rien ne vous arrête: car, si ce voyage pouvoi-  
nuire à votre aisance, comptez sur les sentimens  
que vous devez me connoître, étant résolu de ne  
rien épargner pour soutenir une défense légitime.  
Que seroit l'argent où la vie n'est rien.  
Je dois ici sacrifier l'un & l'autre à l'honneur  
& de telle façon que ce soit l'univers entier doi-  
être en état de juger qui de moi, de ma partie,  
de mes temoins & de mes Juges mêmes, puis-  
qu'il en est, a ou peut avoir tort. Daignez y  
con-

concourir comme vous le devez , je n'en ferai pas avec moins de reconnoissance & d'estime, Monsieur , votre très - humble & très obéissant Serviteur.

*Signé*

D'EON DE BEAUMONT.

& à côté Londres le 30. Août 1764.

& au dessous

In Brewers'street Golden Square,

P. S. Je vous prie de tacher de découvrir le nommé *Louis Bernard* qui a été mon domestique, Vous le connoissez & si vous le trouvez, engagez - le à repasser à Londres dans le mois d'Octobre prochain. Je l'ai puni en voulant me surprendre en répondant aux suggestions criminelles de mes ennemis. Je n'attends de la vérité, qu'il vienne, qu'il la dise; & il me verra plus généreux en récompensant l'équité qu'il fera paroître, qu'il ne m'a trouvé severe à punir le vice.

Et Moi Notaire susdit *certifie de plus & atteste* à qui il appartiendra que ces dites trois lettres différentes ne contenoient rien de plus, qu'à la requête du susdit Chevalier d'Eon, j'ai mis l'adresse de chacune de ces lettres & comme il suit, savoir, *une à Monsieur Monsieur LE BOUCHER Ancien Secrétaire de M. le Duc de Nivernois, à Rennes en Bretagne. La seconde à Monsieur Monsieur Nardin Capitaine de Cave-*  
F le-

levie au service de S. M. T. C. à l'hôtel de Blo-  
glie à Paris: & la troisieme à Monsieur Mon-  
sieur de la Roliere Chevalier de S. Louis Lieu-  
tenant de Cavalerie au service de S. M. T. C.  
aïant fermé chacune des dites trois lettres en y  
apportant le seau particulier de mes armes: je  
les ai remises & délivrées à un des clerks du  
bureau de la poste étrangere Lombard street  
pour être envoiées ce même jour pour être en-  
voiées à leur adresse. De tout quoi acte aïant  
été requis de moi Notaire, j'ai accordé ces pré-  
sentes après les avoir munies de mon Sceau  
Notarial pour servir & valoir ainsi que l'occa-  
sion pourra l'exiger.

*au dessous*

(L.S.)

In Præmissorem fidem

*Signé*

SLOM. SCHOMBERG Not. Public.

No. II.

M O T I F S

*Qui font juger que M. LE CHEV. D'EON au-  
roit pu demander qu'on lui accordât la  
revision totale de son affaire devant  
UN NOUVEAU JURE'.*

**L**E Chevalier d'Eon, en demandant un nou-  
veau Jure, n'attaque point la droiture du Pre-  
mier

mier qui a prononcé sur la cause: il se plaint seulement qu'induit en erreur par l'ignorance de la personne choisie pour interprète, & par le silence forcé des Avocats du dit *Chevalier d'Eon*, ce *Premier Juré* a prononcé sans connoître l'état de la cause.

1. Cet interprète atteste sous serment qu'il croit que la traduction angloise des passages françois du livre du *Chevalier d'Eon* est *littérale, fidele & naturelle*, ce qui est d'une fausseté palpable à quiconque a la moindre notion de la valeur des termes de chaque langue.

2. Ne paroîtroit-il pas naturel que les Jurés, choisis pour prononcer sur un livre françois, eussent une connoissance plus qu'ordinaire de cette langue; car, si les premiers avoient été dans ce cas, ils auroient empêché que l'interprète ne leur en imposât, si ce n'a pas été par mauvaise foi du-moins par ignorance.

3. Le *Premier Juré* a prononcé sur l'exposé d'une seule partie, lorsque la justice elle-même avoit fermé la bouche à l'autre partie: quel poids peut avoir un jugement pareil? Le second entendroit les deux contradictoirement & prononceroit légitimement.

4. Si le *Chevalier d'Eon* n'a pas plaidé, c'est que c'étoit une affaire toute nouvelle aux yeux de la justice, dont l'univers entier ne pouvoit fournir un exemple pour servir de guide à lui ou aux Juges. Arbitraire dans sa suite ou dans sa décision, il demanda & on lui refusa, con-

tre l'espérance générale & l'usage ordinaire, le tems nécessaire pour former sa deffense.

5. En effet le livre qui se présentoit à juger étoit écrit dans une langue étrangere, dont les Jurés n'avoient point de notion, & qu'on peut même dire inconnue à tous les Jurisconsultes anglois. Est-ce connoître une langue que de savoir la lire ou de pouvoir l'écrire? Non sans doute; & l'on est convaincu par le serment de l'Interprète qui a paru en cette cause. Les Avocats du *Chevalier d'Eon* avoient donc besoin de secours pour connoître, juger & peser les passages attaqués, ce qui demandoit de leur part du travail & le tems nécessaire pour y vaquer.

6. Il falloit donc à ces Messieurs un long intervalle entre la communication des griefs & le jugement qu'on devoit en porter: Cependant ces griefs n'ont été signifiés que le 20 du mois de Juin 1763. ensemble avec injonction de se deffendre sur tous ces chefs le 9 de Juillet suivant.

7. Etoit-ce donc là un tems suffisant pour lire, traduire & confronter un volume d'environ cinq cent pages: & s'il ne l'étoit pas, il n'avoit pas donc le moïen de se deffendre. Or ce tems suffisant devenoit de toute nécessité; car, comme dit Hawkins page 194. livre I. §. 8. *C'est la pleine entière & universelle construction du tout qui peut établir la légitimité de l'accusation.* Cette construction ne peut se faire

re sans tout lire, c'est-à-dire ici sans lire 500 pages d'un livre françois: vingt jours ne pouvoient certainement y suffire. Il y avoit donc un obstacle à la deffense du *Chevalier d'Eon*; & obstacle qui ne venoit pas de sa part. Cependant le Premier juré a prononcé: Il en faut donc un nouveau, suivant l'équité naturelle, pour que les Avocats instruits aujourd'hui dirigent son suffrage, sur tout dans une affaire comme celle-ci nouvelle & inouïe.

8. Les loix angloises appuient la prétension du *Chevalier d'Eon*, car on lit. *II. modern reports in B.R. Pl. I.* que, „ quand il arrive un événement imprévu, par lequel on peut juger que „ le premier jugement auroit été favorable au „ Défendeur; la Cour accordera un nouveau „ juré, en païant les frais du premier.

9. De ce principe il suit que l'événement imprévu des remords du *Sr. de Vergy* donne droit à la Cour d'accorder un nouveau juré au *Chevalier d'Eon*.

10. Fut-il jamais événement plus extraordinaire, & qui auroit plus mis les premiers Jurés dans le cas de prononcer en faveur du *Chevalier d'Eon*, que les moïens victorieux de deffense que lui offre la déclaration publique du dit *Sieur de Vergy*?

11. Le dit *S. de Vergy* allégué non seulement les torts que *Mr. de Guerchy* a eus contre *M. d'Eon*, mais il confesse à la face de l'univers & offre de prouver qu'il a été gagné, envoïé en Angleterre, appelé chez le dit *M. de Guerchy*,

& là poussé à faire ce qu'on appelle en Angleterre contre *M. d'Eon*, alors incontestablement Ministre Plénipotentiaire de la Cour de France.

12. De plus le dit Sr. *de Vergy* atteste un complot criminel formé en France contre *M. d'Eon*, dont son livre n'est qu'une suite : or les loix d'Angleterre rendoient par cela seul tout tribunal anglois incompetent, puisque *les injures alléguées, si elles sont faites outre mer, ne sauroient être jugées en Angleterre.* 20. H. 6. 11. 41. Ed. 3. 41. 12. H 4. 16. 2 Roll. 571.

Le *Chevalier d'Eon* croit donc de tout cela avoir au moins droit de demander & d'obtenir un nouveau juré ; & il ne doute pas que ses conseils instruits, que l'interprète étant intelligent, les uns & les autres ne mettent les nouveaux jurés, comme ils auroient mis les premiers, dans le cas ou de lui rendre la justice qu'il attend d'une nation éclairée & équitable, ou de sentir qu'il est ou hors de leur jurisdiction ou au-dessus de leurs lumieres de prononcer sur une affaire, dont les griefs sont fondés sur des manœuvres odieuses faites en France, suivies ici ensuite par un homme revêtu d'un caractère public, & contre un homme qui, tant que son maître n'a point prononcé sur son inscription en faux contre ses lettres de rappel, doit toujours au-moins être présumé tenir intrinséquement le rang de Ministre Plénipotentiaire, si la politique ne permet pas à la Cour d'Angleterre de le traiter extérieurement comme tel.

No.



## No. III.

## M O T I F S

*Que Mr. le CHEVALIER D'EON devoit juger propres à annihiler la sentence qu'on entend prononcer contre lui.*

**M.** *le Chevalier d'Eon*, que le *Comte de Guerchy* avoit attaqué par des imprimés tissus d'horreurs, n'avoit d'autre voie pour lui répondre que de faire imprimer pour sa justification.

*Suivant Hawkins, livre I. Chapitre 73.*

*§. 10. page 174.*

„ La principale intention de la loi, quand  
 „ elle a destendu aux particuliers de chercher à  
 „ se venger par des libelles ou par quelque au-  
 „ tre maniere privée, a été de borner leur en-  
 „ vie de se rendre juges dans leur propre cause,  
 „ & de les obliger à s'en rapporter, pour le  
 „ jugement de leurs griefs, à ceux que la loi a  
 „ établis pour en décider.”

*Il suit de ce principe.*

1. Qu'un écrit diffamatoire n'est criminel, qu'autant qu'il est fait au mépris des loix du pais, parce qu'on néglige d'y avoir recours, quoiqu'on le puisse.

2. Qu'un écrit diffamatoire n'est criminel,

qu'autant que la loi offre des juges en état de prononcer sur les griefs auxquels répond cet écrit diffamatoire.

*De là il doit donc suivre.*

Que si la loi n'offre point de juges capables de prononcer sur les dits griefs, l'écrit diffamatoire devient non seulement permis, mais même nécessaire aux termes de ce Jurisconsulte.

*Or il est clair que telle est la position du Chevalier d'Eon.*

1. Le S. de Guerchy l'a attaqué par des écrits diffamatoires & publics: *il doit s'en plaindre*, dit la loi angloise: à qui? demande sa position ou celle de son adversaire.

2. Celui qui l'attaque est Ambassadeur de France en Angleterre, & comme tel, prétend ne reconnoître aucun tribunal dans la nation où il réside: le *Chevalier d'Eon* ne voit donc aucun juge en état de recevoir ses plaintes & de prononcer sur ses griefs; il ne peut donc s'adresser à aucun: & s'il fait un écrit, qu'on peut en quelque façon nommer diffamatoire, ce n'est point au mépris des loix du païs qui, impuissantes en sa faveur, dans cette action, doivent de même être impuissantes contre lui: *son écrit n'est donc point un libelle, il n'est donc point criminel*: quelle Sentence peut-il donc redouter dans ce cas?

3. Le *Chevalier d'Eon* lui-même se regarde com-

comme Ministre Plénipotentiaire de la Cour de France auprès du Roi d'Angleterre, & ce avec d'autant plus de raison qu'il s'est inscrit en faux contre de prétendues lettres de rappel que lui auroit remis le *Sr. de Guerchy*. Comme tel, quel juge anglois peut-il & pouvoit-il reconnoître? Aucun. *La presse devenoit donc sa seule deffense contre la presse; & l'Ecrit diffamatoire mais vrai, le seul moyen qu'il eut de terrasser des Ecrits diffamatoires mais faux.*

4. Que le *Chevalier d'Eon* soit ou ne soit pas ministre, trouvant, aux termes d'Hawkins, dans le seul caractère public du *Comte de Guerchy*, un obstacle invincible à saisir quelque tribunal que ce soit de ses griefs pour en obtenir la réparation. Il n'avoit que l'impression pour, en suivant la loi naturelle où manquoit la loi positive, venger son honneur offensé, rétablir son caractère injurié, demasquer ses ennemis & se redonner une considération qui, aussi légitime, fait le fondement & le soutien de sa fortune. *Il a donc pu, il a donc dû écrire, faire imprimer & publier.*

5. Ce qui rend criminel un écrit diffamatoire, c'est, suivant tous les jurisconsultes anglois, „ le danger de l'infraction de la paix qui peut „ conduire à l'effusion du sang.” Or, ici il y avoit fort peu de danger qu'on en vint à cette extrémité. . . . Mais y en eut-il eu? L'homicide même n'est-il pas permis, quand il ne reste aucun autre moïen de se deffendre?

6. M. d'Eon Ministre de France, Capitaine:

au service du Roi Très Chrétien, Avocat au Parlement de Paris, &c. ne pouvoit & ne devoit sous tous ces titres connoître que les loix de la monarchie qu'il servoit, qui dans le cas présent sont toutes fondées sur les loix Romaines. Or „ *le Droit Romain*, dit Platine, *ne voit*  
 „ *point de libelle dans un écrit, quelque injurieux*  
 „ *qu'il puisse être, dès que l'Auteur y a mis son*  
 „ *nom.*” C'est pour cela que M. d'Eon Ministre, Capitaine, officier françois a mis son nom à la tête de son écrit, & ainsi selon le droit Romain on ne peut y voir de libelle, quelque injurieux qu'il puisse être.

Le même Platine ajoute: „ *Le Vulgaire appelle ordinairement Libelle, tout écrit offensant*  
 „ *& injurieux: cependant on ne doit pas com-*  
 „ *prendre sous ce titre les plaintes des opprimés*  
 „ *ni les apologies des accusés, & encore moins*  
 „ *les factum, mémoires, requêtes, plaidoiers &*  
 „ *autres écrits que font imprimer les Avocats pour*  
 „ *deffendre leurs parties.*”

De ce dernier principe il suit:

I. Que M. d'Eon étant opprimé a pu se plaindre par le livre soumis aujourd'hui à la justice, sans que ce livre puisse se comprendre sous le titre de libelle.

II. Que M. d'Eon étant accusé au tribunal du Public, a pu faire son apologie devant ce même public: ce qui ne pouvoit se faire que par l'impression, & son imprime dès-lors ne peut former un libelle quelque offensant & quelque injurieux qu'il soit.

III.

III. Que M. d'Eon étant Avocat a pu faire imprimer tout ce qu'il a cru propre à la défense de sa propre cause, sans que d'autres que le vulgaire puissent taxer ses Mémoires de libelles.

IV. Dans toutes ces règles de conduite, M. d'Eon étoit d'autant mieux fondé que le fameux d'Ablancourt est du même sentiment, & qu'il est de notoriété publique que c'est une coutume adoptée, par tous les Parlements de France : coutume que sa naissance, ses titres & ses emplois ont dû seule lui faire connoître.

*Dira-t-on avec Milord Chef de Justice, que le Chevalier d'Eon attaque un Ambassadeur dont la personne est inviolable, & que le droit qui les rend tel fait partie des loix fondamentales de l'Angleterre.*

I. Cette dernière partie de l'affertion me paroît digne de la recherche des Anglois, afin de voir si la Reine Anne n'a point fait un acte inutile en réglant les privilèges des Ambassadeurs, qui ont toujours fait partie des loix fondamentales d'Angleterre.

II. Wiquefort l'oracle du droit des gens, & qui semble n'avoir écrit que pour soutenir l'inviolabilité de la personne des Ambassadeurs que la Hollande avoit violée à son égard, ne peut cependant s'empêcher d'avouer, & est forcé de prouver liv. 2. sect. 29 pag. 427 Edition

de Cologne, que la personne de l'Ambassadeur n'est pas toujours inviolable.

III. Que l'Ambassadeur qui viole le premier la paix & le droit des gens a tort d'en demander la protection.

IV. Que, selon le droit naturel, on peut opposer la violence, & ne considérer l'Ambassadeur qui sort des termes de sa fonction pour troubler le repos public que comme un particulier dans la chaleur de l'action.

V. Que l'Ambassadeur n'est pas inviolable lorsqu'il fait violence & injustice ouverte, parce qu'en ce cas le droit naturel l'emporte sur celui des gens.

VI. Que les particuliers, malgré le respect qu'ils doivent au caractère, peuvent se défendre contre l'Ambassadeur, & repousser la force par la force.

Si nous en croïons donc Milord Chef de Justice lui-même, ces principes du droit des gens font partie des loix fondamentales d'Angleterre: & ce sera sans doute d'après ces principes qu'il déduira avec nous les conséquences suivantes.

1. Que la personne du Comte de Guerchy ne peut être regardée comme toujours inviolable.

2. Que le dit Comte, aiant le premier fait publier des libelles, contre le Chevalier d'Eon, a le premier violé la paix & qu'il a tort d'en demander la protection.

3. Que le projet détestable de perdre le Chevalier d'Eon, auquel le S. de Vergy a servi d'in-

d'instrument, est une violence à laquelle le dit Chevalier a pu opposer la violence.

4. Que ce plan formé à Paris & suivi à Londres, aux mepris des loix de tous les peuples, de porter le S. de Vergy à exciter le Chevalier d'Eon à rompre la paix publique, ne peut faire regarder l'Ambassadeur, que comme un homme qui est sorti de ses fonctions pour troubler le repos public, & qui dès lors n'est plus qu'un particulier dans la chaleur de l'action.

5. Faire attaquer M. d'Eon, vouloir faire enlever ses papiers, exciter à le tuer, ne sont ce pas-là des violences, des injustices ouvertes. C'est cependant la conduite de l'Ambassadeur à l'égard du Chev. d'Eon. Le titre d'Ambassadeur qu'a le S. de Guerchy ne le rend donc plus inviolable, parce qu'en ce cas le droit naturel l'emporte sur celui des gens.

6. Le Chevalier d'Eon, dans les écrits que M. de Guerchy a fait publier contre lui, est attaqué dans son honneur, dans sa reputation & même dans ses facultés spirituelles: le dit Chevalier, ne fut-il donc pas Ministre, se trouveroit dans le cas où les particuliers, malgré le respect qu'ils doivent au caractère, se peuvent deffendre contre l'Ambassadeur qui les outrage, & repousser la force par la force.

Seroit-il donc possible que, dans un pais libre, où il est permis de censurer l'administration-même, quand c'est pour le bien public, seroit il possible, dis-je, qu'il y fut deffendu à un homme de se servir du seul moïen que la

nature & la raison lui laissoient pour la deffense de ce qu'il a de plus précieux, sa vie, sa réputation, son état & sa fortune.

Je dis, *du seul moyen*, puis qu'il n'y avoit que la publication de la vérité qui pût détromper les personnes séduites par des calomnies publiées par un homme à qui l'extérieur & le caractère public donnent un certain crédit nécessaire, tant qu'il n'est pas connu.

Publication deffendue, il est vrai, par un ministère tyrannique où la volonté & le signe d'un ministre décident de la liberté des sujets, mais qu'assurément personne n'auroit jamais soupçonnée devoir être deffenduë par les loix mêmes de la liberté.

Publication enfin où l'on a montré tout le respect possible pour les loix de ce país, puis qu'elle a été faite dans une langue étrangere.

Seroit il donc réservé à notre age de voir un tribunal sevir contre ce qu'autorisent unanimement toutes les loix.

## A F F I D A V I T

DE M. LE CHEVALIER D'EON.

**C**HARLES-GENEVIEVE-LOUIS-AUGUSTE-ANDRE-TIMOTHE'E D'EON DE BEAUMONT  
Chevalier de l'ordre roial & militaire de S.  
Louis, Minist e Plenipotentiaire de France au-  
près du Roi de la Grande Bretagne, Capitaine  
de



de Dragons au service de sa Majesté très chrétienne, Avocat au Parlement de Paris, Censeur roial pour l'histoire & les belles lettres en France &c. &c. demeurant à Londres in Brewers-street paroisse S. James, JURE ET FAIT SERMENT SUR LES SAINTS ÉVANGILES comme suit : SAVOIR —

1. Que le S. Comte de Guerchy auroit, avant que de venir à Londres, formé dès Paris un projet attentatoire à la tranquillité & même à la vie de *lui Déposant*, qui en a été informé & le croit véritablement.

2. Que le dit Comte de Guerchy ne fut pas arrivé en Angleterre, qu'il mit tout en œuvre pour enlever à *lui Déposant* l'honneur & la réputation, & pour faire attaquer la liberté & les effets de *lui Déposant*.

3. Que le dit Comte de Guerchy, dans le tems même que *lui Déposant* étoit sans contestation reconnu Ministre Plénipotentiaire de France, en cette Cour, auroit, dès le premier jour de son arrivée à Londres, traité *lui Déposant* avec la hauteur la plus insupportable, en lui déclarant que *lui de Guerchy* PERDROIT SANS RESSOURCE *lui Déposant*.

4. Que, sans doute pour y parvenir, le dit Comte de Guerchy auroit suscité un nommé TREYSSAC DE VERGY, que le dit Comte de Guerchy avoit lui même fait passer à Londres pour remplir ses desseins, afin que le dit *de Vergy* poussât *lui Déposant* à rompre la paix & la tranquillité publique.

5. Que

5. Que pour cet effet le dit *Comte de Guerchy* auroit mis le dit *de Vergy* dans le cas forcé de faire un appel à *lui Déposant*, qui en a été informé & le croit véritablement.

6. Que *lui Déposant* auroit été informé & croit véritablement qu'en conséquence le dit *Comte de Guerchy* auroit fait avertir par le S. CHAZAL son Ecuier le dit *de Vergy* de se rendre chez le dit *de Guerchy* sur le soir du 25. Octobre 1763, parce que *lui Déposant* y étoit, le dit *de Vergy* pourroit insulter *lui Déposant*, ou se mettre dans le cas d'en être insulté.

7. Que *lui Déposant* croit fermement ces circonstances, tant parce que ce jour-là le dit *Comte de Guerchy* sortit de table pour aller trouver le dit *de Vergy* qui l'attendoit dans une chambre en haut, que parce que l'EPOUSE du dit *Comte de Guerchy*, (à qui *lui Déposant* donnoit le bras au sortir de table pour monter dans la salle de compagnie) n'eut pas été instruite par son valet de chambre, que le dit *de Vergy* étoit avec son époux, qu'en ferrant le bras de *lui Déposant*, cette Dame lui auroit dit. Paix, M. D'EON: de graces ne faites point de bruit.

8. Que de-là *lui Déposant* croit véritablement que cette Dame savoit que le dit *de Vergy* n'avoit été appelé là par le dit *Comte de Guerchy*, que pour y exciter du bruit contre *lui Déposant*.

9. Que dans cette visite, le dit *Comte de Guerchy* auroit manqué à *lui Déposant*, & com-  
me

*me Ministre & comme Particulier* ; en imposant orgueilleusement silence à *lui Déposant Ministre* qui avoit une contestation avec un particulier que le dit Comte de Guerchy feignoit de ne pas connoître ; particulier inconnu qui vouloit se présenter à l'Ambassadeur de France, aux Ministres & à la Cour d'Angleterre, sans apporter aucune lettre de recommandation pas même pour aucun marchand ou banquier de Londres.

10. Que *lui Déposant* ne peut attribuer qu'au dit *de Guerchy* tous les affronts qui ont été faits à *lui Déposant comme Ministre de France* chez MILORD HALLIFAX dont il connoît trop les sentimens & l'équité pour l'en soupçonner capable ; & qu'il croit véritablement être le fait du dit Comte de Guerchy.

11. Que le dit Comte de Guerchy auroit calomnié *lui Déposant* en n'épargnant aucun effort pour faire croire ici, à Paris, en Hollande & presque dans toute l'Europe que *lui Déposant* étoit fou, & que la folie étoit une maladie périodique dans la famille de *lui Déposant* : que *lui Déposant* étoit traître à son Roi & à son pays. C'est ce que le dit *de Guerchy* a voulu persuader à tous ceux à qui il a parlé de *lui Déposant*, entre autres à Messieurs de la Rozière Lieutenant colonel, d'Eon de Moulouze Lieutenant de Cavalerie, le Boucher ancien secrétaire du Duc de Nivernois & de *lui Déposant*, & la Rochette autrefois Commissaire François pour les prisonniers : c'est ce qui se voit dans les écrits  
que

que *lui Déposant* fait avoir été publiés par l'ordre du dit Comte de *Guerchy*, tels que *la lettre à M. de la M....* pages 5. 8. 16. la Contre note pages 4. 14 18.

12. Que *lui Déposant*, au sortir du repas où il avoit assisté chez le dit Comte de *Guerchy* le 28. Octobre 1763. & auquel il avoit été invité par le dit Comte de *Guerchy*, quoique le dit Comte de *Guerchy* ne dût pas s'y trouver, comme il ne s'y trouva pas en effet, *lui Déposant* auroit éprouvé de telles douleurs & vu de tels symptômes, qui lui auroient fait soupçonner un attentat sur sa vie.

13. Qu'en effet *lui Déposant* étoit à peine hors de table, qu'il auroit éprouvé des tiraillements intérieurs & un assoupissement mortel.

14. Que, de retour dans sa maison Dowers-street, *lui Déposant* auroit dit au S. d'Eon de Moulouze qu'il croioit fermement avoir été empoisoné.

15. Qu'en vain le S. d'Eon de Moulouze auroit taché de rassurer *lui Déposant* qui, en jugeant par l'accablement qu'il éprouvoit & par les douleurs qu'il ressentoit, crut devoir recourir à l'huile, au lait & à la limonade, qu'il pensoit pouvoir servir d'antidote à l'état où il se trouvoit.

16. Que, quoique *lui Déposant* se fût couché de fort bonne heure contre son usage, ce ne fut le lendemain qu'après des efforts incroyables & des coups redoublés sur la porte que les S. de la Raziere & d'Eon de Moulouze parvinrent

rent à l'éveiller sur le midi, quoique de coutume il fût levé à sept heures du matin.

17. Qu'alors les Srs de la Roziere & de Mouloize, voyant que *lui Déposant*, qui s'étoit traîné, comme il avoit pu, à sa porte pour l'ouvrir, avoit une figure pale, defaite & mourante & une bouche decoulante de flegmes, les deux susdits Mrs. de la Roziere & de Mouloize auroient cru devoir reconduire *lui Déposant* dans son lit.

18. Que tout ce que *lui Déposant* dit à ce sujet à Mrs. de la Roziere, de Mouloize, le Boucher & Nardin, Capitaine de Cavalerie, étoit qu'il croïoit véritablement avoir été empoisoné chez le dit Comte de GUERCHY.

19. Que le lendemain samedi 29. Octobre 1763. le S. MONIN. (Secrétaire des commandements de S. A. S. Mgr. le Prince de Conti, & ci devant précepteur & maître d'école du dit Comte de Guerchy, étant venu voir *lui Déposant*, *lui Déposant* auroit dit au dit Monin, en présence de Mrs. de Mouloize & le Boucher que *lui Déposant* avoit été empoisoné la veille à la table du Comte DE GUERCHY.

20. Que le dit Monin, loin de nier le fait, auroit répondu à *lui Déposant*, que *lui Monin* & les Srs. du Blosset & d'Allonville Aides de camp du dit Comte de Guerchy avoient senti la même indisposition.

21. Que *lui Déposant* auroit répliqué que cependant tous ces Messieurs étoient fortis à leur ordinaire, avoient fréquenté les compagnies & les

les spectacles, lorsque *lui Déposant* avoit été obligé de se mettre au lit.

22. Que le même jour 29. Octobre 1763. *lui Déposant* auroit confié son état & les soupçons qu'il avoit d'avoir été empoisonné à Mrs. *de la Rochette* & *le Boucher*.

23. Que le Dimanche 30. Octobre 1763. le dit *Monin* feroit revenu chez *lui Déposant* & y auroit dit que le mal étoit venu d'une casserole mal étamée : *ce qui ne peut qu'augmenter la certitude qu'avoit lui Déposant d'avoir été empoisonné quelqu'en ait été le principe.*

24. Que peu de jours après le dit Comte *de Guerchy* vint lui-même avec ses Aides de camp les dits Srs. *du Blosset* & *d'Allonville*, tous trois en redingottes, du grand matin, pour voir *lui Déposant*, qui étoit en ce moment avec le S. *de la Rochette*. Que le dit Comte *de Guerchy* dit qu'il alloit se promener à Westminster & voir la Tamise, & proposa à *lui Déposant* de l'accompagner : Que *lui Déposant* répondit qu'il ne pouvoit y aller, attendu l'état où il se trouvoit ; *se méfiant* d'ailleurs du projet du dit Comte *de Guerchy* soit pour faire enlever *lui Déposant*, soit pour l'exécution de quelque autre dessein prémédité.

25. Qu'alors *lui Déposant*, étant occupé à prendre du lait chaud & de l'huile, le dit Comte *de Guerchy* lui auroit demandé : *A quoi bon cela ? Qu'est-ce que vous avez donc M. d'Eon ?* Qu'aussitôt *lui Déposant*, s'étant levé de sa chaise, auroit ouvertement déclaré au dit Comte *de*  
Guer-

*Guerchy* en présence de ses deux Aides de camp, que *lui Déposant* avoit été empoisoné chez lui Comte de *Guerchy* le vendredi 28. Octobre. A quoi le dit Comte de *Guerchy* auroit répliqué que ces deux Messieurs, ainsi que *Monin*, avoient été incommodés, que pour lui il dinoit ce jour-là chez *Milord Sandwich*. Lui *Déposant* dit : *J'en suis charmé pour votre Excellence : mais Mad. la Comtesse de Guerchy & Mad. la Marquise de Nangis* votre fille *ont-elles été incommodées ? Non heureusement*, répondit le susdit Comte de *Guerchy*.

26. Que *lui Déposant* auroit encore répliqué qu'il étoit heureux pour ces Messieurs que leur indisposition n'ait pas retardé un instant les plaisirs auxquels ils avoient assisté chaque jour, pendant que *lui Déposant* étoit encore à peine en état de se soutenir sur ses jambes.

27. Que le dit de *Guerchy* aiant alors demandé à *lui Déposant* s'il avoit un Médecin affidé ? *lui Déposant* répondit que les Docteurs *Mathy & la Peyre* venoient le voir de tems en tems, & que ce dernier lui avoit conseillé de poursuivre sans interruption l'usage du premier remède : mais que *lui Déposant*, dans les circonstances cruelles où il se trouvoit, ne pouvoit avoir une véritable confiance dans personne.

28. Que tous les amis de *lui Déposant* ont vu sa maladie & sa langueur durer plus de six semaines ; que le Docteur *la Peine*, Mrs. de la Roziere, Nardin, de Vignolès, de Moulouize, & de la Rochette, les Sieurs Coutan, François

sois & autres, ont été témoins que le déposant, au sortir de table, est souvent tombé dans des convulsions avec le hoquet qui obligeoit ses amis de le porter sur son lit; & qu'ils ont su de sa bouche les circonstances & les soupçons qu'il n'a cessé d'avoir, & qui se trouvant conformes sont crus véritables par lui *Déposant*.

29. Que *lui Déposant* a lieu de croire fermement que le dit *Treyssac de Vergy* a eu des notions de cet attentat contre la vie de *lui Déposant*; & que le dit *C. de Guerchy* auroit engagé, sollicité & pressé le dit *de Vergy* d'assassiner lui *Déposant*, *pourvu qu'il prit son tems de façon à venir se refugier sous la protection & dans la maison du C. de Guerchy*.

30. Que le dit *C. de Guerchy*, dans le dessein de perdre *lui Déposant* pour entraîner par la fuite la perte du *Marechal de Broglie*, auroit employé divers espions, pour troubler le repos de *lui Déposant*; & auroit excité le dit *Treyssac de Vergy* à écrire & publier l'avanture que le dit *de Vergy* avoit eue avec *lui Déposant*.

31. Que *lui Déposant* croit véritablement que le dit *C. de Guerchy* auroit employé les promesses & les menaces pour forcer le dit *de Vergy* à écrire contre *lui Déposant*.

32. Que *lui Déposant* sait que le dit *de Vergy* ne voulant point écrire, le dit *de Guerchy* auroit, par le moyen d'un nommé *Lescalier son Secrétaire*, trouvé la plume vénale dans un nommé *Goudar*, qui auroit fait publier, par ordre du dit *C. de Guer-*



*Guerchy, un libelle contre lui Déposant, sous ce titre: Lettre d'un François à M. le Duc de Nivernois à Paris de Londres le 29. Octobre 1763. imprimé & vendu à Londres chez L. Bickel & P. A. de Hondt; vis-à-vis de l'Eglise neuve (New Church) dans le Strand. Libelle d'autant plus dangereux que, sans le specieux des arguments généraux, l'Auteur y portoit des coups d'autant plus assurés contre lui Déposant, que l'anonyme que l'Auteur y gardoit, empêchoit lui Déposant de savoir à qui s'en prendre.*

34. Que lui Déposant a été informé & croit véritablement que le dit C. de *Guerchy* auroit fait tenir ce premier *Libelle* au dit de *Vergy*, pour qu'il eût à y répondre, conformément aux intentions que lui avoit communiqué le Comte de *Guerchy*, en lui enjoignant d'être *vif au moins*, & de peindre lui Déposant dans le plus odieux.

34. Que, pendant ce tems, le dit Comte de *Guerchy* auroit fait violence à tous les amis de lui Déposant, en les forçant de quitter l'Angleterre & de repasser en France, contre les avantages de ce royaume, sous peine d'être perdu sans ressource; c'est ce qui est arrivé aux Srs. d'Eon de *Mouloize*, & le Boucher le premier Cousin & le second Secrétaire de lui Déposant.

35. Que, pendant ce tems, le dit Comte de *Guerchy* auroit voulu savoir des Srs. d'Eon de *Monloize*, le Boucher & la *Rochette*, s'il n'y auroit

auroit pas quelque moïen d'avoir & d'enlever les papiers de lui *Déposant*.

36. Que pendant ce tems, le dit Comte de *Guerchy* auroit demandé au S. d'Eon de *Mouloize*. *Pourquoi*, sur la petite dispute qu'il avoit eue avec lui *Déposant*, lui de *Mouloize* n'avoit pas tué lui *Déposant*, puisque lui *Déposant* étoit fou ? comme lui *Déposant* en a été informé dans le tems & le croit véritablement.

37. Que lui *Déposant* a été instruit de même dans le tems & croit véritablement que le dit S. de *Mouloize* aiant objecté au dit Comte de *Guerchy* que son Cousin lui tenoit lieu de Pere, le dit Comte de *Guerchy* n'auroit répondu que par ces mots *Pourquoi n'avez-vous pas tué votre Cousin ?* c'est-à dire, lui *Déposant*.

38. Que lui *Déposant* fait & croit que, redoutant les menaces du dit Comte de *Guerchy*, le dit de *Vergy* auroit écrit & fait publier à Londres le 16. Novembre 1764. sa *Lettre à M. de la M... Ecuier* dans laquelle le dit de *Vergy*, par ordre du dit de *Guerchy* dit :

I. Dès le commencement qu'il va répondre aux extravagances d'un fou, tandis que lui *Déposant* n'avoit encore rien fait imprimer ni contre lui *Vergy*, ni contre le dit *Guerchy*.

II. Page 8. *Je me tairai sur les folies que le S. D. fit ;* (ce qui ne peut s'entendre que de lui *Déposant*.) *La moitié suffiroit pour interdire un citoyen & l'établir pensionnaire à Bicêtre pour le*  
reste

*reste de ses jours.* (BICETRE est une maison forte proche de Paris, destiné à renfermer les vagabonds , ou les scélérats qu'on veut soustraire au dernier supplice.

III. Page 16. *C'est être bien imbécile & bien mauvais citoyen de prendre le droit d'insulter au choix de son maître, parce que le ministre qu'il a nommé a perdu l'esprit. L'Auteur applique sur le champ ces derniers mots à lui Déposant, cet événement, dit-il, est malheureux pour le S. D, ce qui ne peut donc s'entendre que de lui Déposant.*

39. Que toutes ces qualifications de *fon*, de *digne d'être interdit*, *d'être pensionnaire de bicêtre*, *d'avoir perdu l'esprit*, quoique l'ouvrage de la main du dit *de Vergy*, ne peuvent cependant être attribuées qu'au dit *de Guerchy*.

40. QUE ce ne fut qu'en réponse à ces deux écrits, le premier libelle indirect & le second libelle très direct contre *lui Déposant*, tous deux ouvrages qu'on doit attribuer au dit *Comte de Guerchy*, que *lui Déposant* s'est décidé à faire publier sa *Notte à M. de Guerchy* le premier Décembre 1763.

41. QUE, comme dans ces premiers écrits, on n'avoit attaqué *lui Déposant* que sur une prétendue aliénation d'esprit, dont la fausseté étoit palpable du-moins à Londres, *lui Déposant* avoit gardé dans cette *NOTTE* toute la modération possible, *se contentant* de faire sentir au dit *Comte de Guerchy* que la *verité* pouvoit fournir à *lui Déposant* plus de reproches

contre le dit Comte de Guerchy & ses noirs projets, que *la fausseté* n'en avoit jamais offert au dit Comte de Guerchy contre lui *Déposant*.

42. Qu'en réponse à cet écrit modéré, le dit Comte de Guerchy auroit soudoïé de nouveau le dit Goudar qui auroit écrit un *nouveau libelle* sous le titre de *Contrenote imprimée & vendue à Londres chez T. Becket dans le Strand en Décembre 1763*: dans lequel s'entassent de toutes parts les injures contre lui *Déposant*, dont le nom s'y trouve en toutes lettres.

43. Que dans cet écrit diffamatoire le dit Comte de Guerchy dit par la plume du dit Goudar.

I. Page 4. *son inadvertance*, (en parlant de l'inadvertance de lui *Déposant*) avec le S. de Vergy auroit pu, *ainsi que toutes les sottises de l'esprit humain*, jouir de l'oubli & plus bas: il (c'est-à-dire, lui *Déposant*) a cherché à informer les générations à venir qu'il avoit été imprudent & à la fin de la page, il conclut qu'il est permis de la (c'est-à-dire, lui *Déposant*) considérer comme dans un état naturel de folie.

II. Page 6. On voit par tout (en parlant de la NOTTE de lui *Déposant*) l'homme violent & emporté.

III. Page 14. *J'imagine que M. de Broglie veut bien qu'on ait du Zele pour lui: mais il ne prétend pas que cela aille à la démenche.*

IV. Page 17. *Mérité*, (en parlant de celui qui a fait obtenir la croix de Saint Louis à lui *Dé-*

*Déposant*) qui dans cette occasion consiste à courir la poste.

V. Page 13. Monsieur d'Eon met le comble à l'extravagance.

VI. Cet ouvrage se conclut en disant qu'il (c'est à-dire lui *Déposant*) a manqué de soumission au Roi de France & de respect au Roi d'Angleterre. Page 18. a donné la France en spectacle, & a cherché à rendre la nation méprisable page 19. a eu de l'inconduite, tant envers M<sup>lord</sup> Halifax, qu'envers l'Ambassadeur de France page 20. a enfin manqué à l'Etat s'est manqué à lui même pag. 21.

VII. Dans le cours de l'énoncé de ces crimes odieux dont le dit de *Guerchy* osoit charger lui *Déposant* officier d'honneur & Ministre sans reproches, le dit Comte de *Guerchy* n'a point craint de faire insérer page 20, que M. l'Ambassadeur, (c'est-à-dire, le dit Comte de *Guerchy*) lui demanda (c'est-à-dire, à lui *Déposant*) compte d'une somme de soixante & quinze mille livres tournois qu'il (c'est-à-dire, lui *Déposant*) a pris sur le sien (entendant parler de ce lui du dit Comte de *Guerchy*) en grande partie.

44. Que par cette accusation, le dit Comte de *Guerchy* accusoit fausement lui *Déposant* de lui avoir pris 75,000 livres tournois : ce qui étoit d'autant plus méchamment avancé que le dit Comte de *Guerchy* avoit reçu, à la fin de chaque mois, tous les comptes de sa maison jusqu'au premier Octobre 1763 : lesquels comptes étoient tous sur quittances & signés par le

nommé *Lescaillier* aujourd'hui Secrétaire intime du dit Comte de *Guerchy*: ainsi que le *Déposant* peut le prouver en justice par les doubles desdits comptes faits & signés par le dit *Lescaillier*.

45. Que ce fut à la vuë de tant de *libelles faux & odieux* dont on infectoit le Public, que *lui Déposant* sachant l'impression que detels discours & écrits quoique dénués de fondement, pouvoient faire sur le public, crut devoir enfin répondre par l'impression de ses *Lettres & mémoires* &c. &c. qui vengeoient *lui Déposant* des injures abominables qui lui étoient imputées & qui faisoient connoître le caractère de son adversaire le dit Comte de *Guerchy*, pour qu'on jugeât du crédit que méritoient ses discours, ainsi que les écrits des auteurs qu'il employoit & païoit.

*Signé*

LE CHEV. D'EON DE BEAUMONT.

*A côté est écrit en Anglois*

SYRRY

Juré devant moi un des Juges  
à paix de Sa Majesté dans &  
pour le susdit Comté ce 28.  
jour de Décembre 1764.

*Signé*

HUM. COTES.

AVER-

## A V E R T I S S E M E N T.

Pendant mon dernier séjour à Londres, les partisans de M. de Guerchy m'assuroient avec tant d'apparence de sincérité que cet Ambassadeur n'avoit jamais eu aucune liaison avec Monsieur de Vergy son principal accusateur que j'aurois arrêté le cours de cette impression, si M. Kirwan Equier n'eut levé tous mes doutes en me faisant voir & lire en original les deux pièces suivantes.

## I.

## BILLET ECRIT DE LA MAIN DE M. DE GUERCHY.

M. le Comte de Guerchy prie M. de Vergy de passer chez lui aujourd'hui sur les trois heures, aiant à lui parler.

Ce 31. Octobre 1763.

*Et sur l'adresse de la main d'un Secrétaire.*

A Monsieur Monsieur de Vergy at Mr. Brailards Taylor Castle street.

## II.

## LETTRE DE M. DE VERGY A M. KIRWAN.

Vous savez sans doute, Monsieur, le malheur qui m'est arrivé, il n'en fut jamais de plus cruel ni de plus humiliant. Brailard m'a fait arrêter dans ma propre chambre & conduire  
chez

chez un *Bailif*. Je suis désolé. Quel triomphe pour mes ennemis; & comment ceux, qui ont daigné être mes amis, recevront-ils cette nouvelle? Je perds l'honneur & la vie, Monsieur, si je ne trouve un moyen de sortir d'ici. Je viens d'écrire *Mad. Linch* pour la prier d'engager son mari à me servir: & je lui ai envoyé un ordre sur *Paris* de soixante guinées. *Brailard* m'a dit qu'il m'accorderoit trois-mois, s'il avoit une caution. *M. Linch* par humanité voudra-t-il l'être, & vous m'abandonnerez-vous? *Je suis à même de deshonorer entièrement M. de Guerchy, & je le ferai rappeler ou je mourrai. C'est sur une calomnie nouvelle de d'Eon que Brailard m'a maltraité ainsi.* Ah! généreux la *Morandiere*, où êtes-vous? Je ne saurois continuer: la fureur où je suis est terrible. **GARDEZ CE SECRET**, Monsieur, & devenez mon protecteur. Je vous crois assez bienfaisant pour ne pas me laisser dès-honorer. Je suis avec une parfaite considération.

MONSIEUR

Votre très humble & très obéissant  
Serviteur

*A côté.*

7. Decembre 1763.

*Signé*

DE VERGY,

*Au dessus*

Je vous envoie l'adresse où je suis.



L E T T R E

A

MONSEIGNEUR LE

DUC DÉ CHOISEUL,

MINISTRE ET SECRETAIRE  
D'ETAT EN FRANCE;

P A R

M. TREYSSAC DE VERGY,

Avocat au Parlement de Bordeaux.

*Dignum laude virum musa vetat mori.*

HORACE.

---

A L O N D R E S

M D C C L X V.

## AVERTISSEMENT.

*Le ton de vérité qui caractérise ces deux lettres, ne sauroit manquer de les rendre précieuses & intéressantes dans les circonstances présentes où la contrariété des bruits qui ont été successivement répandus sur la disgrâce de M. D'EON, en rendoit la cause plus équivoque que jamais. On en dévoile ici les principes cachés ; & l'on prouve par des faits également curieux & frappans, que la perte de ce Ministre avoit été projetée en France avant l'arrivée de M. de GUERCHY à Londres. L'amour seul du vrai a arraché ce secret à l'Auteur.*

# PREMIERE LETTRE.

MONSEIGNEUR,

QU'IL est flatteur pour les Français de pouvoir s'écrier dans les transports d'une joie éclairée, *nous avons enfin un Ministre qui, maître de lui-même & esclave du bonheur & de la gloire de l'Etat, sait encourager, récompenser & réveiller les vertus d'un peuple dans l'inaction & la langueur.* Moins leur attente devoit-être remplie après la succession continue de petits hommes dans les plus hautes places, plus leurs cœurs doivent être pénétrés d'amour & de reconnaissance pour le dieu bienfaisant qui vous porta au faite des grandeurs.

Les entraves que l'homme s'est donné en s'affervissant des opinions, & en s'écartant par des usages insensés de l'indépendance & du bien-être qu'il tenait de la nature, disparaissent à la voix d'un Ministre, qui a l'art de les embellir & de les faire aimer. Il se fait alors un plaisir de ses devoirs, & un devoir des sentimens, les seuls avantageux à sa patrie. Elle devient l'objet unique de son amour & de son ambition.

Une armée oublie aux champs de la victoire tous les maux qu'elle a soufferts : un mois de marche pénible, de disette & d'impatience se perd, s'évanouit dans les cris de l'allégresse & du triomphe. Tel est, MONSEI-

NEUR , le délire d'une nation idolatre de son roi & de l'honneur , elle prend un nouvel être sous une nouvelle administration plus sage & mieux entendue ; elle perd de vuë & les loix qui l'enchainent , & les disgraces dont elle a été accablée : capable des plus nobles efforts , elle recommence une carrière , qui dès son aurore est l'effroi ou l'admiration de l'univers.

Cette existence nouvelle , qui nous annonce des jours plus heureux & plus brillans , est , MONSEIGNEUR , le fruit de votre génie & de votre bienfaisance. Il n'étoit donné qu'à VOTRE GRANDEUR de nous réanimer & de nous porter au sublime. Ce n'est qu'en concevant avec force , qu'en agissant avec rapidité , qu'en voiant tout en grand , que l'on peut mériter l'estime & le respect des Français , que l'on peut les exciter , les entraîner & leur inspirer l'émulation & la magnanimité. Vingt-mille Soldats volent à la mort sur les pas d'un *Turenne* , d'un *Maurice* : cent-mille fuient sous des Généraux indignes de les commander. *Colbert* paraît , le Français s'immortalise : sous le ministère de l'ignorant *Chamillard* , je le vois mourant dans les bras du découragement.

Ces passages subits du mieux au plus mal , de la splendeur d'un peuple à sa décadence , ne surprennent point un sage qui pense. Ils sont dans la nature de tout gouvernement où un imbécile , apuié par son or ou ses dignités , a droit de présider & de donner la loi. Tel a été un des principes secrets de ces éclairs de grandeur & de foiblesse , que tous  
les

les peuples ont eu tour-à-tour, & qui ont fini par les rendre la fable de toute la terre. Cette position, MONSIEUR, devient infaillible; car, lorsque les abus sont une fois accrédités, ils trouvent toujours des protecteurs, dont la fortune & le luxe, étant soutenus par eux, seraient anéantis, s'ils ne s'opposaient à un changement plus relatif au bien général. C'est ainsi qu'aujourd'hui où la certitude du mal dans la partie des finances fait tenter d'y remédier, on voit mille gens s'élever contre le génie de la France, & noier sa voix dans les bruits du murmure & du mécontentement.

Dans les momens où l'émulation est éteinte, où le mérite, les arts & les vertus sont le jouet du courtisan, où l'on ne donne qu'au vice qui fait le mieux nous louer & nous servir, l'or devient un mal épidémique, une soif que rien ne peut calmer. Les mœurs s'altèrent, les liens qui nous attachent à la société s'affaiblissent, la religion se tait, vous ne voyez que des fourbes, des délateurs, de vils protégés, & pas un seul homme. Où trouver de l'honneur & du patriotisme, quand les places les plus brillantes, les faveurs les plus estimées sont le prix de l'intrigue & de l'adulation? Alors les richesses sont le premier titre aux égards, & tous les moyens de les acquérir y passent pour justes & légitimes. On couvre de ridicule un homme qui n'est simplement qu'honnête & vertueux, & l'on décrie une femme qui préfère ses devoirs au bon ton de *se prêter*, de *se donner* & de *s'avilir*. On ne conçoit rien à ces puérités, &

elles sont pour les aimables du jour, les objets des bons mots & de la satire.

*Quid faciant leges ubi sola pecunia regnat?*

En pliant tout son être à la volonté & aux vûes des grands, on parvient avec une aisance charmante à en obtenir ce que l'on désire. Il est vrai que par l'habitude & la nécessité de paraître ce que vous n'êtes pas, vous finissez presque toujours par voir réaliser le caractère emprunté. Vous vous faites conséquemment, par des gradations imperceptibles, un esprit, un cœur, une organisation que les besoins sacrés de l'humanité & de la patrie ne peuvent toucher, émouvoir & attendrir. Dans cet état plus de scrupule & de remords; la gloire de votre Roi & le bonheur des citoyens sont sacrifiés au premier intérêt du gout & du caprice.

Que je méprise ces gens qui, esclaves de la bassesse & de la stupidité d'un grand, répandent autour de lui les erreurs & l'illusion, & encensent par un air d'admiration & ses sottises & son inutilité! Ces ames lâches, qui se soutiennent auprès d'elle, par la cupidité toujours fertile en moïens de plaire & d'intéresser, sont les fléaux de l'honneur & la honte éternelle de la nature.

Si les génies les plus illustres n'ont pas toujours cette continuité de précaution qui peut seule défendre contre les attraites de la flatterie, si leur vanité s'y laisse quelquefois surprendre, quel est l'égide qui garantira tant d'hommes bornés qui, n'apportant aux hautes places que la persuasion de les mériter, offrent par un orgueil aussi déplacé tant de facilités à être

faisis

faillis & joués ? Combien n'y ont eu d'autres droits que leur vile complaisance auprès de quelque jolie femme, que le hasard, le vice & sa beauté ont mis entre lui & le dispensateur éclairé des faveurs de l'Etat ? Qu'un grand homme paraisse dans ces momens de crise, hélas ! le peuple n'en éprouvera que plus de troubles, & les grands n'en seront que dans une fermentation plus vive.

Comme le règne des petits hommes & des inutiles cesse, quand le génie dispose, place & commande, la jalousie & le dépit s'unissent & se prêtent mutuellement la main. Une foule d'êtres corrompus & abrutis se met en action, les femmes s'en mêlent, mille propos se tiennent, une cabale se forme, le jeu se soutient, la sottise l'emporte & le Ministre disparaît. Tel a été le sort du *Cardinal de Bernis* (a) un des meilleurs citoyens & des plus grands hommes d'Etat dont le Français devrait s'honorer, s'il pouvait se fixer sur le vrai du mérite, des talens & des vertus. C'est un soleil brillant à son lever & qui nous flatte d'un beau jour. Au quart de sa course, les nuages volent, s'assemblent, interceptent ses rayons ;

---

(a) Il est si rare que l'on parle en bien d'un Ministre disgracié, il est si ordinaire de le peindre en noir, & cela est même si souvent avantageux ; que je me persuade que l'on ne m'accusera ni d'intérêt ni de partialité. Moins séduit par les bontés dont son Eminence m'honora dans les tems de son Ministère sur les recommandations de feu M. le Maréchal Duc de Belle-Isle, que pénétré de ses propres vertus, elles seules ont droit à mes éloges. Ma plume étrangère à la flatterie ne s'est jamais souillée de ce vice : c'est pour avoir été trop vrai que j'ai cessé d'être heureux.

raisons , & finissent enfin par nous en dérober l'éclat & la lumière.

C'est-là , MONSIEUR , le tableau mouvant qu'a fait agir cette espèce qui se dégrade pour perpétuer son empire sur les divinités , dont un clin d'œil élève au premier gradin des honneurs , ou précipite dans celui de l'humiliation & du néant. . . . Mais tirons un voile sur ces instans de foiblesses & de disgraces : ces temps ne sont plus. Ce gros d'insectes qui environnaient le tonneau du bien & du mal s'est dissipé : votre grandeur s'en est approchée , & la garde & la distribution lui en ont été confiées.

La vérité jusques à ce moment timide , déconcertée fuyait & n'osait se montrer. Fière de votre amour pour elle , on l'a vue se présenter avec une noble hardiesse , parler & se faire écouter. C'est à ses succès que l'agriculture , le commerce , la marine & les arts de toute espèce doivent les faveurs dont le plus sensible & le mieux aimé des Rois daigne les honorer.

Votre Grandeur a paru , & tous les citoyens ont applaudi à la sagesse de ses desseins & à la bonté de ses projets. L'espoir d'un mieux les rend actifs , vigilans , laborieux ; n'ayant plus à redouter dans leur ministre , les petitesesses , les sottes fureurs & les passions indiscrettes de l'envie & de la prévention , tous les ordres de l'Etat ont le même esprit & le même zèle. Déjà l'inutile opulent est sans crédit & la calomnie n'a plus de traits. Le protecteur païé , mais moins présomptueux , & plus discret , sollicite en parlant d'équité. La confiance



france n'anime plus la voix & les yeux de la beauté. Elle soupire, sourit, pleure, caresse, se fache, émeut, étonne, transporte; tous les désirs sont pour elle; „ je parlerai, lui dit- „ on, mais le moïen de réussir! CHOISEUL ne „ se décide que par le bien de l'Etat.” De ces commencemens heureux, que ne doivent point se promettre le militaire instruit, le politique judicieux, l'artiste habile, le mérite indigent? C'est ainsi que par le talent de rassurer les esprits sur les craintes d'un gouvernement despotique, on parvient à leur donner les impressions que l'on veut. C'est en les séduisant par l'espoir des récompenses que les intervalles à la grandeur venant à disparaître, chaque homme fait les derniers efforts pour s'élever du médiocre au merveilleux.

Si *Pierre le Grand* civilisa avec autant de rapidité des peuples auxquels on daignait à peine donner un cœur & des organes; s'il leur fit aimer les arts, s'il leur fit comprendre & respecter les vertus factices dont nous sommes passionnés depuis quinze siècles; si cette nation aujourd'hui a droit de prétendre au premier rang sous le règne de son auguste Impératrice, VOTRE GRANDEUR n'a qu'à vouloir & le Français n'aura plus de rivaux. Je le répète avec assurance, il n'aura plus de rivaux. Mon amour pour ma patrie ne me fait point illusion: je ne connais point de nation & plus fidele envers ses maîtres & plus ingénieuse dans les arts utiles & agréables; je n'en connais point qui ait des troupes plus nombreuses & mieux aguerries; je n'en connais point qui, au mot de l'honneur brave

avec plus de fierté les dangers & la mort. Que l'on réunisse les vertus de mon Roi avec votre grandeur d'ame & vos talens, que cette union soit constante, je vois la France voler à la supériorité & se couronner de lauriers éternels : que la distance qui l'en éloigne me parait faible ! Je ne me ferai point un titre de cette prééminence qu'elle a déjà obtenu sur l'univers sociable par les seules faveurs de l'esprit humain, quoiqu'elle soit & la plus glorieuse & la mieux éclairée. Je fais que les romains n'auroient pas passé pour les maîtres du monde, par cela seul qu'ils en étaient le peuple le plus spirituel & le mieux civilisé ; ce n'est que par leurs légions qu'ils ont étendu & leurs loix & leur empire. Il n'y a que l'Anglais . . . . Je me tais . . . . Ce silence n'est point pour vous, VOTRE GRANDEUR, est trop au-dessus des préjugés nationaux pour ne pas rendre justice au mérite & à la valeur des Anglais : mais tous les Ministres n'ont ni la beauté de votre caractère, ni la même élévation d'esprit. J'aurais tout à craindre si j'osais être vrai.

Les conquêtes ont toujours décidé des avantages d'une nation ; c'est sur ses forces & non sur ses connaissances qu'on la juge. Mais de tout temps l'homme, plus frappé de la terreur qu'inspire un peuple qui combat & triomphe que du progrès de la raison humaine, de la morale, des manufactures &c. s'est mépris sur la nature du vrai beau, de tout temps séduit par le merveilleux, il lui a dédié des autels & sacrifié la vérité. Puis-  
que

que l'opinion, qui régné en despote sur l'univers enchainé par elle, & le veut & l'ordonne, je m'attacherai uniquement à cette erreur conventionnelle.

J'avoue qu'avec un ministre moins habile, moins nécessité aux grandes choses par son propre génie, la létargie sous laquelle le Français a languï si long tems me paraîtrait invincible : j'essaierais envain de lui donner une distinction flatteuse ; mes efforts ne réussiraient qu'à le faire ressortir dans le plus mal. Il en ferait comme de ces éloquents oraisons funebres où l'on tente de nous persuader qu'un tel homme était la gloire du siècle, pendant que l'orateur & l'auditoire sont exactement convaincus de son non-être en tout genre. On applaudit au talent enchanteur de la parole, on s'entouffiasme pour la beauté du portrait : mais on en apperçoit le fictice, on s'élève contre les traits hardis de la flatterie, on s'indigne & le défunt se perd de nouveau & pour toujours dans les horreurs du tombeau. Tel est l'effet du palpable & de la réflexion ; il est impossible d'échaper à leurs lumieres & à leur sagacité. Graces au ciel, MONSIEUR, l'art m'est inutile, je n'ai pas besoin d'éblouir, le charme qui avait assoupi nos vertus s'est évanoui, le Français qui s'attache à vous plaire prépare des chaines à la victoire & des mépris à la satire.

Rien ne réveille mieux l'émulation d'un peuple que l'exemple d'un chef qui, oubliant de jouir pour ne s'occuper que du bien public, immole à ce seul intérêt & ses plaisirs & sa liberté. Dans des positions différentes

le contraire s'établit avec la même vivacité. Sous les ordres du *Prince Ferdinand* & les yeux des Anglais, les Hanovriens deviennent des héros; sous un *Cont . . .* les Français font des lâches qu'un rien intimide & fait fuir.

Ce qui est une vérité quant à l'Etat militaire, en est également une dans l'ordre civil & politique. Le citoyen se fait à imiter, il jette un coup d'œil sur son ministre: s'il ne voit en lui que les passions défordonnées du jeu, de la table & des femmes, dès lors tout vice est en honneur; dès lors plus de discipline & de subordination; dès lors mille moïens d'être injuste & de l'être avec impunité; dès-lors l'intrigue place & fait commander: ne vous attendés qu'à des pertes répétées qu'à des malheurs continus. Le Ministre est-il vu sous un jour plus estimable? Parait-il sous les traits de VOTRE GRANDEUR, laborieux, impartial, désintéressé, livré uniquement à l'amour de la gloire? la nation rougit de son avilissement, elle lève une tête altière: ce n'est plus elle, c'est vous. Elle a votre esprit, votre feu & votre ame. Ce fanatisme héroïque anéantit tous les obstacles. Du moment qu'il régne, les succès se multiplient, il n'est plus dénué des essais à la perfection. C'est l'aigle qui, dès son premier vol, s'élance au-dessus des nuages & ose s'approcher du soleil.

Les fastes de l'histoire de l'univers, les monumens éclatans du pouvoir, du hasard & de la fortune nous prouvent, par un enchaînement d'opposés, que le bien & le mal d'une nation ont toujours été en raison des  
grands

grands ou des petits hommes qui l'ont commandée. Sans en chercher dans l'antiquité des exemples sensibles, contentons-nous de ceux que le monde nous offre. Le Prussien, inconnu il y a quarante-ans, nous bat à *Rosback* : nous triomphons à *Hastembeck* & à *Berghen* & *Minden* nous humilie. Simple spectateur sous un général qui délibère, l'Anglais agit & fixe la victoire sous le Lord *Granby* qui combat. De ces contrastes frappans il est aisé de conclure que, du choix des hommes, résulte notre gloire & notre infamie.

Vous voyés, MONSIEUR, qu'une nation, par les seules vertus d'un mortel généreux, éclairé, magnanime, peut reprendre & son premier éclat & son premier Empire. Il ne faut qu'un Ministre qui sache voir, comparer, juger & se décider pour amener des événemens utiles & glorieux. S'il écoute la voix du soldat & celle du citoyen, il est rare qu'il se méprenne.

Tant d'intérêts particuliers peuvent, dans certaines circonstances, se mettre entre ceux de l'Etat & le Ministre, qu'il est très possible qu'il n'ait pas la liberté de faire tout le bien qu'il voudrait. Il est difficile d'être si absolument maître de son ambition, que l'on puisse toujours s'opposer avec un courage égal au vice en faveur qui veut, ordonne, s'irrite, se passionne & se venge. Cette absence totale de soi-même ferait un prodige que l'on ne doit pas attendre. Il ne nous est pas donné d'être insensible aux charmes séducteurs du rang, des préséances & des richesses. Cent autres motifs que la calomnie

attribue à la vanité, & dont la source est dans le sentiment de l'amitié ou de l'amour des siens, sont autant de raisons attrayantes qui nous portent à céder. Un intérêt plus sacré encore pour un cœur vertueux, c'est la bienfaisance. Il est si doux de pouvoir contribuer au bonheur des hommes, & cela est si aisé dans les premières places d'un Etat, que l'on est souvent tenté de permettre un mal passager & quelquefois incertain, pour se conserver le droit divin de soulager l'humanité.

Le peuple, quoiqu'éclairé sur le faible du pouvoir d'un Ministre, n'en est pas plus juste dans ses plaintes. Il le rend toujours responsable de ses disgrâces, il est à la tête d'une partie de l'administration, il suffit, on l'accuse de tous les abus qui s'y glissent ou s'y perpétuent. C'est mal réfléchir : il n'est permis qu'à l'ignorance ou à la malignité de penser aussi faux. Ainsi qu'il est essentiel pour la gloire des armes qu'un Général soit le maître de ses opérations & le despote de ses troupes, il est également important qu'un Ministre ait une autorité absolue dans le politique. Si une puissance intermédiaire gêne la valeur de l'un & se foumet les lumières & les talens de l'autre, ne faisons point un crime au premier d'avoir manqué une occasion de vaincre l'ennemi, & à celui-ci de commettre des fautes. Le Français trop enthousiaste dans son admiration, trop précipité dans ses mépris, ne s'étudie point à distinguer, il loue, satirise & se dement avec la même légèreté.

Le Cardinal de Richelieu étoit l'ami & le confident de son Roi : tout prospéra sous ses mains. Vous avez, MONSEIGNEUR, les mêmes avantages : notre maître vous connaît & vous aime, vous possédez sa confiance & son estime : il est donc en votre pouvoir de faire nôtre bonheur & de nous couvrir de gloire. Telle est la persuasion où nous sommes d'après la certitude de vos vertus.

Si les conseils de VOTRE GRANDEUR étoient une loi dans toutes les parties de l'administration, si Elle pouvait ordonner du choix des hommes pour figurer avec noblesse, ou travailler avec utilité, si les récompenses & les disgraces dépendaient de ses lumières & de sa justice.... combien de Marquis sans caractère ! .... combien de Généraux sans service ! .... combien de Premiers Commis sans emplois ! .... combien.....

Déjà par vous une marine redoutable s'élève du sein du néant & fera bientôt en état d'être respectée par toute l'Europe. Par vous, le Français frivole s'attache à la culture des terres, à la connaissance des bestiaux, à l'étude des simples, des végétaux &c. arts qui semblaient les plus éloignés de son caractère & de ses goûts. Par vous la législation a plus de force & le mérite plus de partisans. Par vous, l'arbitraire s'évanouissant au nom de l'équité, un citoyen opprimé a droit à ses faveurs contre l'opulence & l'intrigue des grands. Vous le savez, MONSEIGNEUR, dans une monarchie où l'on veut décidément que l'honneur soit la première & même l'unique loi, si l'on ne permet pas à un citoyen de

re-

repoussier les outrages qu'on lui fait , s'il faut qu'il se soumette parcequ'il n'est ni Comte, ni Marquis, ni *Ambassadeur Extraordinaire*, s'il est essentiel pour sa sûreté qu'il paraisse avoir tort quand il a raison, il s'ensuit nécessairement que nous ne sommes que des esclaves, qu'une *amitié de trente ans devient une tyrannie*, & que l'honneur n'est qu'un mot. Que de désordres peuvent naître de cette distinction humiliante ! que de maux pour un Etat où un particulier doit essuier des mépris, sans en pouvoir marquer sa sensibilité ! Ils sont innombrables, MONSEIGNEUR, par les mœurs d'une nation qui se désespere & meurt réellement à la société au seul soupçon de l'infamie. Il est impossible que, sous la sageffe de votre Ministère, de pareils traits soient connus. Le Bienfaiteur de toutes les classes de l'Etat ne sauroit être l'ami de ces grands qui n'ont de vrai que les dignités dont ils sont honorés. Si dans cette position précaire ils n'ont pas l'art de se mentir sans cesse à eux-mêmes, s'ils se perdent une minute de vuë, VOTRE GRANDEUR ne doit pas appeller des Gardes, ne doit pas nommer la Bastille pour punir l'honnête homme qui en a été insulté. Ce seroit justifier avec trop d'éclat & la bassesse d'ame & les oublis du sentiment : c'est les perpétuer, c'est en être le complice que de s'en montrer le protecteur : Il ne doit pas suffire qu'un grand *par son rang* traite de libelle un ouvrage où l'on défend son honneur & sa vertu pour le condamner ; il faut le lire sans préjugés & oublier toute sa tendresse pour son *pauvre ami* : il faut vouloir rapprocher des

distan-



distances imaginaires & comparer l'homme à l'homme. C'est ce que vous avés fait, MONSIEUR..... que tous les Ministres n'ont-ils vôtre œil qui voit, saisit, distingue..... que tous les Ministres ne sont-ils justes & généreux comme VOTRE GRANDEUR!

Il ne peut y avoir deux maîtres, deux loix, deux façons de punir & de récompenser dans un Etat policé où l'on respecte la raison & l'humanité. Si l'on admet une distance entre les mêmes vices & les mêmes vertus en proportion de la naissance, dès lors vous faites entendre au citoyen que ce qu'on lui donne à aimer, à adorer, à mépriser & à haïr n'est qu'un pur arrangement politique, puisque ce qui est réellement bien, ce qui est réellement mal, doivent l'être toujours & de la même manière & avec la même force.

Vous sentés, MONSIEUR, que ces réflexions ne mènent point au bon ordre, & ne font point de sujets zélés d'un peuple sagement éclairé sur les opinions sous lesquelles on prétend l'enchaîner. C'est une de ces raisons qui le rend froid, indifférent aux intérêts de l'Etat. Quand on emploie & sa vie & ses biens à en soutenir les avantages, il est cruel de penser que ce n'est point pour soi que l'on travaille, que l'on s'épuise : mais pour une Société particulière, dont on n'a à attendre que des dédains & des outrages. Moins d'égards pour un simple citoyen que pour un grand dans les vanités d'un jour de cérémonie, je le veux : mais plus d'égalité dans les faveurs de la justice ; cela est indispensable, si vous voulés avoir des hommes  
qui

qui enrichissent , instruisent , jugent & défendent la patrie.

Craignés, MONSEIGNEUR, que le bien général ne devienne un de ces mots comme la pudeur & la modestie, que l'on encense en public & dont on se jouë dans le tête-à-tête. Craignés que la religion ..... hélas ! quel Empire peut elle avoir sur un peuple entièrement livré à l'étude des mots, des démarches & des moïens d'assurer son repos & sa sûreté. Est ce chés des Esclaves que nous devons chercher des notions de la Divinité, un culte suivi & un amour éclairé pour les devoirs de l'humanité ? Non : la fraïeur de déplaire asservit tout leur être ; c'est le palpable & l'actuel qui les frappent & les subjuguent.

A ces obstacles à la splendeur d'une nation, il en est d'autres également dangereux & dont la source est dans l'ignorance envieuse des grands & la faiblesse des Ministres. Ils sont d'autant plus puissans que, dans le même tems qu'ils découragent les sciences & l'industrie d'un peuple, ils le mettent en spectacle & le déshonorent chés l'Etranger : J'en donnerai un exemple frappant : il sera l'objet d'une nouvelle lettre.

Je suis avec un profond respect

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le très humble & très  
obéissant Serviteur.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY,

*avec Paraphe.*

S E C O N D E  
L E T T R E  
A  
MONSEIGNEUR LE  
DUC DE CHOISEUL,

MINISTRE ET SECRETAIRE  
D'ETAT EN FRANCE;

P A R  
M. TREYSSAC DE VERGY,

Avocat au Parlement de Bordeaux.

*Solventur risu tabulæ, tu missus abibis.*

HORACE.

2 3 4 5 6

1 2 3 4 5 6

NO. 1000

1000

1000

1000

P. A. R.

1000

1000

1000

## SECONDE LETTRE.

MONSEIGNEUR;

S'IL est dans l'ordre de la nature que le plus fort opprime le plus faible, il ne l'est point dans l'ordre des sociétés, où la sagesse des législateurs a pourvû à la conservation de l'honneur & du bien être de chaque particulier. Ce n'est que sous le règne des *Tibere*, des *Neron* des *Caligula*, que les institutions les plus sacrées se changent en la volonté du Prince, que l'on fait dépendre d'un mot le bonheur & la vie des citoyens, & que l'on connaît la distinction humiliante & inhumaine de puissant & d'esclave: mais avec les *Titus*, les *Antonin*, les *Marc-Aurele*, les *Louis XV*, les *George III*. doit-on voler au-devant de la tyrannie, & baiser les chaînes qu'elle vous prépare? doit-on se laisser accabler au gré du caprice & de la méchanceté? Non: Sous ces Princes généreux & bienfaisans, l'honneur devenant l'esprit général des nations, tout homme a un droit légitime à se défendre contre les traits de ses ennemis. Plus ils ont été vifs & cruels, plus il doit mettre de force à les repousser. Du choix dans les termes, de la délicatesse dans l'expression, une affectation d'estime & de respect sont des raffinemens inconnus à l'indignation; elle s'attache à dire des choses & non à rassembler des mots.

Tou:

Toute indépendance s'appelle insulte, tout écrit est traité de libelle. . . . . MONSEIGNEUR; vous ne mériteriez pas la place que vous occupez, si vous étiez insensible au sort déplorable qui menace un monde de citoyens, qui s'est cru libre & heureux, dès le moment que vous avés eu dans les mains les rênes de l'administration & du pouvoir. Remplissez son attente, éloignés des postes supérieurs ces grands qui ne tiennent à l'Etat que par le nom de leurs aïeux; & ne souffrés jamais que le lâche & le perfide triomphent d'avoir perdu le mérite & la vertu . . . . . Combien d'hommes utiles disgraciés qui obtiendraient les faveurs du gouvernement, s'ils n'étaient accusés & jugés par la passion & le préjugé! Toute la France a les yeux ouverts sur VOTRE GRANDEUR. Si elle a veillé avec un œil inquiet les premières démarches de votre ministère, sa confiance est maintenant établie . . . . . Votre gloire serait usurpée, si vous ne réalisés les espérances flatteuses que vous lui avés données. Né grand homme avant d'être Ministre, la prévention ne saurait trouver place dans votre cœur; vous êtes digne d'entendre la vérité, & *votre plus grand éloge* est dans mon assurance à la faire passer jusques à vous.

C'est à vous seul, MONSEIGNEUR, que je puis développer des secrets, éclaircir des mystères qui sont encore ensevelis dans l'ombre . . . . . Je vais justifier le plus cruel de mes ennemis, l'honneur m'en impose la loi. Je me croirais le plus criminel des hommes, si décidé par les craintes des fers ou de la mort,

mort, j'abandonnais au mépris de tous les peuples un Ministre qui en serait respecté, si la sottise & la fureur ne l'eussent peint sous les traits du ridicule & de la folie . . . . Je m'arrête . . . le sacrifice que je fais à ma colere est au-dessus de ma vertu . . . . Je pourrais rendre l'honneur & la considération à un homme qui a causé tous mes malheurs! . . . . Il en fut la cause innocente . . . . Qu'importe? en ai-je moins été le plus à plaindre de tous les êtres sensibles? . . . Quel aveu! . . . . Ah! MONSEIGNEUR, que je suis humilié. . . . Dois-je pour une fausse honte . . . . Non; je suis français, . . . . la probité l'emporte . . . . je vais parler . . . . MONSEIGNEUR daignez m'entendre.

J'épargnerai à VÔTRE GRANDEUR l'insipidité du détail & de toutes ces puérités qui ont été imprimées, je ne m'attacherai qu'au nouveau, qu'à l'intéressant, qu'à ce qui est inconnu. Je dévoilerai le principe caché de la disgrâce de Monsieur le Chevalier d'Eon, & je prouverai par le narré de faits incontestables & par mes sermens que la perte de ce Ministre avoit été projetée en France avant l'arrivée de M. de *Guerchy*.

Une Brochure (a) que je fis imprimer sur la fin de 1762, & qui souleva contre moi les trois quarts des fots & des femmes galantes de Paris, me lia avec M. le Comte d'*Argental*. Je n'avais d'autre certitude sur son caractère que la parole du connaisseur *Marmontel*

---

(a) Les Usages, 2 vol.

tel, qui avoit démontré dans de beaux vers qu'il n'en avoit aucun.

Cette vérité adoptée dans le grand monde, me persuadant que cette liaison me serait plus défavorable qu'avantageuse, je me prêtai avec assés de froideur à ses éloges, & à ses caresses. Je m'éloignais même avec toute l'honnêteté possible, lorsque mes amis, sachant l'intimité du Comte avec M. le Duc de Praslin, me conseillèrent de lui faire une cour assidue. *On vous dispense d'avoir de l'esprit avec lui*, me dit on: *vous gagnerez par les fadeurs ce que vous perdriez par trop de délicatesse. Ecoutez le sans bailler, riez, mais toujours hors de propos. Ne finissez pas en éloges sur ce qu'il aime, sur ce qu'il se donne pour une sensation. . . . Sur tout trouvez du dernier pitoiable Denis le tiran & les Contes Moraux; n'en oubliez jamais la nécessité: elle est indispensable, si vous voulez réussir. . . . Que Ste. Foix soit votre modele, c'est par ce seul moien qu'il est parvenu.* Je suivis cet avis & j'obtins bientôt une attention distinguée du Comte.

Je le priai de demander au Ministre un Consulat ou un secrétariat d'Ambassade: il me promit d'en parler, en parla effectivement & me flatta dn plus heureux succès. Je fis agir auprès de lui Mad. la Marquise de Villeroy qui, dans le premier feu de son entêtement me recommanda à son amitié dans les termes les plus forts & les plus décisifs. Quelques jours avant le voiage de Compiègne, le Comte que je rencontrai aux Thuilleries vint à moi: *J'ai parlé au Comte de Guercby en votre faveur, vous êtes destiné à rempla-*  
cer,



*cer d'Eon qui est en Angleterre. Allés à Versailles mardi, je vous présenterai : adieu ; je suis charmé de v<sup>otre</sup> avancement. Je vais à Versailles : M. d'Argental était dans le cabinet de M. le Duc de Praslin, il en sort : J'ai vu M. de Guerchy, rendés vous à une heure dans le salon d'Hercule. Ces Messieurs furent exacts : je m'avançai. Voilà, M. le Comte, M. de Vergy dont je vous ai parlé, je ne connais personne mieux en état de remplacer d'Eon & d'entrer dans vos v<sup>ues</sup>. J'assurai son Excellence qu'elle me trouverait toujours disposé à la servir. Je ne doute, Monsieur, d'aucune manière de votre Zèle & de vos talens. Je m'en raporte à M. d'Argental : mais, Monsieur, il est bon de taire cette conférence, je me charge du soin de ménager vos intérêts ; M. d'Argental vous instruira mieux quand il en sera tems.*

Quoiqu'il me parut fort singulier que l'on ne me présentât pas au Ministre, & que l'on exigeât un secret peu naturel dans une telle position, ne soupçonant dans ces Messieurs aucun intérêt à me tromper, je fus sans défiance & promis de me conduire à leur volonté.

Je continuai près de trois semaines à voir M. d'Argental qui à la fin m'annonça que je devais me disposer à partir pour Londres, & cela sous peu de jours. Je lui demandai si je ne verrais pas auparavant Messieurs de Praslin & de Guerchy. Pour le premier, me répondit il, mille raisons l'en empêchent, la goutte l'accable, des tracasseries l'obsèdent, à peine est-il à lui. Il doit d'ailleurs vous être très indifférent d'être nommé secrétaire d'Ambassade à Paris

ou à Londres. Il suffit que M. de Guerchy vous en porte les lettres; pour celui-ci, je le verrai, venés dans deux jours. Je fus surpris: mais ne faisant point encore l'honneur à M. d'Argental de le croire capable de jouer la dissimulation, je pris patience & je revins chés lui le surlendemain. Ce fut alors qu'au milieu de cent détours & d'équivoques continuels je divinai le rôle que l'on me destinait. — J'ai répondu, Monsieur, de votre discrétion à M. de Guerchy. Je l'ai assuré que vous vous prêteriez à ses projets, & que suivant les circonstances vous vous serviriez aussi bien de l'épée que de la plume. — Je ne vois pas, Mr. lui répondis-je en riant, qu'un secrétaire d'Ambassade ait besoin de la première. — Vous ne le ferez, peut-être pas, Mr. quand il naîtra telle situation qui vous la rendra nécessaire. — Je ne comprends pas, Mr. ce mystère, daignez me l'expliquer. — Connaissez vous Mr. d'Eon? — Non, Mr. — La Cour en est mécontente. — Doit on me donner quelque instruction particulière à cet égard? — Il faut qu'il soit perdu. — Mais ne l'est-il pas déjà, puisqu'il déplaît à la Cour? — Ce n'est pas cela . . . C'est autre chose. — Je ne vous entens pas. — Il faudrait qu'il eût des torts si frappans. — Comment les faire naître? — Je n'en sais rien. — Il me semble, Mr. que vous devriez me parler avec plus de clarté. — J'ai cru que vous m'auriez entendu. — Cela ferait en vérité difficile. — Eh bien, Mr. Monsieur de Guerchy . . . il a des ordres de deshonorer d'Eon: mais il faut une main étrangère & habile. —

Com.

Comment, Mr. vous voulés qu'un homme qui est pour lui succéder commette des balles-les ? — *Moi, Mr. je ne veux rien . . . . . vous m'avez mal compris (a).* Ces mots furent suivis d'un silence de près d'un quart d'heure ; le Comte se leve & me fixant d'un air attentif. — *J'ai cru, de Vergy, que vous avés de l'ambition, & que l'on pouvoit compter sur vous.* — Vous ne vous êtes point mépris, Mr. mais je m'écarterai de ce que je dois à l'honneur & à ma famille . . . . . *Mais on ne vous oblige point de rien faire d'indigne de vous. Prétés vous seulement aux occasions & profités en honorablement. Partés pour Londres, attendés y l'Ambassadeur & voiés-le à son arrivée. Le Secrétariat est à vous ; mais il faut le mériter . . . . Vous avés de l'esprit, je me suis expliqué.*

Je n'ennuirai pas VOTRE GRANDEUR des réflexions que cet entretien me fit faire. Je fus tenté mille fois de me livrer aux conseils- & à l'amitié de M. de la Morandiere, ancien premier secrétaire de confiance de VOTRE GRANDEUR, un des hommes de France que j'aime, estime & respecte le plus : mais lié par ma parole à M. de Guerchy, je crus devoir la tenir.

Dans ma lettre du 12. Août à M. de Sartines Lieutenant général de Police, je lui mandai

---

(a) J'hésitai & je fus perdu. Avec une conscience que rien n'allarme que rien éfraie, je serais infailliblement aujourd'hui le compagnon & le favori de son Excellence. Ah ! nature, nature pourquoi me fis-tu meilleur & plus honnête.

dai que je partais pour Londres , pour y remplir une commission dont j'avais été honoré ; & la veille en prenant congé de Mad. la Baronne de *Fagan* ma belle mere ; & de M. le *Tourneur* son mari , je leur dis expressement que j'allais en Angleterre en qualité de Secrétaire d'Ambassade. Le bruit s'en était même tellement répandu dans Paris , que j'en avais reçu le dimanche d'auparavant les complimens en plein cercle aux Tuilleries par M. l'Abbé Comte de *Brilhac*.

J'arrive à Londres : mon premier soin fut d'y voir Monsieur le Chevalier *d'Eon*. J'étais curieux de connaître un Ministre qui , ne se doutant pas de sa chute , devait me paraître sans masque & sans détour. . . . Que l'on ne me fasse pas un crime de me taire sur l'estime qu'il m'inspira. N'est-ce point allés de justifier son ennemi , sans avoir encore à le louer.

*L'Ecuier* de son Excellence prévient l'arrivée de son maître. Quereller le valet de chambre de *M. d'Eon* , vouloir se battre , exiger qu'on le chasse , demander la table du Ministre Plénipotentiaire , l'obtenir , aller d'elle à celle des valets , répondre avec aigreur à *M. d'Eon* qui s'en plaint , le défier , le menacer & revoler à Douvres , porter son mécontentement à M. de *Guerchy* sont l'ouvrage de quelques jours. Son Excellence le fait souper avec elle à Douvres , & lui donne le lendemain à diner sur le gazon de la montagne de *Rocheſter* (a). Descendue à Lon;

---

(a) M. de *Guerchy* y fit porter un poulet. Instruit par l'exemple de M. le Duc de *Nivernois* , il voulut épargner à sa Cour la dépense d'un dîner.

Londres , elle demande avec fierté à M. *d'Eon* les raisons de sa conduite avec son Ecuier, *Pourquoi l'avez-vous chassé de ma table?* — N'étoit ce pas, M. le Comte, la table du Ministre. — *Il n'en a point.* — Où est elle donc? — *Dans la rue*, lui répond brusquement son Excellence. A la suite de ce propos, *je vous perdrai sans ressource.* .

Son Excellence demande une reddition de compte à M. *d'Eon*, & on lui fait répondre qu'il n'est pas son intendant. M. *d'Eon* alors dans une situation tranquille n'avoit aucune raison d'avoir une vivacité déplacée. Toute la Cour Britannique a été enchantée de sa douceur, de sa politesse & de l'aménité de ses mœurs. Bien loin de s'en plaindre, on avoit toujours eu lieu de s'en louer. Par quelle fatalité s'oublie-t-il donc à ce point, vis-à-vis d'un Ambassadeur qu'il respecte, & qu'il avait annoncé par tout de la manière la plus flatteuse? Je le dirai à la gloire de M. *d'Eon*; M. de *Guerchy* étoit attendu, désiré avec une impatience extrême, sur les éloges répétés que l'ancien Ministre ne cessoit de faire de lui. Cela étant, est-il possible qu'il se soit démenti, sans avoir été exactement poussé à bout, soit par un air de hauteur & de mépris parce qu'il n'avait ni *titres* ni *cordon*, soit en parlant trop légèrement sur des personnes que la reconnaissance faisait une loi à M. *d'Eon* d'aimer & de défendre.

Il n'est point dans le caractère d'un homme poli, attentif & plein de respect pour le Roi son maître de tomber dans de tels écarts.

Je fais que l'amour propre s'allarme d'un ton, d'un geste & qu'il ne faut souvent qu'une bagatelle pour l'indigner & l'enflamer : mais que l'on établisse une éducation différente, que l'on s'attache plus à la morale qu'au point d'honneur, alors la sensibilité mieux entendue & mieux réglée ne s'éfarouchera plus de ce qui est en possession de décider de l'honneur & de la vie des hommes. Que M. *d'Eon* se soit piqué de quelques expressions hasardées, c'est la faute de son siècle & celle des législateurs. L'Ambassadeur, en connaissant également le pouvoir tyrannique & n'étant qu'à l'égalité du Chevalier *d'Eon* puisqu'il était encore ministre plénipotentiaire du Roi, en devait avoir & plus d'attention & plus de ménagement. De l'orgueil d'un côté & des sentimens de l'autre, il en doit toujours résulter des paroles vives & de l'inimitié.

Je ne permettrai pas la réflexion la plus légère sur les premiers procédés de son Excellence, je ne ferai point sentir leur rapport intime avec le plan travaillé dans Paris. J'écris à VOTRE GRANDEUR & pour le public impartial & judicieux. Je me contente de narrer : c'est à vous, c'est à lui à vouloir comparer & juger. Mon respect pour le caractère d'Ambassadeur dont M. *de Guercby* est honoré retient ma plume, & me fait un devoir d'être discret. Comme honnête homme, je dois parler la langue de la vérité : comme français je dois en adoucir les traits & en affaiblir la force.

Ces scènes entre deux Ministres, dont l'un ne faisait que de paraître, se repandirent dans  
Lon-

Londres & firent la conversation du jour. Je les appris dans les cercles, aux spectacles; elles me suivirent de *Club* en *Club*, de café en café. Le public voulut voir, connaître, être éclairé: ces curiosités-là n'amènent jamais à la considération: un Ambassadeur qui a des torts perd toujours à l'analyse.

Il faudrait être de la première stupidité pour se persuader que ces éclats de son Excellence & le mépris visible qu'il témoignait du Chevalier *d'Eon*, en prenant ouvertement contre lui le parti de son Ecuier, n'annonçaient simplement qu'une humeur de caprice ou de choix. On ne voit point l'apparence de la haine & le soupçon le moins équivoque du dégoût entre deux hommes d'un crédit égal dans la cour qui les emploie. Le politique fait déguiser ses passions, il se venge mieux par ses caresses & les sacrifices qu'il fait à propos que par une guerre déclarée: il connaît l'art de séduire son ennemi pour l'immoler avec plus de sécurité. M. de *Guerchy* n'eut jamais osé sortir de l'égalité avec le Chevalier *d'Eon*, si la disgrâce de ce Ministre, n'eût déjà été ordonnée. Aurait-il été raisonnable sans cela, en s'éloignant de son maître, d'en voir approcher un ennemi implacable, qui aurait eu le pouvoir de s'y faire entendre & des protecteurs puissans pour l'appuyer? Non: Mr. de *Guerchy* n'aurait point été envoyé dans une Cour aussi éclairée, s'il avoit eu aussi peu de sagesse & de lumières.

Je ne dirai point à VOTRE GRANDEUR que M. de *Guerchy* dégradait son propre caractère, en respectant aussi peu celui de M.

*d'Eon* : c'est une de ces choses si sensibles qu'il n'est jamais besoin de l'expliquer.

J'appris que *M. d'Eon* étoit taciturne, mélancolique & suspectait tout ce qui l'environnait. Je me félicitais de n'avoir eu aucune part à ces premiers essais de la malignité : mais le tems s'approchait où je devais monter sur la scène, & amener le dénouement de cette pièce scandaleuse.

Le Mardi 25 Octobre je vais chés son Excellence : elle allait sortir de table ; je passe dans un salon : on m'annonce : *M. de Guerchy* se présente seul. — *J'ai devancé la compagnie pour vous parler. Feignés, Mr. de ne me pas connaître. D'Eon est ici : tout va bien, il ne faut plus qu'un prétexte.* Et sur le champ en voyant *Mad. la Comtesse* qui entrait suivie de *M. d'Eon* & de quelques officiers, — *Madame, je vous présente M. de Vergy notre compatriote. Mon compliment fini, j'allai à M. d'Eon : — Je sors de chés vous, Monsieur, apprenant que vous retourniés à Paris, j'ai voulu avoir l'honneur de vous faire ma cour.* — Je suis fâché, *Mr. de* ne m'y être pas trouvé je..... *Vous connaissez donc M. de Vergy ? lui dit alors son Excellence. Moi ! Monfr. non en vérité. Je l'ai reçu chés moi par politesse : mais je lui ai dit d'avoir des lettres de recommandation pour votre Excellence, s'il n'en a pas, ce n'est pas ma faute.* — *Vous ne m'en avés fait sentir la nécessité que depuis peu, Monsieur* — Bon ! il y a plus d'un mois. — *Je vous jure qu'il n'y a que huit ou dix jours. D'ailleurs je n'ai pas cru que le défaut de ces lettres dût m'empêcher de*  
voir



voir M. le Comte. — Vous m'aviés promis de n'y pas venir sans les avoir. — C'est Monsieur, ce dont je ne me souviens pas. — Comment — FINISSE'S, M. d'EON, lui dit son Excellence, *cela ne vous regarde plus, cette affaire est actuellement entre M. de Vergy & moi.*

Si le ton avec lequel ce *finissés*, M. d'Eon fut prononcé me surprit, il causa dans le maintien du Chevalier d'Eon un desordre réel. Ses yeux s'animerent du dépit le plus vif & les menaces suivirent bientôt son indignation. Je me rappelai alors ce propos du Comte d'Argental : VOUS NE SERE'S PEUT-ETRE PAS SE'CRETAIRE D'AMBASSADE, QUAND IL NAITRA UNE SITUATION, OU VOUS AURES BESOIN DE VOTRE EPE'E. Et celui de M. de Guerchy : IL NE FAUT PLUS QU'UN PRETEXTE. Je fus piqué d'être joué aussi grossièrement, & de me voir forcé, malgré moi-même ; à tirer raison de l'insulte que je recevais. L'indignité de servir d'instrument à la passion du Comte me révolta : je m'approchai du Chevalier d'Eon — VOUS NE SAVEZ PAS, MONSIEUR, LE SORT QUI VOUS ATTEND EN FRANCE ! — Je n'ai rien à craindre, Mr. en me conduisant avec honneur. — Voïant que le trouble où il était l'empêchait de me deviner, je lui répétais. — VOUS NE SAVEZ PAS &c. Un mot de modération dans M. d'Eon suffisait pour me faire parler & développer ce complot d'horreur & d'iniquité : mais ses défis continuans, je les acceptai. M. le Comte de Keiserlin

entrant le bruit cessa & je fis cercle (a).

Dans un silence de près de vingt minutes, j'eus tout le tems de réfléchir sur ma situation. Il n'en fut jamais de plus critique. M. d'Eon m'avait assuré qu'il n'était plus Ministre du Roi, mais simplement Capitaine de Dragons. Etaient-ce des mots échappés à sa vivacité, ou était-il réellement ce qu'il me disait être ? C'est sur quoi je n'avais aucune certitude. Il est vrai que M. de Guerchy ne l'avait point démenti : *mais je connaissais M. de Guerchy*. Il était contraire à ses projets de m'éclairer sur un objet aussi intéressant. S'il m'eut dit, *M. d'Eon est encore Ministre du Roi, vous devés le regarder & le respecter comme tel, cette affaire finissait ; & M. d'Eon n'était pas perdu. . . .* Ah ! si plus sensible à la gloire de son Roi qu'à quelques intérêts particuliers, M. de Guerchy m'eut alors tenu ce discours, comme il le devait ; la Cour de Fran-

---

(a) N'est-il pas plaisant que l'on ait trouvé singulier qu'un homme bien né, Avocat au parlement de Bordeaux & le gendre d'une Dame, \* qui tient par sa naissance à la maison de Lorraine & à celle de VOTRE GRANDEUR, ait fait cercle chez M. de Guerchy ? Quand on a eu l'honneur de manger assés constamment chés M. Patiot commissaire général des guerres, ancien premier secrétaire de M. le Mar. de Belle-isle avec la première noblesse militaire, & que l'on a eu la table & l'estime de Madame la Marquise de Liré née Princesse Lubomirska, je crois que l'on a droit d'avoir un fauteuil & des égards chez M. Pernier de Guerchy de Marmion. . . . .

\* Ceux qui en douteront pourront s'en convaincre, en allant voir Madame de Fagan le Tourneur, née Baronne, au village de Vaugirard, à une lieue de Paris où elle demeure,

France n'aurait jamais été mise en spectacle ; M. d'Eon serait honoré & heureux ; M. de Guerchy aurait été à l'abri de la médisance & des railleurs ; & je n'aurais certainement pas essuïé les ennuis de dix-mois de prison. . . Mais où m'emporte la vérité ! je m'égare , pardonnez , Monseigneur.

Je l'avouerai , j'étois si indigné de tant de noirceurs que , si cette querelle fût arrivée en présence de la seule famille de son Excellence , j'aurais peut-être pris sur moi d'en renvoyer la réparation à des temps plus convenables : mais se passant devant trois officiers , m'était-il possible de n'en pas marquer du ressentiment ?

Je passe à la scène de chés Milord *Hallifax* le lendemain 26. Qu'il m'est douloureux de rappeler des événemens si opposés à la vertu , & à la grandeur des français ! si la raison avait crié à son Excellence : à quoi bon ce bruit , ce billet , ces menaces , cette garde que vous faites appeller ? De grace respectés vous , n'avilissés pas un ministre auquel vous succédés ; songés à vôtre patrie que vous allés déshonorer par un éclat scandaleux. . . . Envoïés avertir de *Vergy* que M. D'Eon est ministre du Roi , cela seul suffit. . . . craignés le ridicule. . . . Vous vous exposés à n'être plus estimé dès le moment que vous justifiérés , par des violences aussi indécentes , les bons mots & les ris malins d'une Cour étrangere . . . . Si la raison. . . . MONSEIGNEUR , elle ne se fit pas entendre.

M. D'Eon s'engage par écrit à ne se point battre avec moi , mais il déclare positivement

de vive voix qu'il me recevra si je vais chés lui le jour suivant à dix heures du matin, comme je le lui ai fait dire. En me laissant ignorer cet arrangement, on rendait nul ce billet que l'on avoit été trois heures à solliciter; & tout cet appareil bruiant qui lui avoit donné l'existence le réduisait exactement à rien. *Je ne crois pas que l'esprit humain, dans son délire le plus décidé, puisse concevoir une inconséquence mieux établie.* Que conclure de cette extrême facilité qu'avoit M. de *Guerchy* d'anéantir cette affaire & dont il ne profita pas? Qu'en conclure? . . . Est il quelqu'un qui puisse hésiter?

Je ne m'arretterai point sur ma visite à M. *D'Eon*. Le détail en a été imprimé & envoyé à VOTRE GRANDEUR, dans une Lettre à M. de la *Morandiere* Ecuyer, de la société roiale d'agriculture. Le surlendemain vendredi Mylord *Sandwich* Ministre d'Etat, m'envoia M. *Jouvencel* son secrétaire, pour me prier de cesser mes poursuites contre le Sr. *D'Eon*, attendu qu'il serait ridicule d'exiger des réparations d'un homme qui était devenu fol. Je fis assurer son Exc. que je n'avois rien à lui refuser, & que je serais charmé que cette occasion me donnât lieu de lui plaire & d'en être estimé. M. de *Jouvencel* ajouta que M. de *Guerchy* m'en supliait également, & qu'il aurait envoyé chés moi, s'il avait su mon adresse. Je le priai de lui dire que j'aurais l'honneur de le voir le jour suivant sur le midy.

J'allais me rendre chés M. l'Ambassadeur, lorsque l'on vint m'avertir que j'avois à craindre

dre qu'il ne me fit enlever : cela ne me surprit pas. Suivant le système de *Machiavel*, il est utile d'écarter tout homme dans le sein duquel la nécessité nous a fait déposer des secrets dangereux. Cette réflexion me troubla, je balançai : cependant comme cette visite était annoncée, elle me parut moins hasardeuse.

Je pars, j'arrive : M. de *Guerchy* était dans une salle auprès du feu : la porte se ferme, nous restons seuls. — *Avoués, de Vergy, que vous avez eu bien peur . . . .* (& tout de suite un éclat de rire.) — Je vous assure, Mr. que je n'étais pas à mon aise. — *Vous n'aviés rien à craindre, il n'avait aucun dessein de vous tuer . . . . il s'y était engagé.* — Si votre Excellence avait pris la peine de m'en faire instruire, elle m'aurait épargné une position très embarrassante. — *Vous n'en êtes pas mort : n'y pensons plus.* — Pourrais-je demander à votre Exc. pourquoi elle a envoyé à M. d'*Eon* quatre de ses gens, quand il les a fait demander ? — *Cela était nécessaire. Si d'Eon vous avait fait arrêter ; je vous relâchais sur le champ : mais cette violence, en lui faisant une affaire avec le peuple, lui aurait fait perdre toute considération aux yeux de ses amis à Paris . . . . Savés-vous qu'il est devenu fol ?* — Mylord *Sandwich* me l'a fait dire, mais n'est ce point un jeu nouveau, M. le Comte, y a-t il du réel ? — *Comment ! quand je vous le dis.* — Je n'en doute plus, Mr. mais cela est malheureux. — *Pas trop, je n'ai jamais pu le souffrir . . . c'est une tête. Etes*

*vous assuré de Madame de Villeroi? (a) —*  
 Je le dois, Mr. si on peut compter sur les apparences . . . . mais je crains bien que cette affaire qui ne se répandra que sur des ouï-dire, ne me brouille en France à jamais. — *Pourquoi donc des Ouï dire? il faut la publier, je vous soutiendrai. Mylord Halifax sera votre témoin. D'Eon lui parla deux heures après que vous l'eûtes quitté —* M. le Comte, j'ai fait donner ma parole au Lord Sandwich d'oublier cette aventure, il serait contre l'honneur de la rappeler sans une nécessité bien évidente. — *Un homme comme moi qui vous en prie! —* Je sens tout ce que vous êtes, M. le Comte; mais de grace ne m'obligez pas à me faire mépriser de ce Seigneur. Je ne veux ni ne puis lui manquer. — *Cela ne m'arrange pas, Mr. —* Mais, M. le Comte, si d'Eon est fol, il n'est plus besoin d'en parler. — *Cela serait juste, si l'on pouvoit espérer qu'il n'eût pas de retour.* En achevant ces mots son Excel. se leve, se promène, paraît rêver, je la vois sourire . . . . *Comment trouvez vous, de Vergy, que sa chute a été forcée . . . j'en ai envoyé une bonne lettre à d'Argental . . . ah! ma foi il en rira . . . ses vivacités furent réellement charmantes dans mon appartement —* Ma foi, M. le Comte, peu fait

---

(a) Cette question, quoiqu'une digression originale & étrangère m'affecta peu. Elle me prouve aujourd'hui que, de ma réponse dépendait le bien ou le mal sous lequel son Excellence devait me peindre à cette Dame, ou pour m'enlever à son amitié ou pour augmenter son estime. Ma réponse décida M. de Guérchy, il écrivit & Mad. de Villeroi changea.

fait à ces rôles-là, je pensai me trahir, je vous le dirai avec franchise, je ne vois pas qu'une querelle avec d'Eon dans votre propre appartement pût m'être avantageuse en aucune manière — *Bon ne suis-je pas le maître de lui en donner tous les torts, quand il ne les auroit pas eus. Qui me contredirait? Ecoutez, de Vergy, je vous perdrais avec la même facilité que je puis vous élever, si je pouvois me defier de vous.* (Cet avis me rendit sage). M. le Comte, je vous l'ai déjà dit à Versailles, je suis tout à vous — *Cela est bien.*

Son Excellence tire quelques papiers, les parcourt, me regarde, continue de lire, se plonge dans son fauteuil, se relève, marche, ouvre une fenêtre, paraît agité & revient à moi. — Sont-ce, M. le Comte, mes lettres de Secrétaire d'Ambassade? lui demandai je en riant. — *Cela se peut, de Vergy,* & il les remet dans sa poche. — *Plus je réfléchis, Mr. plus je sens qu'il faut que vous écriviez, & que vous rendiez d'Eon dans le plus odieux.* — M. le Comte n'aurait-il pas assez de confiance en moi, pour me donner les raisons de cette nécessité? — *Je ne doute pas de vous de Vergy: mais il est des choses . . . D'Argental ne vous a-t-il rien communiqué?* — Il m'a dit simplement que votre dessein étoit de perdre d'Eon, & que vous comptiez à cet égard sur mon zèle & mes talens. — *Rien de plus?* — Non Monsieur. — *N'avez-vous pas été premier Secrétaire de M. le Duc d'Aiguillon?* — Oui, Monsieur. Je lui fus présenté par M. Patiot, auquel il avait demandé un homme de confiance & de belles  
let;

lettres : mais sur une maladie très cruelle que j'eus en Bretagne en Décembre 1758, je quittai ce seigneur & revins à Paris auprès de ma famille. — (a) *avés-vous continué de le voir ?* — Non Monsieur. — *Vous n'avez aucune liaison avec lui ?* — Non Monsieur. — *Comment êtes-vous avec le Tourneur ?* — Politiquement, Monsieur, — *Cela est-il vrai ?* — Très vrai, M. le Comte. — *De Vergy, vous seriez perdu si vous me trahissiez.* — De grace, Mr. le Comte, moins de soupçon disposés de moi, si je vous suis utile. M. d'Argental ne vous a-t-il pas répondu de mon caractère ? — *On se méprend quelquefois.* — C'est en vérité m'offenser, M. le Comte. — *Je n'en ai pas le dessein, de Vergy.* Vous êtes faible, mais je vous crois honnête. — *Donnes-moi votre parole de ne jamais décevoir ce que je vais vous dire.* — M. le Comte, vous vous rappellerés vos promesses ? — *Me soupçonnés vous, Monsieur ? suis-je fait pour me déguiser ?* — Eh bien, je promets à votre Excellence de me taire. — *Vous savés que d'Eon est extrêmement violent, emporté, une tête enfin. Vous l'avez vu par le billet qu'il vous a forcé de signer en vous menaçant de vous bruler la cervelle. Comme M. de Broglio a des amis & une partie du peuple pour lui, on a à craindre que sa disgrâce ne cesse. Il est le protecteur de d'Eon. On voudrait augmenter les ennemis du Maré-*

---

(a) Si des questions aussi imprévûes durent naturellement me surprendre, il me fut aisé d'en deviner le motif, lorsque M. le Comte me dit avec énergie. *De Vergy vous seriez perdu, si vous me trahissiez.*



*Maréchal & les partisans de Soubise. Pour cela, d'Eon est utile : parce que de Broglie l'abandonnant certainement après ses extravagances à Londres, d'Eon cherchera à s'en venger. Il est ingrat & sera furieux. Il découvrira, à n'en pouvoir douter, les motifs réels des refus & de l'inaction du Maréchal à Minden & de son engagement à Philinshausen, il ne gardera pas de mesures dans son ouvrage, & la France pourra revenir de son estime pour ce général. Il faut qu'ils soient tous deux perdus & abimés. Vous voyez donc, de Vergy, qu'il est nécessaire que vous écriviez & que vous déshonoriez d'Eon, pour le brouiller avec le Maréchal, auprès duquel on s'arrangera à Paris pour le mettre au plus mal. C'est là un des motifs de mon procédé avec d'Eon : c'est une affaire d'Etat : il faut la bien conduire.*

*Je n'hésitai pas dans ma réponse, j'avais trop à craindre. Je convins avec son Excellence de l'utilité de publier mon aventure, mais je la priai de ne l'exiger qu'après que l'on aurait écrit contre moi même. Cette condition ne plut point à son Excellence : mais lui faisant sentir que je me mettais dans le cas de me déshonorer aux yeux de Mylord Sandwich. Eh bien ! changez votre style & ne mettez plus votre nom : vous vous répondrez après. — On peut me découvrir & dès lors je serais indigne de la place que vous m'avez promise. Votre Excellence, en payant, trouvera facilement une plume étrangère. (M. de Guerchy craignit sans doute de me donner des soupçons). Vous avez raison, de Vergy ; d'ailleurs il importe que ce soit vous ou un autre qui mette les choses en train. Je verrai, je parlerai à Les-*  
cal.

*callier. . . . Vous devés voir Mylord Sandwich, il faut que vous paraissies très mécontent de moi & que vous vous plaignies de votre reception. . . . Je ne veux me montrer en rien dans tout cela. . . . Il est près d'une heure, allés vous en. Il faut éviter toute conjecture. . . . — Quand reverrai je vôtre Excellence? . . . — Mais . . . . bientôt. . . . Engagés Mylord Sandwich à me prier de vous donner une audience dont vous soies plus content. — Ne devrais-je point, M. le Comte, écrire à Mrs. de Praslin, de Nivernois & d'Argental. — Comme vous voudrés (a) montrés moi seulement vos lettres, quand vous reviendrés. Adieu, soies discret & comptés sur moi.*

Il me parut fort extraordinaire, MONSIEUR, que l'on fit passer publiquement pour fol, un homme dont on attendait des services aussi essentiels. Etait-il possible de se persuader que le public donnerait sa confiance à un Ministre que l'on assurait avoir perdu l'esprit? Certainement M. le Chev. d'Eon aurait pu écrire les vérités les plus palpables que l'on n'aurait jamais été tenté d'y ajouter la foi la plus legere. Ma raison est trop faible pour atteindre au sublime d'une politique aussi raffinée. Quoique j'aie fait quelques connaissances dans l'art de voir sans erreur & de juger avec justesse, je vous avoue, Monseigneur, & sans rougir que mon ignorance sur cet objet est aussi invincible que celle du premier

---

(a) Je fis parit ces 3 lettres le 31. Octobre, après les avoir montrées à M. de Guerry. J'y demandais le Secrétariat d'Ambassade. Ces trois seigneurs doivent les montrer, si l'injustice n'est pas devenue une vertu à la mode.

mier NOVICE dans la carrière des affaires. J'ai la prudence & la modestie de ne point nommer une platitude ce que je n'entens pas, & j'excuse toujours la conduite des grands, quelque insensée qu'elle soit : il n'appartient qu'à VOTRE GRANDEUR d'être aussi véridique, & de se donner de ces libertés-là.

Je me rendis le dimanche 30. Octobre chés Mylord *Sandwich* avec le docteur *Hill*, un des premiers beaux génies d'Angleterre, le rival de *Linnaeus* dans la Botanique & son supérieur dans l'élégance de l'expression & la clarté de ses analyses.

Mylord me fit l'accueil le plus flatteur, il me plaignit, me rendit justice, & m'assura que la folie du Chev. *d'Eon* était complète. Je m'élevai vivement contre le Comte de *Guerchy*. — *Au lieu d'une réparation que j'attendais, Mylord, & qui m'était due, son Excellence s'est échappée jusques à des menaces ... J'en suis outré (a).* Mylord me promit de parler au Comte & de l'engager à m'envoyer un de ses gentils-hommes ou de m'écrire pour m'inviter chés lui. Il me donna de plus sa parole de faire passer mon aventure à M. le Duc de Nivernois, & de détruire tout soupçon qui pourrait s'élever contre mon honneur. Sur les trois heures de l'après-midi du même jour

---

(a) Mylord & vous Docteur *Hill*, me feriez-vous un crime de n'avoir point été moi-même, lorsque tant de circonstances, bien loin de me permettre une volonté à moi, m'avaient fait une nécessité de me soumettre au despotisme de M. de *Guerchy*? Vous connaissiez mal notre faiblesse & le pouvoir des positions, si vous me condamnâtes.

jour, Mylord *Sandwich* me fit savoir par le Docteur *Hill* qu'il avoit vu l'Ambassadeur à la Cour, & qu'il l'avoit décidé à m'écrire le lendemain.

Le lundi à onze heures du matin, un des gens de son Excellence me porte un billet de la part de son maître, en voici l'extrait : *Mr. le Comte de Guerchy prie Monsieur de Vergy de venir le voir sur les trois heures &c.* Je le promis & j'y allai. M. le Comte étant sorti je passai dans le Secrétariat. Je demandai à M. *Prémarets*, si le Secrétaire d'Ambassade qui devoit remplacer M. *d'Eon* était nommé ? Il me répondit que non, qu'à la vérité M. de *Guerchy* en avoit les lettres, mais que celui qu'elles regardaient était inconnu.

Après les paroles répétées des Comtes *d'Argental* & *de Guerchy*, il m'était permis de me flatter que ces lettres ne concernaient que moi. Cet espoir me séduisit, je me défis d'un commencement d'inquiétude que mes lumières sur le caractère de son Excellence m'avaient donné ; & si l'honneur me le peignoit trop passionné contre le S. *d'Eon*, mon imagination en embellit les motifs & les justifia à ma raison qui s'en était offensée.

L'Ambassadeur arrive, je me présente & le suis dans sa chambre à coucher. — Cette comédie m'amuse, (me dit-il après nous être assis) les scènes en sont variées . . . la bonne foi de *Sandwich* m'enchanté. Il m'a parlé en votre faveur avec tout l'intérêt de l'attachement le plus vif. . . Comment avés-vous fait cette conquête ? Elle est glorieuse au moins, pour un homme qui, n'ayant porté à Londres aucune lettre pour les

Mi-

*Ministres du Roi, peut se montrer sur un ton assés équivoque . . . ab ! ab ! ab ! . . . cela, d'honneur est très plaisant.*

Je félicitai son Excellence sur sa gaieté. — *Qui pourrait me peiner ? d'Eon ! je l'ai écrasé. Des paroles ! je les méprise. Ma réputation ne peut dépendre de personne, pas même de vous, si vous m'étiés infidelle. Je baillai la tête. Oh ! que cela ne vous inquiète pas, c'est une misère qui échape, vous n'y êtes pour rien . . . A propos L'ESCALIER s'est chargé de me trouver un auteur. Tenez vous prêt à répondre. Soïés vif au moins. — Que votre Excellence ait la bonté de ne point en douter. Je vous ai apporté mes lettres, M. le Comte. Votre Excellence souhaite-t-elle les lire ? — Voïons . . . ab ! ab ! vous demandés le secrétariat d'Ambassade ? A quoi va cette démarche ? N'êtes vous pas sûr de l'avoir ? au reste cela ne fait aucun mal. Comme ils savent que je vous en avais fait un secret, il est bon de ne pas les désabuser. — En verrai-je ces lettres ? — Sans doute : pourquoi non ? De Vergy j'ai fait une réflexion, pour éloigner les curieux qui pourraient épier vos démarches & les miennes, je crois essentiel de ne pas nous voir. Je vous ferai avertir suivant les occasions, & aussitôt que d'Eon sera hors d'espoir de salut, je vous déclarerai alors publiquement, & je vous présenterai. — Très bien, M. le Comte, faites-moi passer vos ordres, quand vous le désirerés. Je me repose sur vous. — Oh ! cela ne sera pas long. La mine est préparée : une étincelle seulement & ses succès sont les nôtres (a).*  
En

---

(a) J'espère que M. de Gêrchy me pardonnera de n'avoir

En rentrant chez moi, *Eh bien, Mr. me dit mon hôte, quelles bonnes nouvelles?* — Ma foi, le pauvre d'Eon est fol à lier, j'en suis fâché: mais sa place m'en consolera: je l'aurai, j'en suis certain. — Si cette indiscretion est frappante, elle est l'effet de la joie & de la perspective riante que je vois dans un poste dont j'étais ambitieux & que je croiais mériter. Elle est une preuve convainquante que je n'en ai pas imaginé l'objet aujourd'hui.

Le 13. Novembre étant à même de sortir, un Porteur se présente & me dit qu'un secrétaire de son Excellence m'attendait dans le parc St. James sur les allées de derrière. Je m'y rends, j'y trouve le sieur L'ESCALIER premier Secrétaire de son Excellence. — *M. de Guerchy m'a chargé, Mr. de vous remettre cette lettre imprimée à M. le Duc de Nivernois; il se flatte que vous y répondrez le plutôt qu'il vous sera possible.* — Etes-vous pressé, Monfr.? Ne sauriez-vous rester un moment? — *Je le puis Monfr.* — Si cela est, aïeïons nous.

Je prens ce Pamphlet, je le parcours. — Quel est l'animal qui a fait cela? *Le S. Goudart.* — Et quel est ce Goudart? — *Un auteur qui écrit & que l'on paie.* — Vous avés fait-là une belle découverte.... quel style, grands Dieux! quel français! .... que de faus-

---

voir donné que le gros de sa conversation, & de ne m'être tenu scrupuleusement que sur le sens & non sur les termes. Pourquoi écrirais-je? *La mine est faite; il n'a qu'à y porter le feu & elle s'en ira.* Me lirait-on, M. le Comte? Demandés-le aux gens de goût, si vous avés le hasard d'en connaître.

fausses assertions ! . . . . que de platitudes. . .  
 Et cet homme-là est un français, un auteur,  
 dites vous ? — *Il se donne pour tel.* —  
 Mais où a-t-il donc pris toutes ces impostu-  
 res ? Quoi ! ne respecter ni la Cour d'Angle-  
 terre, ni celle de France, . . . calomnier des  
 Ministres . . . & les connaît-il ces Ministres  
 qu'il outrage avec autant d'impudence ? Ma  
 foi Mr. cela est mal adroit, il n'y a propre-  
 ment qu'un éloge . . . cela annonce trop clai-  
 rement le patron. — *Vous voyés Monsr. que  
 l'on a déguisé votre nom (a).* — Parbleu il  
 est bien difficile de le deviner après l'éclat qu'a  
 fait cette aventure . . . que de tracasseries  
 je prevois, Mr. ! je répondrai, on réplique-  
 ra. Si le Chevalier a été fol, cela n'a été que  
 passager, car il est au mieux à présent, on  
 me l'a confirmé . . . Je souhaite que son Ex-  
 cellence n'ait jamais lieu de se plaindre de cet  
 essai : mais pour moi, dans mon état actuel,  
 j'en aurais tout à redouter, si je n'étais aussi  
 assuré de la protection & de la parole de son  
 Excellence. Vous sentés, MONSIEUR  
 L'ESCALIER, que la calomnie, les traits  
 malins vont se mettre en jeu, & conduire la  
 plume de tous les intéressés ou des gens que  
 l'on paiera. Il est rare d'être honête homme,  
 quand on veut être estimé. On se pare de  
 nuances les plus séductrices, & l'on donne à  
 ses ennemis l'enveloppe la plus méprisable. Il  
 ne faut qu'un rien pour me brouiller avec une  
 fa,

---

(a) Il ne manque à cet entretien que le prix que M.  
 de Guerry donna au Sr. Gendart. L'ESCALIER me le  
 dit : mais je l'ai oublié.

famille qui fait que par honneur je préfère son argent à son amitié. Si je n'en reçois pas des secours immédiats, dans le cas que son Excellence tarde quelque temps à me nommer, la manière dont M. d'Eon écrira, n'étant pas à ma gloire, puisqu'il ne me connaît pas, peut tourner absolument à mon désavantage (a). Je dois, je puis être arrêté. Avertissés en son Excellence. - Je vais travailler à la réponse qu'elle désire. & je vous joindrai demain ici & à la même heure. — *Je vous promets, Monsieur, de faire part de vos fraïeurs à son Excellence, & certainement elle les dissipera. Je serai exact au rends-vous.*

J'y volais le lendemain plein d'impatience & d'inquiétude, je m'entens appeler, je me retourne, c'était L'ESCALIER. *Monfr. son Excellence vous assure de sa protection déclaré. Soïez certain qu'il ne vous arrivera rien de désagréable. Si vous avés le moindre soupçon d'être arrêté, mandés-le lui, elle pourvoira à vôtre sûreté & à vos besoins. Elle est fâchée de ne pouvoir vous recevoir, vous en sentés la raison, mais comptez sur elle.*

J'écrivis ma Lettre à M. de la M. . . . (de la Morandiere) j'en détaillai les faits dans la plus exacte vérité. Ce procédé qui me parut alors si déshonorant pour M. le Chevalier d'Eon,

---

(a) Que cette conversation indiscrette m'a coûté cher! Après de pareils aveux, je devais paraître un ennemi bien peu à redouter. Lorsque l'on juge de l'homme par sa bourse & non par son esprit les craintes cessent, les egards disparaissent: on ne vous honore même plus de l'apparence de la froideur.



*d'Eon*, doit paraître aujourd'hui dans un jour tout différent *M. de Guerchy* m'ayant assuré que *M. d'Eon* n'avait pas le dessein de me tuer, & cet ancien Ministre aiant alors toutes les raisons de me prendre pour un aventurier, devait croire au-dessous de sa dignité de se mesurer avec moi. Il me traita comme un homme qu'il ne soupçonnait qu'une espèce & se crut conséquemment toute violence permise pour m'arracher un billet, qu'il ne pouvait obtenir que par ce moyen. D'ailleurs que l'on réfléchisse sur la scène que le *Sr. Goudard* a publié avoir été à peu près la même chés Mylord *Halifax*. Si un Ambassadeur se permet la liberté d'appeller des gardes, & de forcer le Ministre de son Roi, la baïonnette au bout du fusil, à signer un billet de la première inutilité : ce ministre est-il plus criminel d'employer le lendemain un pistolet vis-à-vis d'un homme, dont il ignorait le nom, la naissance, l'état & le caractère ? La distance est-elle plus sensible d'un Ministre plénipotentiaire à l'Ambassadeur, que celle d'un français qui ne se fait pas connaître au Ministre qui représente son Roi. Si la faute du Chev. *d'Eon* est inexcusable, quel nom donnera-t-on à celle de *M. Guerchy*.

MONSIEUR, je ne crois pas que VOTRE GRANDEUR ait à me reprocher que ma passion m'a entraîné au-delà des bornes de la décence & de mes devoirs, comme français & citoïen. Je les ai respectés dans cette lettre à *M. de la M....*, & la folie que je donnai pour motif à la distraction de *M. d'Eon*, n'en faisait-elle pas l'excuse &

l'apologie ? Ne pardonne-t-on pas à un fol les écarts les plus extravagans ? lui a-t-on jamais disputé le privilege exclusif de choquer à son gré les loix , les sentimens & la nature ? Cette folie prétendue , MONSIEUR , était un bienfait de son Excellence , & M. d'Eon était fol de cette fierté de l'ame qui est d'une force égale dans ses accès à la folie la mieux décidée : la passion. . . . Ces momens arrivent aux plus grands hommes. M. de *Guerchy* n'a-t'il jamais eu de ces minutes d'oubli ? Je n'en crois rien : quelque grand qu'il soit , la nature lui a donné sa portion de vice & de faiblesses. Elle ne l'a point excepté de la loi commune sous laquelle elle enchaîne avec une indifférence égale le puissant vicomte de F — le M — & le dernier de ses valets.

M. d'Eon eut un quart d'heure d'emportement , excusable peut-être par sa position , & ce que je lui paraissais être. Est ce ma faute , si M. de *Guerchy* , voulant cesser d'être sage , le donna dans le monde pour une tête tournée.

Je le demande à VOTRE GRANDEUR qui ne se laisse point maîtriser par *une amitié de trente ans* , je le demande à l'illustre *Helvetius* dont les vertus & le génie seront célébrés dans la postérité la plus reculée , en dépit des mandemens de *Christophe de Beaumont* : je vous le demande à vous deux qui connaissez si bien la nature de l'esprit humain & ce qui constitue le vraiment grand homme. Qu'est ce qu'un homme sans passions fortes ? Un être raisonnable quelquefois propre aux places secondaires , mais toujours déplacé dans un poste supérieur.

Un

*Un sot au second rang n'est qu'un fat au premier.*

Je permets à celui-ci d'être emporté par orgueil, le Chevalier d'Eon ne doit l'être que par le sentiment.

C'est à cette lettre, Monseigneur, que je dois toutes mes disgraces. Elle était écrite avec trop de modération, & puis je n'avais pas loué son Excellence. Distraction, qui estimée en raison des besoins qu'en avoit son Excellence, ne devait m'être jamais pardonnée. Deux raisons m'en avaient empêché, je vais les exposer à VOTRE GRANDEUR : qu'elle me juge avec cette équité dont elle s'est fait une vertu de gout & d'habitude.

La première s'explique par les propres mots de M. l'Ambassadeur. — *Paraissés très mécontent de moi.*

La seconde est dans mon respect pour moi-même. J'ai toujours regardé comme la première lacheté de prodiguer des éloges à des grands, qui ne sont connus que par la perte de leur vaisselle à l'armée. Un écrivain qui prétend à la considération ne doit jamais revolter ses lecteurs. Il doit se soumettre au jugement du public qui se méprend rarement dans les objets de son estime & de son mépris. Il doit louer ceux qui méritent de l'être : il cesse d'être honnête homme dès le moment qu'il devient flatteur. Je n'avais vu ni entendu parler de M. de Guenchy, avant mon entrevue avec lui dans le salon d'Hercule ; que par l'enlèvement de ses équipages par les Houffards. Je ne connaissais exactement de lui, lorsque je publia ma lettre, que son ca-

*radere personel & son acharnement contre un Ministre du Roi.* Étaient ce, MONSIEUR, des vertus dignes d'un panegirique ? Que VOTRE GRANDEUR daigne prononcer.

Je m'étais engagé par mon billet à M. d'Eon de lui apporter des lettres de recommandation dans quinze jours ou pour le plus tard dans un mois, & de ne point me présenter chés son Excellence: la violence qui avait forcé mon consentement devenant nul, je n'en fis aucun cas. M. d'Eon publie sa note le 1er Xbre. & je ne la vois que le trois. Il y assure que M. de Guerny lui avait dit que M. le Tourneur n'était pas marié ; conséquemment Mad. la Barone de Fagan alliée à VOTRE GRANDEUR passa publiquement à Londres & peut-être à Paris pour la sultane favorite de cet ancien premier commis de la guerre. C'est M. de Guerny qui lui en a fait la faveur, & qu'elle en doit remercier. Ce n'est pas tout. . . .

Enleverai-je à la poussière un *Monin*, un *Robin*, deux polissons ignorés ? non : qu'ils y restent, il est bon de se respecter.

Je ne fis point l'affront à son Excellence de lui attribuer le propos que l'on disait tenir de lui. Je ne vis qu'un dessein dans M. d'Eon de m'indigner pour me faire parler & découvrir des secrets dont il était persuadé que j'étais le depositaire. Comme il me parut cependant indispensable de contredire cette absurdité, j'écrivis à son Excellence la lettre suivante.

M. Le Comte.

*Je vous respecte trop pour vous donner le propos que le Sr. d'Eon a fait imprimer dans sa No e & qu'il dit avoir de vous même. Je prie votre Excellence de le faire démentir dans les papiers publics, c'est une justice que j'ai droit d'attendre de vos bontés.*

*Je suis &c.*

& par postscript. — *Votre Excellence tardera-t'elle encore long temps à m'emploier? M. d'Eon n'est-il pas à son Nec plus ultra? De grace qu'elle se décide.*

Le lendemain 4 point de réponse, je fus allarmé, j'écrivis encore, même silence. MON-SEIGNEUR, ma langue n'a point de termes assez forts pour vous rendre tout le cruel de la situation où me mit alors la crainte d'être abandonné par son Excellence. L'expression la plus vive n'en peindrait jamais l'horreur. Quoique je ne la voie aujourd'hui que dans une perspective éloignée, elle porte dans mon cœur le trouble & le faiblissement. . . . Ecartons un souvenir trop attendrissant. . . . Les momens de VOTRE GRANDEUR sont précieux, ne les enlevons pas au bonheur d'un Etat pour lequel ils sont destinés.

J'écrivis à Mylord *Sandwich* & le priai de me donner un moment d'audience, aiant absolument besoin de lui parler sur des objets intéressans à l'honneur de M. de *Guerchy*. M. *Jouvencel* m'écrivit que Mylord ne pouvait pas me recevoir, mais qu'il me ferait avertir dès qu'il en aurait le tems. J'eus cette réponse le 6. Décembre & le 7 je fus arrêté.

C'est dans ces instans horribles que, séparant dans mon juste ressentiment le Comte de *Guerchy* de l'Ambassadeur, je lui reprochai ses perfidies & mes malheurs dans deux lettres dont j'ai conservé la copie, l'une du 7 au soir (a) & la seconde du 8 (b) Je travaillai pendant ces deux jours à la justification de M. *d'Eon* dans une lettre aux français. Mon dépit me fit faire alors ce que l'honneur me dicte aujourd'hui. N'était-il pas légitime? Serait-il un cœur sensible qui peut le blamer? En prison, dans un Roïaume étranger, sans argent, sans ressource, trop fier pour en chercher chés les Anglais auxquels j'avais été recommandé, brouillé selon les apparences avec ma famille: quel état! & je le devais à son Excellence que je pouvais déshonorer d'un seul mot. Il n'est, ne fut & ne sera jamais d'exemple d'une perfidie aussi noire.

O

(a) Lettres à M. de *Guerchy*.

7. Xbre. 1763.

Monsieur le Comte

Je vois pas votre silence dans mes malheurs que j'ai été joué par Votre Excellence. Il m'est impossible d'en appeler à la justice, puisque vous êtes grand Seigneur: mais soutenez vous que la même plume qui a peint M. *d'Eon* saura le justifier & que je détaillerai à tous les peuples des manœuvres indignes que l'on a mis en jeu pour le perdre. En publiant vos promesses, je publierai ma sottise, puisque j'ai été dupé. Mais que m'importe d'être humilié, si vous êtes connu? On ignore que je suis arrêté. Le mal est faible, il peut se réparer.

(b) 9. Xbre 1763.

Puisque votre Excellence s'obstine à n'être ni juste ni généreuse, & qu'elle oublie ses promesses, je m'entête également à vouloir être vrai: j'en suis fâché, mais c'est vous qui le voulez.

Je suis.

O vous, peuple délicat, généreux, bien-faisant, qui me lirez ; vous le protecteur des étrangers malheureux, Anglais, qui sacrifieriez tout votre être à la liberté & à l'honneur, condamneriez vous ma juste défense ? Me feriez-vous un crime d'être vrai, & de redonner à votre estime un Ministre que la malignité a voulu couvrir d'opprobre & d'infamie. Offense-je vos loix en parlant en faveur de l'innocence opprimée ? Chés une nation éclairée & magnanime, doit-il m'être défendu d'être humain & vertueux ? Me puniriez-vous de vous ressembler ?

Une lettre que je reçus de Paris suspendit mon ouvrage, par un principe de délicatesse. J'en fis un extrait de cinq ou six feuilles pleines de lacunes pour des endroits trop intéressans, que je ne voulais point exposer avant que le tout fut fini. Je l'envoiai à Mr. de *Guerchy* avec une lettre que je fis tous mes efforts de rendre aussi polie, qu'il m'était possible dans ma circonstance. Craignant que mes deux premières lettres n'eussent été interceptées, puisque je n'en avais eu aucune réponse : j'évitai dans celle ci tout moïen de s'en prévaloir contre son Excellence dans le peu d'espoir qu'il me restait encore qu'il cesserait d'être injuste & cruel (a). Cette lettre destinée

---

(a) Extrait de ma lettre à M. de *Guerchy*

10. Xbre 1764.

Je dois me venger, me justifier, & mettre dans le plus grand jour ce que j'ai été, ce que je suis. & la cause véritable de la disgrâce du S. d'*Eon* & des humiliations que j'ai éprouvées.

Un particulier qui se nomme & que je ne nommerai

née à n'être point offensante pensa me causer de nouvelles peines. Elle disait & ne disait rien d'assés décisif pour empêcher M. de *Guerchy* de la montrer. Il l'envoia au Chevalier *Fielding*, qui la trouva menaçante & conséquemment contre la loi. Son Excellence en porta sur le champ des plaintes à Mylord *Sandwich*, qui eut la bonté de m'envoyer le Docteur *Hill*. Mylord n'avait pas selon les apparences vu la lettre, j'en montrai la copie au Docteur qui n'y trouvant rien de criminel m'assura de la protection de ce Ministre.

Assuré que son Excellence ne cherchait qu'à augmenter le poids de mes chaines, & qu'il ne lui fallait plus qu'un prétexte pour me perdre, je me disposai à le lui fournir. Je changeai seulement de projet. Je ne voulus pas paraître avoir aucune part à la chute du S. d'Eon.

L'or-

---

pas m'assure de la protection déclarée de la part d'un des plus grands Seigneurs de France, si, en me vengeance comme je le dois des torts que l'on m'a fait, je montre Votre Excellence sous le jour le plus défavorable . . . . Il ne vous sera pas difficile de réussir me dit-on . . . . surtout on me presse de justifier M. d'Eon qui, sous un Ministre plus habile, meilleur politique & moins prévenu contre lui, se serait certainement conservé dans l'estime qu'il avait inspirée. C'est un fait qu'il est très facile de prouver, & que je ne puis même dans ma colere contre lui, ne pas vouloir éclaircir, . . . Je demande donc à Votre Excellence si elle veut que je me taise &c. Je vous fais par honneur pour ma nation le sacrifice des intérêts les plus sacrés qui puissent & doivent remplir le cœur d'un honnête homme; c'est la preuve la plus forte qu'il m'est possible de donner de ma modération & de mon respect pour les Ministres de France. . . . J'envoie un extrait de ma lettre aux Français à votre Excellence: ou elle sera imprimée comme je l'ai faite, ou pas du tout.



*L'orgueil & l'inimitié, deux intérêts sacrés dans certaines positions, ne me permirent pas de me peindre comme un sot dont l'Ambassadeur s'était servi, & de rétablir le S. D'Eon dans tous les avantages d'une innocence décidée. Je me serais plutôt cent fois dépêché à l'anglaise que de donner au Premier la gloire de m'avoir dupé & à Celui-ci l'occasion d'insulter dans sa prospérité à un ennemi qu'il laissait dans le besoin des premières nécessités physiques. Cette faiblesse politique, qui me défendait de faire à M. de Guerchy tout le mal que je pouvais & au S. d'Eon tout le bien que je devais, me fit écrire avec Salomon . . . . . Tout n'est que vanité. . . . . Que ces détours de l'amour propre sont séducteurs ! C'est je crois le seul sentiment qui triomphe des passions, ou qui leur prête leur raffinement.*

*Ma Lettre aux français s'achève, s'imprime, j'en reçois une feuille. Un Portugais prisonnier chez le Sr. Targuffon où j'étais l'apporta, la demande & l'obtient. Deux-jours après il sort & me trahit. Son Excellence voit cette première feuille & mon manuscrit & les imprimés sont saisis. Le S. Haberkorn mon imprimeur vient m'apprendre cette nouvelle le 23 Décembre. — Mr. nous sommes perdus, vos papiers ont été saisis chés moi ce matin par des ordres supérieurs. Il y a un ordre contre vous pour vous transporter dans le Banc du Roi, & l'on m'en a menacé d'un semblable contre moi, si je refusais de livrer votre lettre aux français (a). J'ai obéi, que vouliez-vous*  
que

---

(a) Titre de la lettre enlevée chez le Sr. Haberkorn imprimeur

que je fisse? résister à l'autorité? j'étais perdu; vous l'êtes, j'en suis au désespoir. M. l'Ambassadeur de France a commencé une persécution contre vous: Vous avez tout à craindre. — Quoi! M. malgré la liberté de la presse, malgré vos loix qui s'opposent à de pareilles violences on a fait chés vous l'enlèvement de mes papiers. Oh cela n'est pas possible . . . en Angleterre de pareils excès! Ah! s'ils étaient permis, vous vanteriez-vous d'être libres? Non. Parlés, de bonne foi. — Je vous jure Mr. que l'on est venu chés moi & que l'on a emporté tout ce qui était à vous & de vous. — Sous quel prétexte? Comme libelle. — Libelle! Les jurés l'ont-ils décidé tel? M. de Guerchy seul a vu le commencement de cet ouvrage, lui a donné ce nom & l'a fait saisir. . . . M. l'Ambassadeur a-t-il en lui une force de loi égale à douze Jurés que l'usage établit les juges de ces sortes d'écrits? . . . — Non Monsieur — Ah! lâche.. &

---

primeur in Grafton street par les ordres de M. Norton & de Mylord Mansfield le 23. Decembre 1763.

Lettre  
aux français  
par  
M. Treyllac de Vergy  
en  
réponse  
à une

Note, contre note, &c.  
& servant

A la justification de M. d'Eon.  
Londres 16. Xbre 1763.

*Dicere verum quis vitat*  
*Spectatum admissi risum teneatis amici?*  
Londres

Se vend chés W. Nicoll, St. Paul's churchyard

& vous vous êtes soumis? Mon Dieu! que n'ai-je eu affaire à un Anglais? (a) —

*Il aurait fait comme moi* — Comme vous! un anglais, se rendre à la première voix de la tyrannie! se relâcher sur les droits de sa nation! donner l'exemple de la bassesse & de la dépendance! Où en trouveriez-vous? s'il en est, ils sont la honte & les mépris de leurs concitoyens. — Je me précipitai dans ma chambre, j'en fais cent fois le tour.

Désolé, furieux & maudissant g-y. Que faire? . . . à quoi me résoudre? . . . malheureux de Vergy!

O ciel! anéantis ma fatale existence!

Je passe sous silence toutes les épithètes glorieuses dont j'honorai son Excellence. Filles de la fureur, elles naissent, croissent, se perdent & s'évanouissent avec elle.

Je redescends — De qui tenés-vous ces ordres Monfr.? — *De M. NORTON Procureur Général de sa Majesté & de Mylord MANSFIELD.* — Quel est le remède à tout cela? — *Une lettre à l'Ambassadeur peut l'appaiser* — Quelle bassesse! — mais quelle sûreté! pouvez-vous plaider? — A-t-on ce droit en Angleterre sans argent? — *Non Monsieur.*

Imaginés vous, MONSIEUR, un vaisseau battu par la tempête, & contre lequel tous les vents sont déchainés. VOTRE GRANDEUR n'aura qu'une idée imparfaite de l'agitation où j'étais. — *Si vous ne vous sou-*

---

(a) Le S. Haberko.n est allemand.

*soumettés pas, M. de Guerchy vous obtiendra du Roi & vous fera passer en France. Qu'un Etranger est aisément convaincu, quand il n'a qu'une connaissance legere des loix & des mœurs du peuple qu'il visite. Cette menace me fit frémir, non que j'eusse aucun soupçon sur l'équité de mes juges à Paris. . . mais . . . le passage de Londres à Calais. . . Ah! MONSIEUR, pardonnés moi d'avoir cédé. . . à trente ans doit on haïr la vie?*

J'écrivis enfin après deux heures de résistance à M. de Guerchy. Le lendemain Samedi un *Messager du Roi* vint chés Targusson, & lui ordonna ainsi qu'à sa femme, de la part de Mylord Mansfield de ne point me laisser sortir & il ajouta que l'on attendait un *Warrant* pour me faire passer dans le Banc-du-Roi. Il revint le jour suivant me rendre ma liberté, parceque M. de Guerchy avait oublié cette affaire. J'ai donc été prisonnier plus de vingt quatre heures sur un ordre verbal porté par un *Messager de la part de Mylord MANSFIELD*. Il m'était impossible, même en payant ma dette de réavoir ma liberté. Aujourd'hui mieux éclairé par les gens de loi, je puis enfin demander raison d'une conduite si opposée à la sagesse du gouvernement Anglais.

Une disgrâce plus sensible encore; & que je ne me rappelle qu'avec la douleur la plus vive, est le sacrifice de quelques manuscrits & de beaucoup de papiers que je fus obligé de bruler; (a) de peur qu'ils ne tombassent dans

---

(a) Parmi ces papiers, était la lettre dont j'ai parlé, & que j'avois reçue contre M. de Guerchy.

dans les mains de son Excellence, qui, m'avait-on dit, devait les envoyer saisir.

Vous sâvez, MONSIEUR qu'un Ecrivain est quelquefois libre dans ses recherches, & porte souvent sa curiosité sur des objets au-dessus de l'esprit du vulgaire. Ces pensées sont destinées à mourir dans le secret d'un portefeuille, jusques à ce que l'ordre & la liaison en établissant l'harmonie, le rende digne du public éclairé & religieux. Couchées au hasard & prises séparément elles ont quelquefois de ces hardiesses, qui appellent la foudre des palais de nos Prélats & du plus petit clerc de leurs diocèses. Apuiés par l'ignorance & la sottise, un sage en a tout à redouter . . . . Sacrifice cruel ! Ah ! M. de *Guerchy*, à quoi me réduisites-vous ? . . . l'argent est-il un dédomagement pour la perte de la réputation ? J'ai perdu le fruit de six ans de travail & d'étude . . . Croiés-vous, M. l'*Extraordinaire*, que vos richesses soient suffisantes pour faire une réparation équivalente à l'honneur de l'estime publique que vous m'avez enlevé par votre ingratitude & vos violences ? Vous avez enfreint toutes les loix d'un peuple qui met, dans l'exactitude à les observer, & son bonheur & sa sûreté. C'est sur votre parole (a) que des Anglais traitent de libelle un ouvrage qu'ils ne connaissaient pas ; jugent un étranger sans savoir s'il est

cou-

---

(a) Je soupçonne & j'ai mille raisons de le croire, que l'enlèvement des papiers fut sur des ordres verbaux & non par écrit.

coupable . . . . sur votre parole ! . . . Ah ! M. le Comte , dans quel siècle sommes nous ? . . . Quel dépravement n'avons - nous pas à prévoir dans les nations Européennes , si l'Anglais , que l'on célèbre pour sa justice & sa sagesse , se porte à ces extrémités pour vous plaire ? Il faudra fuir dans les déserts où l'on ne voit jamais d'*Excellences* , dans ces déserts où l'orgueil , l'ignorance & la fatuité n'ont point encore établi leurs loix & leur empire . . . . Cette lettre devient longue , abrégeons.

Le terme expire : on m'annonce qu'il faut aller à *Newgate*. J'écris à M. de *Guerchy* en esclave soumis à la loi du plus fort. . . Je m'oublie . . . je deviens homme . . . je lui détaille les horreurs du lieu où je dois aller. Je lui demande dix guinées pour m'en sauver l'humiliation : ces dix guinées me sont refusées . . . Dix guinées pour un Ambassadeur de France , refusées à un français dont il connaissait la naissance , les alliances & auquel il avait promis le Secrétariat d'ambassade ! qui pourra le croire ? Après avoir resté cinq semaines dans ce lieu d'horreur , je passe enfin dans une prison décente. Au bout de neuf mois , des français apprennent mes malheurs & je suis libre.

MONSIEUR, j'ai fait avec fidélité le récit de mes faiblesses & des maux que j'ai soufferts. Je vous en ai montré le principe & le moteur. J'ai déchiré le voile qui , en dérobant la vérité à tous les peuples , avait fait naître & leurs préjugés & leurs erreurs.

J'ai

J'ai parlé , le mystère s'éclaircit , les ténèbres vont se dissiper ; une lumière vive & brillante se répand en tous lieux , éclaire tous les esprits , la raison reprend ses droits , son règne s'établit , elle juge ... l'arrêt est prononcé. .  
*Le méchant est confondu ... son iniquité est retombée sur lui.*

MÔNSEIGNEUR, je n'ai point cherché à montrer de l'esprit : le vrai trop embelli perd de sa force & de sa clarté. L'ingénuité est sa parure , ses graces sont le naturel & la simplicité. C'est une violette que vous accompagnés de la rose & de l'œillet , son éclat se fane , se flétrit : seule , sa beauté plaît , son parfum flatte & séduit.

Mon amour pour ma patrie m'a dicté votre éloge : j'ai justifié M. le Chev. d'Eon par honneur : la probité m'a fait peindre M. de Guérchy. Je n'attens point de bienfaits de VOTRE GRANDEUR ; je ne demande aucune reconnaissance de M. d'Eon : je ne crains pas la vengeance de son Excellence.

Sous George III. le vrai se fait entendre.

*Libertas nunquam gratior extat  
 Quam sub rege pio.*

Je finis , MONSEIGNEUR , en me félicitant d'être le premier qui , en écrivant publiquement à un grand , n'ait pu trouver à en dire du mal. Si j'avais connu en Europe un Ministre qui eut mieux mérité mes hommages ,  
 cet-

cette lettre était à lui : je la devais au plus vertueux.

Je suis avec un profond respect.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très humble & très

obéissant Serviteur.

*Signé*

TREYSSAC DE VERGY,

*avec Paraphe.*



COPIE DE LA DECLARATION  
SOUS SERMENT *faite par l'Auteur*  
& *écrite de sa propre main & sur*  
*papier timbré.*

PIERRE HENRY TREYSSAC DE VERGY né  
à Bourdeaux & Avocat au Parlement de la  
même Ville demeurant à Londres, Cock-spur  
street, Paroisse de St. Martin des champs:  
JURE ET FAIT SERMENT sur les  
Saints évangiles du Dieu tout puissant, com-  
me suit ; savoir QUE lui déposant est l'auteur  
du manuscrit original y annexé, contenant  
*Deux lettres à M. le Duc de Choiseul, L'UNE*  
sous cette épigraphe, *dignum laude virum,*  
*musæ vetat mori* : contenant douze pages &  
demi : LA SECONDE sous cette épigraphe.  
*Solventur risu tabulae tu missus abibis.* Com-  
mençant, outre le titre à la page treize, &  
finissant à la page quarante-cinq : QUE lui  
déposant a composé ce manuscrit de son  
plein gré & de son propre & libre mouve-  
ment, guidé par l'amour de la vérité, de la  
justice, & par l'obligation que tout honnête  
homme doit se faire à lui-même de justifier  
publiquement, quand il le peut, comme lui  
dans cette occasion, celui qui a été faussement  
accusé, quand il serait son plus cruel enne-  
mi : QUE lui déposant a signé & paraphé le  
dit manuscrit à la fin de chacune des dites  
lettres & a mis au bas de chaque page les  
pre-

Premieres lettres de son nom avec sa paraphe , aiant eu soin de barrer & d'encadrer les marges de chaque page pour que rien ne puisse y être ajouté ni changé: QUE lui déposant a fait mettre au bas du dit manuscrit cette présente déclaration , pour que foi y soit ajoutée comme étant conforme à la vérité; C'EST POUR QUOI lui déposant promet de rendre authentiquement le même témoignage en justice & dans tous les tribunaux soit de l'Angleterre, soit des païs étrangers & même en public toutes les fois qu'il en fera requis.

*Signé*

**TREYSSAC DE VERGY.**

*à côté est écrit*

*avec paraphe.*

Sworn the 11th Day of October  
1764. Before me in London.

*Signé* WM. BRIDGEN  
MAJOR.

*Et au dessous se lit.*

Je GEORGE SCHUTTS Notaire & Tabel-  
lion public à Londres par autorité Royale  
duement admis & juré , CERTIFIE ET  
ATTESTE à tous à qui il appartiendra. Que  
la Signature (WM. BRIDGEN MAYOR)  
au pied de l'*affidavit* cy devant écrit est la vé-  
ritable Signature de la propre main du *Tres*  
*honorable* GUILLAUME BRIDGEN Ecu-  
yer Lord-Maire de cette Ville de Londres,  
le-

lequel a cejourd'huy administré le serment en dûe forme en présence de moi dit Notaire au *Sieur* PIERRE HENRY TREYSSAC DE VERGY le Déposant nommé au dit *affidavit* & qui a signé l'icellui aussi en ma présence. De quoy acte étant requis de moi dit Notaire par le dit *Sieur* TREYSSAC DE VERGY. Je luy ai octroyé le présent sous mon seing & sceau du Notariat pour servir & valoir ainsi que de Raison. Fait & passé à Londres le Onzieme jour d'Octobre l'an mil sept Cent soixante Quatre :

*au dessous*

In testimonium veritatis

✽✽✽✽✽  
✽ L. S. ✽  
✽✽✽✽✽

*Signé*

GEORG: SCHUTZ *Not. Pubs.*  
*avec paraphe. 1764.*  
*& au dessous*

Universis & singulis ad quos præsentis litteræ pervenerint WITTUS BRIDGEN Dominus Major ac SENATORE civitatis Londini SALUTEM Notum testatumque facimus GEORGIUM SCHUTZ qui instrumentum præscriptum signavit Notarium & Tabellionem esse publicum fidelem & legalem debito juris ordine per Regalem auctoritatem admissum atque juratum Quodque actis instrumentis aliisque scripturis ab eo signatis pleno & indubita fides adhibeatur & adhiberi debeat in curia & extra.

In

**L. S.**

In quorum fidem & testimonium  
ficii Majoratus dicta civitatis  
præsentibus apponi fecimus.  
Datum Londini Undecimodie  
mensis octobris anno Domini  
1764.

*Signé*

HODGES

avec paraphe

# P O S T C R I P T

à la Seconde LETTRE de M.

TREYSSAC DE VERGY AVOCAT,

A

MR. LE DUC DE CHOISEUL:

*Le 11. Octobre 1764.*

P. S. **N**E croiés pas, Monseigneur, que j'aie été décidé, en vous écrivant cette lettre, par aucune de ces petiteſſes familiares aux gens à la GUERCHY; je ne m'abaisserai jamais à écouter mon indignation contre un grand quelque ſcandaleux que ſoient ſes procédés à mon égard. Il faut eſtimer pour vouloir ſe venger; & ce n'eſt point en vérité mon cas avec ſon Excellence Mr. DE FONTENAY LE MARMION. Je ne lui fais pas un plus grand crime d'avoir violé l'honneur & manqué à toutes ſes promeſſes, que je n'en fais un à Mr. LE CH. D'EON d'avoir des mœurs, des lumieres & des ſentimens: l'un & l'autre ſont à leur place. Le ſage, qui ne reproche point à la nature de nous avoir donné des roſes & des chardons, ne s'étonne jamais de cette différence qui eſt entre les eſprits.

Je pardonne à M. de GUER... de m'avoir joué, dupé, fatirisé, calomnié &c. mais  
trou-

trouvera-t-il la même indulgence dans une Cour, qui sera persuadée que je n'aurais point écrit si M. DE GUERCHY eût été & plus honnête & plus généreux? S'y justifiera-t-il de m'avoir laissé en prison, après s'être servi de moi pour hater la perte de M. D'EON? Ce trait de politique sera-t-il admiré à Versailles? N'y dira-t-on pas que, si DE VERGY ne s'est montré qu'un sot son Excellence le fut, l'est & le sera éternellement?

On m'a accusé, Monseigneur, d'être la cause unique de la disgrâce du CH. D'EON, on l'a dit dans les cercles, on l'a publié dans des contre-notes. Mon silence paraissait confirmer ces bruits... Je perdais chaque jour de l'estime de mes amis... On ignorait, Monseigneur, que j'avois ECRIT UNE LETTRE AUX FRANÇAIS, & *que cette lettre avoit été enlevée.*... Dominé par mes craintes, & voyant dans M. l'Ambassadeur un tiran prêt à m'accabler au moindre mot, à l'indiscrétion la plus légère, m'était-il permis de me défendre & de révéler sa honte & sa malignité? .... huit mois s'écoulaient; le jugement de M. le CH. D'EON se prépare, le remords s'empare de moi... on vient de toute part me solliciter à me rendre l'honneur, en le rendant à cet ancien ministre... Le public à un œil attentif sur mes démarches dans une occasion aussi critique .... je balance .... mes malheurs me maîtrisent, ... j'ai la faiblesse enfin de vouloir être injuste ... J'écris à M. DE GUERCHY que *je suis pressé de faire parler la vérité...* que *je le dois.* ... que *je ne me crois pas*

*pas assés de force pour résister toujours.... que le seul respect pour son caractère me retient...* Cette lettre lui est portée par M. MACQUIRE Gentil-homme Irlandais. Son Excel — la reçoit de ses mains, la lit & lui fait dire par un de ses gens *de passer le lendemain sur les dix heures, que la réponse sera prête.* M. MACQUIRE s'y rend, ... M. lui dit *un valet, son Excel - n'a point le temps de répondre à M. De Vergy, dites lui qu'elle lui enverra un de ses gentils hommes.* J'attens cinq ou six jours ... M. Macquire va une troisième fois à l'hôtel de France. .... *Il n'y a point de réponse, lui dit-on; & le jour suivant M. D'EON fut condamné.* .... Que de réflexions naissent, MONSIEUR, de cette affectation de M. l'Ambassadeur à m'amuser près de huit jours par l'espoir de ses faveurs! .... je me tais.





